



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

*Aux esprits des valeureux camarades
tombés pour le Souverain sur le champ
de bataille, je dédie respectueusement
ce livre.* T. SAKURAI

肉

NIKU-DAN

Mitraille Humaine

RÉCIT DU SIÈGE DE PORT-ARTHUR

PAR LE LIEUTENANT D'INFANTERIE

TADEYOSHI SAKURAI

INTRODUCTION DU MARÉCHAL OYAMA
AUTOGRAPHE ET STROPHES DU GÉNÉRAL NOGI
PRÉFACE PAR LE COMTE OKUMA

Traduit avec l'autorisation de l'auteur.

PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

RUE JACOB, 17

Librairie maritime et coloniale

QUATRIÈME ÉDITION. — 1913

弾

1.000 000

DS

3/11/13

1913

1913

COPYRIGHT BY AUGUSTIN CHALLAMEL

1913

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

648495-1A BUL
DEC 21 1978

NOTE DU TRADUCTEUR

Aucun ouvrage relatif à la campagne de Mandchourie n'a eu au Japon un succès tel que *Niku-dan*, « Mitraille humaine. » Plus de soixante éditions se sont enlevées, et son jeune auteur, le lieutenant Sakurai, inconnu jusqu'alors, eut l'insigne honneur d'une audience impériale pour y recevoir les félicitations officielles de son souverain.

C'est que ces impressions vécues de bataille, exposées avec une rare intensité de sentiments, répondent parfaitement à l'idée que le peuple japonais se fait de la psychologie de ses soldats et de ses officiers.

A ce titre surtout, *Niku-dan* est pour nous un document précieux, où nous trouvons, décrit sur

le vif, le véritable état d'âme de ces troupes héroïques qui, secouées comme par un délire de la mort, se ruaient sur la grande forteresse, lancées à l'assaut par le valeureux général Nogi. Leur chef, type accompli du *samurai* sans tache, après avoir immolé ses deux fils devant Port-Arthur, devait plus tard, d'un geste sensationnel et farouche de sublime loyalisme, se sacrifier à son tour sur la tombe de son empereur.

La campagne de Sakurai fut courte : elle dura cent jours. Très grièvement blessé à l'attaque générale du 24 août 1904, il fut évacué sur le Japon et dut y subir l'amputation du bras droit. Il employa ses loisirs à écrire avec la main gauche sa vibrante relation.

Niku-dan est le journal pathétique et réaliste d'un modeste chef de section d'infanterie, exposant simplement à ses compatriotes ce qu'il a vu et comment ses compagnons d'armes et lui se comportèrent au siège mémorable de Port-Arthur. On

n'y trouvera pas d'enseignements tactiques ou stratégiques. Mais on y verra s'épanouir les rares vertus morales et militaires du soldat nippon, son patriotisme intense, son stoïque mépris de la mort, poussé jusqu'au désir permanent du sacrifice, — pour se rendre digne des ancêtres et servir de modèle aux générations futures, — mépris qui n'exclut pas une particulière sensibilité, car beaucoup de larmes se mêlent au sang versé ! Aucuns détails ne nous sont épargnés sur la bataille moderne, qui est décrite dans toute son horreur. Enfin, Sakurai exalte, comme il convient, les sentiments de solidarité et d'absolue confiance réciproque qui lient si fraternellement les officiers à leurs troupes et rendent l'armée japonaise si parfaitement homogène.

Nous avons intégralement traduit *Niku-dan*, en serrant d'aussi près que possible le texte japonais. Si certains passages contiennent des assertions qui peuvent être jugées erronées, ou discutables, ou trop violentes, ils marquent l'acharnement des

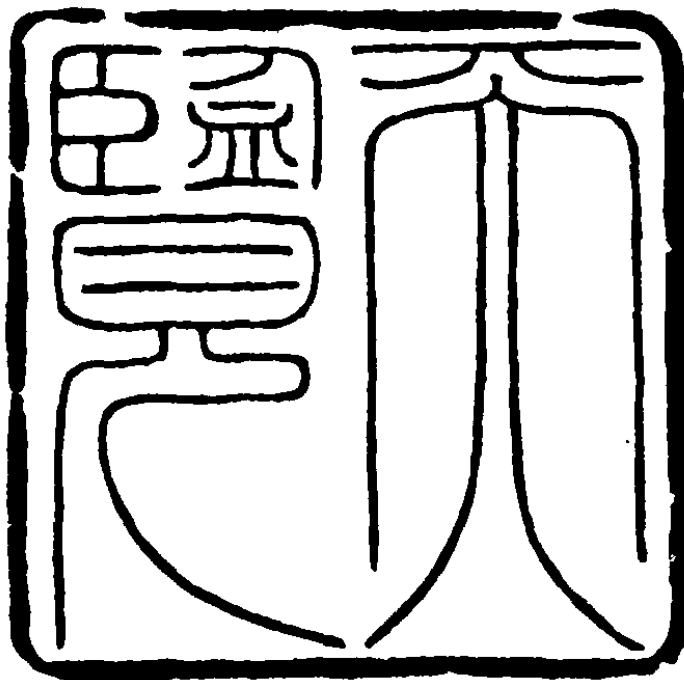
deux peuples et l'exaspération des adversaires, et on pourra en trouver la compensation dans ceux où l'auteur rend pleine justice à la bravoure et aux belles qualités de l'ennemi.



L'édition originale ne comporte pas de carte. Cependant, pour permettre aux lecteurs français de suivre la marche des assaillants, nous avons établi deux croquis succincts des approches et des défenses de Port-Arthur.

Des notes fournissent des indications explicatives partout où cela a paru nécessaire.

Sceau de l'examen Impérial.



« Mon humble ouvrage “ *NIKUDAN* ” parvint jusqu’au trône, grâce à la bonté de Son Excellence le baron S. Okazawa, premier aide de camp de l’Empereur, et Sa Majesté daigna le parcourir. C’était déjà pour moi une trop grande distinction. — La bienveillance impériale alla encore plus loin. Sa Majesté me reçut en audience spéciale, et j’eus ainsi le suprême honneur d’approcher notre auguste Monarque. Ma gratitude et mon émotion sont telles, que je ne saurais les exprimer par des mots.

T. SAKURAI,

Lieutenant au 1^{er} d’infanterie.

25^e jour du 6^e mois de la 39^e année de Meiji ¹.

¹ 25 juin 1906.

壯烈

贈

櫻井中尉

希典

Héroïque!

au Lieutenant SAKURAI.

NOGI (KITEN)

Strophes du général NOGI

C'est par centaines de mille que les soldats de l'armée impériale partirent en campagne pour réduire les barbares obstinés.

Dans la plaine comme devant la forteresse, les cadavres forment des montagnes.

Oh! profonde est la honte que j'éprouve, moi vivant, à voir les pères de ces vaillants morts!

Et, aujourd'hui, combien puis-je en retrouver de ces soldats revenus au pays en chantant notre triomphe!

INTRODUCTION DU MARÉCHAL OYAMA

昭昭三十七年，役軍為王世
 楊觀壯采，之滿百五戰
 並如旅順，之擊 楊井中尉
 躬當先衝，之叙不觀記
 詳悉狀，之範圍一讀已
 見，之言收，之今年元
 宣，之程人，之自來也
 因，之名如，之以六，之為
 二九年三月 吳山 誌



INTRODUCTION

DU MARÉCHAL OYAMA

La guerre des 37^e et 38^e années de Meiji offrit réellement au monde des spectacles comme on en avait rarement vus dans les temps modernes. L'attaque de Port-Arthur fut marquée par les combats les plus acharnés. Le lieutenant Sakurai, qui prit part au siège, nous donne un récit des faits dont il a été témoin. — Ses descriptions sont si complètes et si vivantes, qu'en lisant ce livre, chacun se figurera assister en personne aux exploits de nos loyaux et braves officiers et soldats. Les générations suivantes ne manqueront pas de tirer le plus grand profit de sa lecture; c'est pourquoi je crois bien faire en le présentant par ces quelques mots.

IYAO OYAMA.

3^e mois de la 39^e année ¹.

¹ Mars 1906.

Pour l'orthographe des noms japonais il est fait usage de celle du *Romaji-Kwai*, généralement adoptée actuellement.

e = notre *é*.
g est toujours dur.
h est toujours aspiré.
j = *dj* est doux.
s n'a jamais le son de *z*.
u se prononce *ou* sourd.
w se prononce comme en anglais.
ai = *ai*.
ei = *ei*.
oi = *oi*.
ch = *tch* doux.
sh = *ch* doux.
n a toujours le son nasal.
an se prononce comme le *en* dans *ennui*.
en, comme dans *ennemi*.
in, comme dans *inné*.
on, comme dans *on aura*.
o = *oo*.
u = *uu*.

Les autres lettres se prononcent comme en français.

PRÉFACE

PAR LE COMTE OKUMA ¹

Dernièrement j'eus la visite de M. Garfield, officier russe en retraite, correspondant du journal *le Russ*. Au moment où la guerre éclata entre la Russie et le Japon, il se trouvait à Harbine, et peu après il reçut l'ordre de se rendre à Port-Arthur. Il se mit en route pour rejoindre son poste. Mais déjà notre armée avait intercepté les communications avec la forteresse, et il fut obligé de s'en retourner à Vladivostok.

D'après ce que me raconta mon visiteur, les trains venant de la capitale russe transportaient des décora-

¹ Le comte Okuma, né en 1838, est un des hommes politiques qui ont le plus fait pour la modernisation du Japon. Promoteur de l'établissement du régime parlementaire, organisateur du parti progressiste, ministre des Affaires étrangères en 1882, il s'occupa des traités avec les puissances européennes. Atteint en 1889 par une bombe que lui lança un fanatique, il dut subir l'amputation de la jambe droite. Il s'est ensuite consacré à la fondation d'une grande école, — devenue Université, — à Waseda, dans un faubourg de Tokyo.

tions et de l'argent destiné aux gratifications. Et les officiers et les hommes qui voyageaient dans ces trains faisaient preuve d'autant d'insouciance gaieté et de fière satisfaction que si, déjà victorieux, il ne s'agissait pour eux que de défiler sous des arcs de triomphe. Ils paraissaient convaincus que l'armée russe, champion de la civilisation, taillerait en pièces les forces à demi civilisées du Japon, et que bientôt brilleraient sur leurs poitrines ces décorations et que dans leurs mains tinterait cet or. Ils n'éprouvèrent pas un seul instant cette sensation particulière à l'homme qui s'apprête à pénétrer dans l'antre du tigre ou à frapper à la porte de la mort.

Les combattants japonais, au contraire, se mirent bravement en campagne, préparés d'avance aux pires souffrances et décidés à faire à leur vénéré Souverain et à la patrie le sacrifice de leur vie. Ils quittaient leur pays avec la froide résolution du vrai guerrier des temps anciens, qui partait pour le combat décidé à mourir et jamais n'escomptait le retour.

L'armée russe manquait d'homogénéité. Il n'y avait aucune fusion entre les officiers et leurs hommes. Les généraux étaient hautains, les soldats las et résignés. Les officiers dépensaient sans compter, tandis que leurs hommes souffraient de la faim. Il n'y avait pas

plus de relations entre eux qu'entre chiens et singes¹. Par contre, l'armée japonaise alliait la discipline la plus stricte à la plus amicale camaraderie; chefs et subordonnés se comportaient les uns envers les autres comme des pères et des fils, ou des frères. En comparant les deux armées à ce point de vue, il eût été possible de prédire clairement, même avant que la première bataille ne fût livrée, de quels côtés se rangeraient la victoire et la défaite.

Je viens de résumer ce que me dit M. Garfield, et j'estime que ses observations sont parfaitement justifiées.

L'armée de notre pays est très strictement disciplinée, et cependant, aux divers degrés de la hiérarchie, depuis le rang le plus élevé jusqu'au plus humble, règne la plus complète harmonie. Les soldats rivalisent à l'envi pour s'offrir sur l'autel de la patrie. L'esprit de sacrifice personnel règne au plus haut degré parmi eux. C'est bien là la réelle caractéristique de la race de Yamato². Et pendant le siège de Port-Arthur, cette

¹ *Inu to saru no yō*. L'inimitié du chien et du singe est, au Japon, le symbole du désaccord parfait; elle est proverbiale comme, en Europe, celle du chien et du chat.

² Le Yamato est une des provinces du Gokinai, dont Nara, qui fut capitale du Japon, est la ville principale. Il s'emploie pour désigner le Japon tout entier, dont le Yamato est comme le cœur.

sublime vertu nationale brilla d'un particulier éclat.

Au point de vue matériel, les pertes de notre armée assiégeante furent énormes. Mais si, cependant, on fait entrer en ligne de compte l'activité morale déployée pendant cette grande lutte, notre profit fut aussi immense. Une page des plus glorieuses a été ajoutée à l'histoire de notre race. Le dernier de nos soldats fit preuve sur le champ de bataille du courage le plus indomptable et affronta la mort comme une chose familière, sans aucune appréhension; et, cependant, les plus braves furent aussi les plus sensibles; bien des fois ils versèrent, en secret, des larmes, accablés par l'émotion, debout sous la pluie des balles. En toutes occasions, respectueux et fidèles observateurs des préceptes d'honneur et de devoir, ils mouraient en poussant pour leur Empereur le cri de : *Banzai*¹ ! montrant ainsi qu'ils étaient animés du véritable esprit du *samurai*² japonais, bien différent de l'état d'âme de soldats qui ne vont au combat que poussés par l'appât des décorations ou des récompenses pécuniaires.

¹ *Banzai*, littéralement : « dix mille ans ! » — *Tennō heika banzai* : « Vive l'Empereur ! »

² *Samurai*, membre de la classe guerrière sous le gouvernement shoghūnal. Le mot vient du verbe *samureau*, qui signifie garder, être de service. Les *samurai* recevaient une pension de leur seigneur (*daimyō*) et avaient le privilège de porter deux sabres.

Le lieutenant Sakurai est le plus jeune frère de mon ami M. Hikoichiro Sakurai. Il prit une part personnelle dans la tragédie de Port-Arthur; c'est un brave soldat, doué d'un réel talent littéraire. J'avais lu avec grand intérêt les lettres que le lieutenant écrivait de l'armée, et dans lesquelles il envisageait la psychologie de la guerre aussi bien que son aspect extérieur, décrivant le délicat et subtil fonctionnement du cœur humain dans ces sanglantes et terribles circonstances. Plus tard, j'appris avec peine qu'il avait été blessé grièvement dans la première grande attaque générale. C'est de la main gauche, épargnée par les projectiles ennemis, qu'il a écrit la relation du siège. Il nous conte de nobles exploits et nous fait aussi des récits attristants, nous dépeint l'émouvante nature humaine, pétrie de courage et de larmes, et de sa plume sympathique nous décrit le grand drame vivant de Port-Arthur. Je dois le féliciter d'avoir aussi bien réussi.

Dégager les causes véritables de la série ininterrompue de victoires que remporta l'armée impériale, faire connaître au public le loyalisme et la bravoure de tant de héros anonymes et rendre ainsi un pieux hommage aux mânes de ces innombrables patriotes, dont les ossements épars blanchissent dans les solitudes du

Liaotūng ¹, constitue une tâche que, seuls entre tous, peuvent mener à bien des hommes qui, comme le lieutenant Sakurai, après avoir combattu à Port-Arthur, écrivent les observations de leur propre expérience. C'est avec le plus grand succès qu'il a ouvert la voie dans ce champ si intéressant de la littérature guerrière.

SHIGENOBU OKUMA.

4^e mois de la 39^e année de l'ère de Meiji ².

¹ Le Liaotūng est la province la plus méridionale de la Mandchourie, à l'extrémité sud-ouest de laquelle se trouve Port-Arthur.

² Avril 1906.



L'AUTEUR, DEUX ANS APRÈS SA BLESSURE

Photographie prise le 20 août 1906,
signée et offerte au traducteur par le lieutenant Sakurai.

Mitraille Humaine

NIKU-DAN

Pour accomplir les desseins
de notre Auguste Souverain, nous
sommes toujours prêts à affron-
ter l'eau et le feu.

CHAPITRE I

LES TRACES DU SANG DE NOS FRÈRES D'ARMES

La guerre russo-japonaise! Cette lutte terrible s'est heureusement terminée, et les centaines de mille braves et loyaux combattants qui y prirent part sont aujourd'hui rentrés dans leurs foyers, couronnés de lauriers, acclamés par la nation reconnaissante.

Triomphants, ils paraissent profondément heureux. Mais leur cœur n'est pas seulement rempli de joie et

d'allégresse. Sous cette apparence souriante se cachent de douloureux souvenirs, et souvent ils s'efforcent de rentrer les larmes qui leur montent aux yeux à la pensée de la multitude de leurs camarades, morts pour la patrie et pour l'Empereur, dont les corps se sont transformés en poussière dans les mornes solitudes de la Mandchourie, et qui, eux, ne peuvent prendre leur part des réjouissances du retour triomphal.

Vers la fin de la guerre sino-japonaise¹, comme un détachement de troupes sur le point d'être rapatrié était allé rendre une dernière visite aux tombes des camarades morts au champ d'honneur, un simple soldat sortit du rang et, passant doucement sa main sur l'inscription funéraire du plus cher de ses compagnons d'armes, s'écria, le visage baigné de pleurs :

« Cher Kato, je retourne au Japon. Côte à côte nous avons souffert du vent et de la pluie et, ensemble, combattu sous la grêle des projectiles. Et toi, tu es mort, tandis que je suis vivant et m'en retourne, sain et sauf, au pays. J'éprouve comme le sentiment que je n'agis pas bien. Oui, je suis profondément attristé de t'abandonner ainsi;... mais réjouis-toi, mon cher Kato, la péninsule du Liaotung nous appartient maintenant!

¹ En 1894.

Tes ossements reposent en terre japonaise. Dors donc en paix, Kato!... Moi, il faut que je te quitte. »

Il lui parlait ainsi comme à un ami vivant. C'est du fond de son cœur qu'il tirait chacun de ces mots, s'efforçant de consoler l'âme patriote de son défunt camarade. Dans sa nature aimante, il était oppressé à l'idée qu'il allait se séparer pour toujours de son ami. Il se tut, laissa un instant couler ses larmes; puis, s'essuyant les yeux et les joues, il répandit sur la tombe, en offrande, l'eau de son bidon et, lentement, reprit sa place dans le rang.

Ce soldat à l'esprit simple ne s'impose-t-il pas à notre sympathie émue? Certes, pour un guerrier, le retour triomphal est une grande joie, la joie suprême. Mais comment échapper à l'angoisse de la séparation, lorsqu'à la veille de rejoindre ses parents et ses amis, on se trouve devant la tombe solitaire d'un compagnon d'armes avec lequel, jour et nuit, on avait partagé les plus dures épreuves, au milieu des nuages de poudre et sous la pluie des balles, auquel on était ainsi plus étroitement lié de profonde affection qu'à un frère de sang.

Combien d'officiers et d'hommes, qui ont traversé il y a dix ans les mêmes douloureuses épreuves que ce soldat, ont ressenti aujourd'hui, dans la même partie.

de la Chine, des impressions identiques ! Ceux qui ont eu le malheur, comme nous-même, d'être blessés sur le champ de bataille et d'avoir été rapatriés avant la fin de la guerre, sont pénétrés d'un sentiment particulier où se mêlent à la fois la joie et la tristesse, fêtant les camarades survivants qui rentrent au pays en un cortège triomphal, et, en même temps, hantés par le souvenir des amis moins heureux.

Ce détachement qui, il y a dix ans, quittant la péninsule du Liaotung, s'était embarqué pour être rapatrié, apprit en cours de route que la péninsule venait d'être arrachée aux Japonais. Pauvre Kato ! Lui qui était mort pour sa patrie le sourire aux lèvres, avait-il donc en vain fait le sacrifice de sa vie ? Et toute cette gloire acquise devenait-elle stérile ? On peut facilement imaginer la fureur et le douloureux désappointement de son consolateur ; car voici maintenant que les restes du loyal Kato n'étaient plus ensevelis en terre japonaise !

Pendant dix ans nous avons attendu, nous préparant à tirer vengeance de cette injustice criante. Avec quelle ardeur impatiente et quels tressaillements d'allégresse les mânes de nos camarades défunts ne durent-elles pas saluer le débarquement de l'invincible armée impériale sur le théâtre des combats d'il y a dix ans ! eux qui ne

pouvaient reposer en paix sur un sol qu'ils avaient conquis et qu'on leur avait ravi !

Lorsque je débarquai sur la côte de la péninsule et vis, sur le sable, l'empreinte de mes premiers pas, dans un mouvement de joie spontanée, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Oui, le sol que nous foulons est bien japonais ! N'est-il pas teint du sang qu'y ont versé à flots nos intrépides compagnons d'armes ? »

Pendant mon séjour à l'armée, je ne manquai pas de toujours rechercher les traces des sépultures des camarades enterrés en ces lieux au cours de la guerre précédente. Ce fut toujours inutilement, et je ne pus rien retrouver, fût-ce même le moindre morceau de bois vermoulu, qui rappelât l'emplacement d'une de leurs tombes. Mais j'étais convaincu que les âmes de nos défunts camarades nous accompagnaient partout et nous guidaient dans les combats, nous incitant à lutter de notre mieux pour la patrie et pour l'Empereur.

« Dans ce sol que nous foulons sont enterrées les cendres de nos aînés. Au-dessus de nous planent les esprits de vos camarades, qui n'ont pu encore trouver la tranquillité du repos éternel. Les hommes meurent, mais leurs âmes ne périssent pas. Dans cette grande

guerre, vos camarades de l'autre monde combattent avec vous. »

C'est par de telles paroles que je stimulais l'ardeur des hommes sous mes ordres.

Puissamment aidés par la large protection du ciel et les illustres vertus de Sa Majesté, les forces impériales infligèrent une éclatante défaite à leur redoutable adversaire, aussi bien sur terre que sur mer. Un succès sans exemple couronna nos armes, grandissant le pays, inspirant l'admiration et le respect, répandant notre gloire dans le monde entier. Et la péninsule qu'on nous avait arrachée est de nouveau à nous, et les sépultures négligées de ceux qui succombèrent dans la lutte, à l'issue malheureuse, d'il y a dix ans, sont rentrées en notre possession et sont confiées à nos soins pieux. Dans ce but, dix fois plus de sang fut répandu qu'alors, et dix fois plus de vies immolées. Les soldats et les officiers de notre armée, unis comme un seul homme, forts de leur bon droit et faisant face bravement à leur formidable ennemi, luttèrent sans répit jusqu'au triomphe final.

C'est à ce courage et à cette énergie indomptables qu'ils durent leur splendide victoire et le joyeux triomphe d'aujourd'hui. Les annales de ce pays célébreront à jamais les hauts faits de ces hommes et

diront comment, au nombre de plus d'un million, ils quittèrent leurs foyers et leur patrie, déterminés à faire à la grande cause le sacrifice de leur vie; et comment, dans les montagnes du Liaotung et les champs de Mandchourie, sur les flots de la mer Jaune et de la mer du Japon, ils subirent dix-huit mois de fatigues, de souffrances et de privations.

Des historiens et des écrivains plus autorisés établiront la relation détaillée de la guerre russo-japonaise. Humble combattant dans la lutte la plus rude et, aussi, la plus horrible qu'ait enregistrée l'histoire de la guerre et de la stratégie, dans tous les temps et dans tous les pays, je me propose simplement ici de noter de ma main, peu experte à manier le pinceau, mes souvenirs personnels et mes observations sur le siège de Port-Arthur. Ceux qui ne se sont pas trouvés dans une situation semblable pourront ainsi, de cette terrible tragédie, se former un tableau aussi rapproché que possible de la réalité.

CHAPITRE II

LA MOBILISATION

Le deuxième mois de la trente-septième année de *Meiji*¹, les relations diplomatiques entre le Japon et la Russie furent rompues, et les deux nations commencèrent les hostilités. Dès le début, notre marine surprit par une attaque brusquée les navires de guerre russes à Chemulpo et dans la rade extérieure de Port-Arthur. Notre Empereur lança une proclamation de guerre. L'ordre de mobilisation fut donné à plusieurs des divisions de l'armée.

A ce moment, nous, les soldats du Japon, nous sentîmes nos os craquer et notre sang bouillonner, prêts à donner libre cours à une ardeur et à une énergie si longtemps contenues. La mobilisation ! combien ce mot sonna joyeux à nos oreilles et réjouit nos cœurs ! Combien impatiemment nous avions attendu le moment

¹ 1904.

d'entrer en campagne! — Quelle est la division qui se mobilise aujourd'hui? De qui sera-ce le tour demain? Combien de temps allons-nous avoir encore à attendre? Puisse l'ordre tant désiré nous arriver immédiatement! Pussions-nous partir bientôt pour la guerre!

Ce n'est pas surtout le désir de nous distinguer dès le début et de conquérir de la gloire dans les premiers combats; c'était cette idée détestable, à laquelle nous ne pouvions nous faire, que peut-être nous arriverions sur le théâtre des opérations après que d'autres divisions auraient supporté tout le poids des premières batailles. Mais que faire sans les ordres de l'Empereur? N'étions-nous pas ses soldats toujours prêts à « nous précipiter dans l'eau ou dans le feu sur l'ordre du Grand Monarque »? Il nous fallait attendre ce seul mot : « En avant! » Avec quelle ardeur impatiente nous guettions ce bref commandement, cet ordre de mobilisation! tels les cultivateurs, aux terres désolées par la sécheresse, épient au ciel la formation du moindre nuage. De même qu'ils prient pour la venue de la pluie bienfaisante, nous, nous récitons des prières pour la mobilisation. Partout et avec tous, la mobilisation était l'unique sujet des conversations.

Enfin, vers le milieu d'avril, le mois où s'épanouit la fleur de cerisier, emblème de l'âme du guerrier japo-

nais¹, notre division reçut l'ordre après lequel nous soupirions. Oui, nous allions partir ! Les troupes de notre garnison avaient, enfin, l'occasion précieuse de donner libre cours à toute leur activité. — A ce moment, je remplissais les fonctions de porte-drapeau du régiment². En apprenant la joyeuse nouvelle, je courus à notre chef :

« Cordiales félicitations, colonel ! Nous le tenons enfin, cet ordre ! »

Le visage du colonel Aoki s'éclaira d'un large sourire

¹ « Sous la caresse impérieuse du soleil de printemps, la fleur du cerisier sauvage, qui n'admet sur sa pure blancheur aucune teinte étrangère, brise son enveloppe, s'ouvre toute claire dans la lumière, écarte peu à peu ses pétales, en agrandit toujours davantage le cercle gracieux, et, d'un suprême effort vers encore plus de beauté, s'arrache de sa tige et tombe, laissant l'arbre déjà revêtu de sa parure d'été ; elle tombe lentement, d'une chute de neige que le vent incline et adoucit, à travers laquelle passe le premier vol des papillons blancs que les poètes ont pris parfois pour des fleurs remontant vers les branches natales. A terre, étoilant la poussière à laquelle elle va retourner, cette neige odorante reste encore belle et immaculée, à côté de la masse informe et pourrissant déjà des fleurs pourtant si brillantes du camélia, tombées en même temps qu'elle. Le *samurai* en a fait le symbole de son idéal. Il voulait vivre une vie d'honneur, sans tache ni ombre, lui aussi, dût-elle en être abrégée ; il voulait surtout tomber sans que rien ternît son nom, d'une chute éclatante et glorieuse, afin que son souvenir demeurât immaculé parmi les siens. » (*Poètes et soldats japonais*, par Noël Peri, 1905.)

² Le 22^e régiment d'infanterie, en garnison à Matsuyama, dans l'île de Shikoku. Il appartenait à la 10^e brigade d'infanterie (11^e division).

de bienvenue, empreint d'une expression de bonheur indicible :

« Oui, Sakurai, nous l'avons enfin ! »

Ce fut le plus beau jour de notre vie. En proie à l'émotion la plus vive, je ne pus résister au plaisir d'aller trouver successivement les officiers de toutes les compagnies pour leur faire part de l'heureuse nouvelle. Une sorte de mystérieux fluide électrique avait pénétré notre régiment, composé de l'élite des guerriers de la *terre des dieux*¹. Chacun, officier ou soldat, paraissait prêt à provoquer en combat singulier la Russie tout entière. Déjà nos âmes s'étaient transportées sur la grande scène du Liaotung, tandis que nos corps étaient encore retenus sur le territoire national.

Les hommes des première et deuxième réserves² ne montraient pas moins d'impatience à rallier rapidement le drapeau. La pauvreté de certains d'entre eux était si grande, qu'on pouvait craindre que, privés de leur appui, leurs femmes et leurs enfants ne meurent

¹ Une des dénominations poétiques du Japon.

² Les hommes du *Yobi*, première réserve, complètent à la mobilisation les unités actives à l'effectif de guerre; l'excédent est versé aux unités de dépôt correspondant aux éléments actifs et sert à maintenir l'effectif de ces derniers. Les *Kobi*, deuxième réserve, constituent des éléments distincts de l'armée active. Chaque région territoriale devait, par organisation, mettre sur pied une brigade mixte appelée à servir en campagne avec les troupes actives.

de faim; d'autres, pour répondre à l'appel de la patrie, abandonnaient de vieux parents mourants; et à tous il leur avait fallu s'arracher aux soucis et aux inquiétudes qui les retenaient. Mais l'instant sonnait pour eux, dans ces circonstances critiques, d'accourir au service de la patrie en danger et de lui apporter le concours entier de leur loyalisme et de leur courage. Quel honneur privilégié, pensaient-ils tous, que de pouvoir faire à la cause de la nation le sacrifice de sa propre vie! Et nos cœurs se remplissaient d'un surcroît de bonheur et d'énergie en les voyant ainsi, chaque jour, accourir en foule.

Un soldat de la première réserve, Nakamura, avait une femme infirme et un enfant de trois ans. Le ménage était extrêmement pauvre, et le départ du mari allait réduire ceux qu'il quittait à la plus profonde misère. Mais, naturellement, en présence de la crise nationale, les tracas de famille disparaissaient de leur esprit. La veille du départ de son mari, la pauvre femme, décharnée, faisant appel à ce qui lui restait de forces, se rendit au village voisin et acheta deux *go*¹ de riz et pour un *sen*² de combustible. Cette poignée de grain et ces

¹ Le *go* est une mesure de capacité (la dixième partie du *sho*), équivalent à 0 litre 18.

² Le *sen* est la centième partie du *yen*, unité monétaire du Japon. Le *sen* vaut environ 2 centimes 6.

quelques copeaux de bois sont-ils en réalité choses aussi insignifiantes qu'ils le paraissent? Oh! non, car c'est avec ces deux *go* de riz et ce *sen* de bois que, dans ces circonstances solennelles, l'épouse aimante offrira à son mari le repas d'adieu. Et cependant, au moment où cet homme se séparait des siens, allant offrir sa vie à son pays, la femme était malade et l'enfant souffrait de la faim! Le lendemain, avant le lever du jour, Nakamura dit adieu à son épouse et à son enfant et, sans aller prendre congé de ses voisins, se hâta de rejoindre son poste.

Ce n'est là qu'un seul exemple; mais c'est par centaines de mille que se produisirent des situations aussi poignantes. Et pour qu'à l'armée toute l'attention et l'énergie des soldats puissent rester concentrées sur leurs devoirs militaires, partout leurs compatriotes, bons et sympathiques, vinrent aussitôt en aide à leurs familles malheureuses.

Quand les hommes des première et deuxième réserves arrivèrent dans leur garnison, certains d'entre eux furent déclarés inaptes au service, soit pour insuffisance de santé, soit pour inaptitude physique. Avec quelle tristesse et quelle profonde déception ils accueillirent la sentence de rejet!

« Je vous en prie, cherchez un moyen de me

prendre tout de même, disaient-ils, suppliants. On m'a tellement fêté au départ de mon village, on m'a tant acclamé, et c'est aux cris répétés de *banzai* que mon train se mit en marche ! Je suis venu ici bien déterminé à ne pas retourner chez moi. Comment pourrais-je supporter la disgrâce et le déshonneur de rentrer au pays, mis ainsi au rebut, définitivement inutile ? Je vous en supplie, prenez-moi avec vous ! »

Et les officiers éprouvaient les plus grandes difficultés à calmer et à consoler ces réformés et à les persuader de retourner dans leurs foyers.

« Bonne chance ! On aura soin de votre famille. Tout ira bien !

— Oui ! ça ira ! ça ira ! Je vous rapporterai une douzaine ou deux de têtes de *Ruski*.

— Mon cher Saku, s'il vous faut mourir, succombez au moins sur le champ de bataille et non pas de maladie. Ne vous tracassez pas au sujet de votre frère.

— Je suis tout préparé à ne plus fouler de mes pieds le sol du Japon. Et quand vous apprendrez que je suis tombé au champ d'honneur, ne manquez pas de vous en réjouir avec moi.

— Merci à vous tous d'être venus me dire adieu si

aimablement ! Je m'efforcerai de justifier votre bienveillance en me distinguant sur le champ de bataille.

— *Banzai !* pour Kunino Tameokun ! »

Ces paroles ou d'autres analogues s'échangeaient partout aux portes des casernes. Les hommes impatients de se mettre au service de la patrie, la nation pleine de sollicitude envers leurs familles ; n'est-ce pas là le secret de notre éclatante victoire ?

Nous poursuivîmes nuit et jour l'achèvement de notre mobilisation. Les uns furent affectés au régiment de guerre, les autres placés au dépôt, et bientôt nous fûmes prêts à partir au premier signal.

Ceux qui furent désignés pour être maintenus dans la garnison, ne devant être appelés que plus tard pour combler les vides qui se produiraient au cours de la campagne, éprouvèrent une douloureuse déception. Ils suppliaient instamment leurs officiers de les autoriser à se joindre tout de suite au régiment actif.

Leurs camarades consolaient et encourageaient de leur mieux ces hommes consternés, les réconfortant et leur expliquant que la guerre avec la Russie ne se terminerait vraisemblablement pas avant six mois et peut-être un an : leur tour de partir arriverait sûrement avant longtemps ; ce n'était nullement une disgrâce

d'être maintenu au dépôt, et c'était bien à eux que reviendrait l'honneur de porter à l'ennemi le coup de grâce décisif.

Un triste événement se produisit au moment où notre régiment fut prêt à partir. Un des hommes maintenus provisoirement au dépôt, le nommé Togo Miyatake, se trouvait cantonné dans le temple bouddhique de Kwannonji. Il avait rejoint en parfaite santé et plein d'entrain. En quittant ses foyers, il avait assuré ses parents, ses frères et ses amis, de sa ferme résolution d'être des premiers à se distinguer au feu. Et maintenant, voici qu'au lieu d'aller risquer sa vie sur le champ de bataille, il lui fallait demeurer inactif, et sans savoir quand son tour de partir arriverait. Supporter une pareille humiliation lui parut au-dessus de ses forces, et il jugea préférable de se donner la mort, libérant des liens du corps son esprit, qui pourrait ainsi se joindre aux camarades vivants, sur le théâtre de la guerre, et y livrer avec eux le bon combat.

Le pauvre Togo, dans sa conception bornée mais intense du patriotisme, recourait au suicide comme au moyen le plus simple d'échapper au sort qui lui était fait. Une nuit, très tard, alors que ses camarades étaient tous profondément endormis, il griffonna ces quelques lignes d'adieu :

« Je n'ai pas la force de supporter la pensée de ne pas partir avec les autres. Personne n'a voulu m'emmener, malgré mes instantes supplications. Je vais prouver ma fidélité en me donnant la mort. »

Tirant son poignard de son fourreau de bois blanc, les yeux baignés de larmes et murmurant un dernier *banzai* en l'honneur de l'Empereur, il s'ouvrit résolument le ventre. Cela se passait le 12 mai, dans un coin reculé du vieux temple chancelant, pendant que la pluie, goutte à goutte, tombait de la toiture, ajoutant sa tristesse à cette lugubre scène. Mais le ciel, dans sa miséricorde, fut touché de compassion pour un si fier soldat. Le bruit réveilla les camarades, qui vinrent à son secours. On le porta à l'hôpital. On réussit à guérir sa blessure et à le remettre sur pied. Dans la suite même, il put être envoyé à l'armée.

En considérant son acte froidement, on traitera peut-être cet homme de fou ou de fanatique; mais on ne peut nier la pureté et la sincérité des sentiments qui remplissaient son cœur. Cet épisode témoigne de l'ardent et filial dévouement qui régnait dans l'armée entière.

La Russie tirait vanité de son immense territoire et de la multitude de ses soldats; mais son peuple n'avait pas foi dans les vertus du Tsar, dont les ministres et

les fonctionnaires l'opprimaient et le foulaient aux pieds; il n'éprouvait nullement le désir de soutenir le gouvernement dans cette guerre. Pour leur faire prendre le chemin de la Mandchourie, les cosaques devaient pousser les récalcitrants la baïonnette aux reins. Certes, les combattants russes ne manquaient ni de bravoure ni de vigueur; mais la force morale, cette première des conditions de succès à la guerre, leur faisait défaut. Nous autres, au contraire, étions animés de l'esprit invincible du *Yamato-damashii*¹ et rompus à la discipline de l'éducation militaire la plus stricte.

Les multiples opérations de la mobilisation avaient été menées à bien, dans tous leurs détails, rapidement et avec une régularité mécanique, chaque chose se passant comme il avait été prévu. Tout était absolument prêt maintenant, et c'est avec la plus ardente impatience que nous attendions le jour du départ.

Quelle période animée et heureuse fut pour nous cette veillée des armes dans l'attente de notre imminent embarquement! Tourmentés par le désir de

¹ Par *Yamato-damashii*, on entend les traditions chevaleresques des Japonais, le souffle caractéristique qui les anime et les pousse au sacrifice de leur vie pour leur souverain et leur patrie. — *Tamashii* signifie : âme, esprit, caractère, âme des morts.

dépenser notre énergie, c'est avec amour que nous nous plaisions à caresser nos armes, aiguisant nos sabres, essayant de nous représenter à nous-mêmes comment nous nous comporterions sur le réel champ de bataille. Et, comme je le fis moi-même, plus d'un soldat, exécutant des moulinets avec son sabre, dut contempler avec un sourire de satisfaction la lame brillant au clair de lune de minuit, sur le paisible terrain de manœuvres de la garnison.

Lorsque tout fut prêt, notre colonel nous passa en revue avec armes et bagages. Plusieurs milliers d'officiers et de soldats, tous pourvus au complet de leurs effets d'habillement, d'armement, vivres de réserve, remplissaient d'un bout à l'autre notre grand terrain d'exercices. Bientôt ces braves allaient affronter côte à côte le vol des balles sifflantes, le tonnerre du canon, la pluie qui engendre les épidémies et le brouillard funeste, mangeant et reposant ensemble comme des camarades et des frères voués aux mêmes périls et aux mêmes privations.

Salué par les notes entraînantes des clairons, le drapeau, déjà illustre, de notre régiment vint se placer au centre et, dans une imposante cérémonie, fut reçu solennellement par le colonel Aoki. Notre chef tenait en ses mains les vies des trois mille braves ras-

semblés autour de lui. Il me dit plus tard que, ce jour-là, constatant à quel point nous étions prêts et animés de noble ardeur, il avait été profondément pénétré du sentiment de sa grande responsabilité et, aussi, rempli de joie intense et de fierté satisfaite.

A la fin de la cérémonie, notre chef nous adressa ses dernières instructions en des termes si émouvants, que nos lèvres frémissaient et tout notre être tressaillait d'émotion.

Quelques jours après cette inspection, le général de brigade Yamanaka¹, sous les ordres duquel nous étions placés, nous adressa une note écrite où l'on pouvait lire ces mots :

« Le drapeau de votre régiment s'est déjà couvert de gloire pendant la guerre avec la Chine. Tous vous connaissez l'éclatant renom qu'il y a conquis. A vous tous il appartient de conserver intact son honneur, et votre devoir vous commande d'ajouter encore à sa splendeur. Pour qu'il en soit ainsi, tout dépend de la fermeté de votre détermination. Souvenez-vous bien que, si jamais vous laissiez une tache déshonorer votre drapeau, très rares s'offriraient à vous les occasions d'effacer cette flétrissure et de le réhabiliter. Qu'aucune défaillance ne

¹ Commandant la 10^e brigade d'infanterie (11^e division).

vienne donc ternir la gloire conquise par ce drapeau dès les premières batailles. Je considère comme un honneur insigne d'être appelé à combattre en tout lieu avec vous, officiers et soldats, et à mourir, s'il le faut, sous les plis de cet emblème consacré par l'histoire.

« Principal appui de Sa Majesté, l'armée est la gardienne de la sûreté et de l'indépendance de la patrie. Le seul moyen de remplir les graves obligations qui nous incombent est de toujours nous souvenir des cinq articles du rescrit impérial, d'accomplir nos devoirs de soldat avec le plus sincère dévouement, et de tenir les résolutions solennelles que nous avons prises du plus profond de notre cœur. Dans sa proclamation nouvelle, notre Empereur nous dit que, « confiant en nous, « il s'en remet à notre loyalisme et à notre bravoure « pour remporter la victoire et maintenir pure et « intacte la gloire de l'Empire. » Nous répondrons à la confiance que nous témoigne Sa Majesté par ces gracieuses paroles en mettant en œuvre toutes nos forces et toute notre énergie pour amener la terminaison rapide et couronnée de succès de cette grande lutte, justifiant ainsi les espérances que la nation a placées en nous et délivrant de toute anxiété le cœur de notre clément Monarque. Nos humbles efforts seront large-

ment récompensés, si nous parvenons ainsi à assurer une paix durable à notre pays. »

Cette confiance que plaçaient en nous Sa Majesté et la nation décuplait nos responsabilités, déjà si grandes. La suite montrera comment nous en supportâmes le poids redoutable en accomplissant notre devoir.

CHAPITRE III

LE DÉPART

Environ un mois après la réception de l'ordre de mobilisation, se présenta pour nous, le 21 mai, un autre jour heureux, dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire.

Nous avions appris les succès répétés de nos forces à Chiuliencheng¹ et aux environs. Nous avions accueilli ces nouvelles avec une joie frénétique, mais non sans pouvoir, en même temps, réprimer une folle inquiétude : « Si, là-bas, nos troupes continuaient à progresser de la sorte, ne devenait-il pas possible que la guerre ne fût terminée avant l'époque de notre départ pour l'armée? — Une des divisions devait s'embarquer dans quelques jours. — Quand donc arriverait enfin notre tour? — Pendant qu'on nous maintenait ainsi dans le désœuvrement, ne se pourrait-il pas que les autres

¹ Bataille du Yalu, 1^{er} mai 1904.

aient la chance d'accaparer pour eux seuls toutes les victoires? — Si l'on ne presse le départ, toute occasion de nous distinguer sera perdue pour nous! » Aussi l'ordre de départ fut-il le bienvenu et trouva chacun prêt à se mettre en route.

En ce jour si impatiemment attendu, on nous rassembla à 6 heures du matin sur le terrain d'exercices.

Notre joie était sans bornes. Enfin nous touchions au plus grand événement de notre vie. « L'homme brave sait pleurer, dit le proverbe; mais il ne pleure pas au moment de la séparation. » Nous étions prêts et décidés à accueillir le meilleur comme le pire. Mais en raison même de cette résolution et de cette attente, nous ne pouvions nous empêcher de penser à l'éternelle séparation du père et de l'enfant, du mari et de son épouse, du frère et de la sœur. Il y a des pleurs même dans les yeux d'un *oni*¹. Comment n'y aurait-il pas eu dans les nôtres des larmes invisibles, que nous avions à cœur de refouler sous le masque d'un gai sourire!

Dans la nuit qui précéda le départ, je donnai un dernier coup d'œil aux photographies de mes vieux amis,

¹ Dictionnaire populaire. *Oni* : diable, démon.

je mis de l'ordre dans les tiroirs de mon bureau et disposai toutes mes affaires de telle sorte que ceux qui me survivraient y vissent parfaitement clair. Puis, satisfait, je dormis paisiblement ma dernière nuit sur les nattes.

A 3 heures du matin, du haut de la colline du vieux château grondèrent trois coups de canon. Je fus vivement debout, me lavai avec de l'eau pure, revêtis le meilleur de mes uniformes et m'inclinai vers l'est, où réside notre grand Souverain et Père. Puis je lus à haute voix sa proclamation de guerre et annonçai à Sa Majesté que son humble sujet allait partir. En offrant mes dernières prières (je pensais bien alors qu'elles seraient les dernières) devant l'autel familial¹ de mes ancêtres, j'éprouvai un frémissement de tout mon être. Il me sembla que mes aïeux, en une solennelle injonction, me disaient : « Tu ne t'appartiens pas. Pour l'amour et le service de Sa Majesté, va et sauve la nation des calamités qui la menacent, dussent tes os être broyés et ta chair mise en lambeaux. Ne déshonore pas tes ancêtres par un acte de lâcheté. »

¹ L'autel devant lequel on offre tous les jours du riz, des fleurs, etc., est placé dans la maison. Il contient les tablettes (*ihai*) des ancêtres, sur chacune desquelles est écrit le nom posthume (*kaimyō*) du défunt et la date de son décès.

Puis, ma famille et mes amis les plus proches se groupant autour de moi pour me féliciter de mon heureux départ et me faire leurs adieux, nous bûmes une dernière coupe de *sake*¹.

Mon père me dit :

« Ne vous tracassez nullement de vos affaires domestiques, mettez en pratique toutes les bonnes résolutions que vous avez formées depuis si longtemps. Je suis prêt à supporter l'épreuve de votre mort. Ajoutez une fleur d'honneur au nom de votre famille en vous distinguant au service du pays.

— N'ayez aucune inquiétude à mon sujet, lui répondis-je. Voici aujourd'hui la plus belle occasion qui puisse se présenter à un soldat. Mais vous, prenez bien soin de votre santé délicate. »

Certes, à cette même heure, dans un grand nombre de familles, on aurait pu assister, entre père et fils, à un échange de sentiments semblables.

Quand vint le moment de la séparation, je pris mon sabre, que j'avais placé sur l'autel familial, et le ceignis. Je bus la coupe d'adieu que ma chère mère avait remplie d'eau pure et quittai la maison d'un cœur et d'un pied légers, m'attendant bien à ne plus jamais en franchir le seuil.

¹ Liqueur fermentée de riz.

Un officier du régiment, tout joyeux de partir en campagne, eut la douleur, dans la nuit qui précéda le départ, de perdre sa femme bien-aimée, laissant un enfant en bas âge. Et le temps lui manqua pour l'accompagner à sa dernière demeure. Courageusement, tout en refoulant avec peine ses larmes, il partit de chez lui de grand matin. Bien que les chagrins privés doivent céder le pas devant le malheur public, la nature humaine n'en reste pas moins à jamais la même. Les tristes songes de cet officier infortuné ont dû bien souvent venir errer autour du poteau funéraire sur la tombe de sa défunte épouse, comme autour de l'oreiller de son enfant appelant sa mère de ses cris!

A 6 heures du matin, le régiment était rangé en ordre de bataille. Le drapeau fut reçu aux accords imposants et majestueux de l'*Ashibiki*¹. Nos yeux attentifs se fixèrent sur notre colonel, qui allait nous conduire dans le pays des steppes sauvages et des vents barbares. Nos soldats intrépides se considéraient comme étant les mains et les pieds de leur chef². Tous nous avons dit adieu à nos parents et à nos foyers; désormais notre colonel devenait notre père, et

¹ L'*Ashibiki* est la sonnerie pour rendre les honneurs au drapeau

² Expression japonaise.

l'immense plaine de Mandchourie notre demeure. Il n'est absolument pas possible de rendre par des mots le sentiment de confiance et de solidarité mutuelles dont à ce moment nous nous sentions pénétrés, les uns pour commander, les autres pour obéir.

D'un bout à l'autre de la ligne, le colonel promena son regard sur nos rangs et, d'une voix forte, nous donna ses derniers avis avant de quitter le territoire national. Puis avec lui nous poussâmes, à pleins poumons, par trois fois, le cri de : *Banzai!* pour Sa Majesté le généralissime.

« Une masse de guerriers ardents et forts s'est levée, nous dit-il. A l'appel de notre grand Monarque, tous rivaliseront à l'envi pour accomplir des exploits. Partout les cieux s'ouvriront sur leur passage, et la terre sera réduite en poussière !

« Premier bataillon, en avant ! »

Tel fut le commandement suprême du colonel Aoki à ses subordonnés pour le départ en campagne. Ses expressions énergiques nous confirmèrent dans notre ferme résolution de toujours aller de l'avant et d'affronter bravement, sous ses ordres, les retranchements les plus solides de l'ennemi et son feu le plus violent.

Aux acclamations du peuple poussant de cordiaux et sincères cris de : *Banzai!* le régiment se mit progressi-

vement en marche, se déroulant, tel un serpent, en une longue colonne. Quelle impression émouvante de vaillance ne devions-nous pas produire sur cette foule enthousiaste, percevant de plus en plus faiblement, à mesure que nous nous éloignons, le son rythmé de nos pas et le bruissement de nos fusils et de nos sabres contre nos vêtements ! Et c'étaient nos adieux que les accents de nos clairons, faiblissant progressivement d'intensité, envoyaient par les airs à nos chers concitoyens. Et eux, jeunes et vieux, agitant le drapeau national et fondant en une immense clameur, pareille aux roulements du tonnerre, leurs cris répétés de : *Banzai* ! augmentaient davantage encore notre inébranlable détermination de mériter leur reconnaissance. Toutes les fois qu'au cours de la campagne, nous nous lançâmes à l'assaut, il nous sembla que derrière nous, nous stimulant et nous encourageant toujours, s'élevait le chœur formidable de ces *banzai*.

Notre propre cri de guerre n'était ainsi que l'écho de cet enthousiasme national : aussi bien le matin sur le champ de bataille, au milieu du fracas déchirant du canon, que dans le froid du soir, au bivouac, partout, toujours présent, tintait à nos oreilles ce *banzai*, issu du cœur même de la nation entière.

J'avais l'insigne honneur de porter le drapeau. Dans



la foule rangée le long du chemin, chacun, à sa vue, s'inclinait profondément et des vivats enthousiastes éclataient. Ces démonstrations, tout en exaltant encore ma courageuse ardeur, mettaient en moi comme une appréhension de ne pas me trouver à hauteur de ma noble fonction. Pendant que nous défilions ainsi, M. Kojima, dont j'avais été pendant cinq ans l'élève à l'École supérieure, m'aperçut, et, faisant deux ou trois pas vers moi, me dit à l'oreille, la figure rayonnante de joie :

« Hardi ! Sakurai, courage ! »

Cette brève mais vibrante exhortation de mon bon professeur résonna à mes oreilles pendant toute la campagne, m'incitant à me montrer son digne élève.

Des groupes d'innocents enfants des écoles entonnaient des chants de guerre, nous causant une émotion profonde. De vieilles femmes, courbées par l'âge, murmuraient des prières, en faisant glisser leurs chapelets sous leurs doigts, disant :

« Notre grand *Kobo-daishi*¹ prendra soin de vous. Faites de votre mieux, messieurs les soldats ! »

Combien nous étions touchés de leur ardeur patriotique !

¹ *Kobō-daishi*, de son vivant *Kūkai* (774-834), le plus célèbre saint du bouddhisme au Japon.

Au large, à l'ancre, on apercevait nos transports, *le Kagoshima-Maru*, *le Yawata-Maru*, etc. De toutes parts, des sampans¹, allant et venant, sillonnaient la mer. Le long du rivage, les collines étaient noires de monde : hommes, femmes et enfants accourus des villes et des campagnes, agitant le drapeau national et poussant du plus haut de leur voix de frénétiques *banzai*. La suprême poignée de main du gouverneur du département d'Ehime² à notre colonel porta à son comble l'émotion des spectateurs de cette scène inoubliable.

Quand nous fûmes tous embarqués et que nous eûmes fait à la foule nos derniers signes d'adieu, le drapeau du régiment fut fixé bien en évidence sur le pont, et les transports commencèrent à se mettre en mouvement. Ils marchaient vers l'ouest, toujours vers l'ouest, laissant derrière eux une trainée épaisse de fumée. Et soudain, au ciel, s'amoncelèrent les nuages, et la pluie se mit à tomber, d'abord lentement, puis avec violence.

Frères animés du plus ardent empressement, compatriotes à l'enthousiasme débordant, comptiez-vous

¹ Petit bateau à fond plat.

² *Ehime*, département formé de la province d'*Iyo*, et dont le chef-lieu est *Matsuyama*.

sur le prompt retour, en un cortège triomphal, de ces milliers de braves gens que vous étiez venus embarquer et qui vous quittaient joyeux et pleins d'entrain ?

CHAPITRE IV

LA TRAVERSÉE

Nous voguions vers l'ouest, les oreilles nous tintant encore des *banzai* du peuple ; notre imagination s'envolait vers de prodigieux combats livrés par monts et par vaux. Où allions-nous ? où débarquerions-nous ? Sur quel théâtre d'opérations allions-nous être appelés à nous battre ? Seuls le savaient le colonel, en sa qualité de commandant supérieur des transports, et les capitaines des navires, qui avaient reçu des ordres secrets. Encore ces derniers n'étaient-ils pas entièrement au courant au moment du départ : on devait, en cours de route, leur donner des instructions complémentaires. Nous dirigions-nous vers Chinnanpo, ou bien vers l'embouchure du Yalu, ou vers Haïtcheng, ou encore allions-nous rejoindre le corps de siège de Port-Arthur ?

Nos conversations roulaient sur ces suppositions et

ces conjectures. Mais, au fond, le lieu de notre débarquement et l'endroit où nous allions combattre nous importaient peu, tout à la joie de nous sentir nous rapprocher du moment où, ralliés autour du drapeau, nous pourrions, pour l'exécution des ordres de Sa Majesté, déployer notre courage dans sa plénitude.

Vers la tombée de la nuit, le 21 mai, nous traversâmes le détroit de Shimonoseki. En proie à l'angoisse de la séparation, nous remplîmes nos yeux d'une dernière vision de notre Nippon bien-aimé.

« Adieu, mon beau pays de Yamato ! Adieu, ma douce patrie ! »

La mer du Japon, cette nuit, fut particulièrement calme. Les averses de la journée avaient dissipé les nuages. Et tandis que des milliers de guerriers s'abandonnaient au sommeil le plus profond, partout régnait la plus grande quiétude. Vers quelles régions leurs songes s'envolèrent-ils, en cette première nuit de campagne ? Est-ce vers l'est, ou bien vers l'ouest ? Le doux clapotis des vagues, le glissement tranquille du navire et, parfois, le bruit d'un long soupir augmentaient encore l'impression de paix répandue sur cette scène.

Le lendemain matin 22, au réveil, l'atmosphère était complètement nettoyée et le ciel sans nuages :

c'était bien le vrai temps du Japon ! Nos navires filaient maintenant à toute vitesse au large des îles Mutsure, et très au loin on pouvait apercevoir les monts de l'île de Tsushima. Mais voici qu'un faucon vient se poser sur le pont de notre transport. Les hommes de le pourchasser aussitôt çà et là, se réjouissant de cet heureux présage. L'oiseau accompagna quelque temps le navire, tantôt se perchait au sommet d'un mât, tantôt voletant de côté et d'autre. Après avoir ainsi, comme en un salut suprême, souhaité bonne chance à ces braves officiers et soldats, il prit son essor vers le transport suivant, pour y porter le même heureux augure.

Bientôt le temps commença à nous paraître long. Et, pour rompre la monotonie du voyage, on se mit en quête de talents divers, on fit appel à tous. Les uns racontaient leurs voyages ou leurs campagnes, d'autres des histoires de revenants ou des bouffonneries, d'autres encore déclamaient ou chantaient des récits populaires d'amour. De temps à autre apparaissait un camarade assez hardi pour essayer de mimer les rudes danses des lutteurs ou assez dégourdi pour imiter le conteur public¹, plaçant en guise de pupitre son havresac

¹ Le conteur public (*hanashika*) fait métier de raconter des histoires plaisantes et souvent grivoises.

devant soi et jouant de l'éventail avec autant de brio qu'un professionnel.

L'un d'eux, très drôlement, se mit à chanter ¹ :

« Les Russes s'en vont en guerre!...

« Bons Japonais, nous ne sommes pourtant ni parents ni alliés, et plutôt ennemis; cependant vous nous entourez de prévenances, et vos médecins nous prodiguent leurs soins pour nous sauver la vie... Oui, notre bonheur actuel est trop grand. Quel fléau futur nous réserve donc la destinée?... Nous sommes trop émus pour vous exprimer comme il faudrait notre reconnaissance, les mots ne nous viennent pas... La cause de nos malheurs est la vaine ambition de notre patrie... Mais maintenant nous avons perdu tout espoir de sortir vainqueurs de cette guerre. Nous ne savions pas, hélas! à quel adversaire vaillant et généreux nous avions affaire. Combien nous regrettons notre ignorance! Pardonnez-nous notre présomption... Oh! qui me rendra mon père et ma mère! Avant de mourir, je veux les voir une fois encore! »

Et le chanteur imitait le Russe fondant en larmes à la pensée des siens.

¹ Ce sont les soi-disant observations et lamentations d'un prisonnier russe blessé, transposées sur l'air connu du populaire *gidayu* (récitatif dramatique accompagné de musique) qui relate les tribulations de la jeune fille *Tamamonomae*.

« Bravo! bravo! Continuez, grand chanteur. »

Et de partout résonnent dans le navire les vivats et les applaudissements. Les visages des acteurs improvisés rayonnent de satisfaction et d'orgueil.

Piqués au jeu, d'autres amateurs s'offrent de toutes parts, et du milieu de ces hommes, pressés comme des harengs¹, se détachent d'autres conteurs, des sorciers, des prestidigitateurs, enchantés de se produire et de divertir l'assemblée.

Un soldat débite le boniment traditionnel :

« Pour vous satisfaire, je vais vous conter une histoire toute nouvelle et très intéressante. Ne craignez rien, je quitterai le pupitre avant de vous ennuyer... »

La série des discours continuait, joyeuse, lorsque tout à coup un des assistants se leva. D'une voix tonitruante, comparable au fracas des vagues poussées par la tempête contre les flancs du navire, avec le même air terrible que s'il montait à l'assaut d'une position, prêt à avaler tous les ennemis, il clama les couplets suivants :

« A gauche, c'est Kyūshū² ; à droite, la Corée.

¹ Littéralement : « pressés comme des pommes de terre que l'on lave. » Cette comparaison s'applique surtout aux bains publics, lorsque la vaste piscine est tout encombrée de gens qui se coudoient sans lavoir leurs mouvements libres.

² Une des cinq grandes îles du Japon, la plus méridionale et

« Partis en campagne, le *shakujo*¹ sur l'épaule, voici que nous traversons le Genkainada².

« Quelle agréable existence sur ce navire! comme elle réchauffe la confraternité des compagnons d'armes!

« Mais dans le ciel gris les nuages sont bas, et la pluie fine tombant vient nous causer une impression de froid. »

Et l'on s'aperçut que c'était le bonze aumônier Sedo-toyama, attaché au régiment mobilisé, qui venait de réciter ces strophes dépeignant si bien notre présente situation.

Allant au combat sans espoir de retour, tous, officiers et soldats, se comportaient ainsi, durant la traversée, comme les membres d'une grande famille, unie par la solidarité de sentiments la plus étroite. Ils rivalisaient entre eux pour se divertir et tromper l'ennui du désœuvrement, — les acteurs s'appliquant de tout leur esprit et de toutes leurs facultés à la réussite de leurs tours et au succès de leurs représentations, — les spectateurs remplissant l'air de leurs acclamations et se tenant les côtes de rire.

qui occupe une très large place dans les anciennes légendes nationales.

¹ Bâton porté par les pèlerins ou les bonzes, au haut duquel sont attachés des anneaux de métal.

² La mer au nord-nord-ouest de l'île de Kyūshū, aussi appelée détroit de Tsushima.

Derrière nous, l'île de Tsushima avait disparu dans la brume, et nous piquions droit vers le nord, ayant encore en vue les sommets élevés de la Corée. Chaque jour nous reprenions nos divertissements : l'un, d'une main maladroite, s'essayait au piano; d'autres, sur le pont, chantaient à tue-tête des refrains guerriers. Quand on était las de jouer au *go*¹ ou de se livrer à la lutte, on se mettait à discuter le plan de campagne, et tous s'accordaient à souhaiter de voir le plus tôt possible le rideau se lever et la tragique représentation commencer, de façon à nous permettre de montrer nos talents sur la scène réelle du champ de bataille, remplissant l'ennemi d'étonnement et provoquant les applaudissements de l'assistance mondiale.

Le 23 mai, dans la matinée, le capitaine du navire demanda à chacun de nous un autographe, souvenir destiné à ses archives de famille. A la partie supérieure d'une feuille de papier je dessinaï la silhouette du *Kagoshima-Maru* en marche, et, au-dessous, le colonel Aoki et tous les autres officiers apposèrent leur signature. La feuille contenait trente-sept noms, — un petit nombre seulement d'entre ces signataires ont survécu. Quel précieux et triste mémorial est devenu mainte-

¹ Le *go* est un jeu analogue aux échecs.

nant ce morceau de papier ! Pour moi, demeuré comme un débris de cette liste, je vis, estropié et inutile, enviant le sort des camarades dont les cadavres demeurèrent en Mandchourie et dont les âmes sont honorées au temple de Kudan ¹.

Le 24, au matin, alors que nous passions auprès des îles Elliott, nous aperçûmes, barrant le ciel de leurs stries parallèles, de nombreux panaches de fumée. C'était notre escadre qui venait au-devant des transports. Et cette vue de notre flotte, maîtresse de la mer, nous inspira le plus vif sentiment de confiance. Bientôt un croiseur s'approcha et fit route avec nous. Il devait avoir apporté des ordres.

Notre débarquement était proche. Sous peu nous allions paraître sur le théâtre de la guerre, et pourtant nous ne savions pas encore où nous serions mis à terre et dans quelle direction on nous ferait marcher.

Mais nos cœurs, d'un accord unanime, espéraient que ce serait vers Port-Arthur.

¹ Le temple bâti en 1869 sur la hauteur de Kudan, à Tokyo, est le plus connu des *Shokon-sha*, temples élevés aux mânes des soldats morts pour la patrie.

CHAPITRE V

UN PÉRILLEUX DÉBARQUEMENT

Où allions-nous débarquer? Telle est la question que nous n'avions cessé de nous poser depuis le commencement de la traversée. Une des suppositions était que nous serions mis à terre à Takushan, pour, de là, marcher au nord sur Haitcheng et Liaoyang; une autre, que nous allions remonter jusqu'au fond du golfe de Petchili et débarquer à Yinkow; une troisième, enfin, que ce serait en un point de la côte du Liaotung, pour, de là, nous diriger vers le sud et coopérer à l'attaque de la forteresse de Port-Arthur. L'opinion du moment ne manquait pas de se modifier à chaque changement de direction du navire. Mais enfin, quand on releva sur la carte que nous nous trouvions au sud des îles Elliott, l'avis unanime fut aussitôt que nous prenions le chemin de Port-Arthur. Et ce fut à bord une grande animation et une grande joie de constater

que nos transports et leur escorte se dirigeaient bien, de conserve, vers ce point.

Peu après, nous commençâmes à distinguer, vaguement, une longue et mince bande de terre, d'un gris sombre, noyée dans une brume épaisse. C'était la côte de la péninsule du Liaotung, de cette terre qui, dix ans auparavant, avait reçu les ossements des braves et loyaux fils du Yamato, de cette terre qui redevenait, à présent, le champ de bataille où nos propres cadavres seraient ensevelis !

Depuis la veille au soir, sauf quelques éclaircies, le ciel était couvert et chargé de nuages ; le vent sifflait, et les vagues, couronnées d'une écume pareille à des flocons neigeux, venaient déferler contre les flancs du navire pour s'éparpiller ensuite, telles des fleurs qui s'effeuillent. Derrière nous, les sombres brouillards et l'immensité de la mer. Au-dessous de ces nues, cependant, régnait l'atmosphère du Japon. Les *banzai* enthousiastes et encourageants du peuple, le bruissement des chapelets égrenés sous les doigts des vieilles femmes, les chants de guerre sortant des lèvres innocentes des enfants, tous ces sons divers nous semblaient encore frapper nos oreilles, portés vers nous par les vents rapides.

Nous allions débarquer à Yentao, sur la côte est de

la péninsule, au sud-ouest de Pitzewo. Ce n'était qu'une petite baie sur la mer du Japon. Il n'y avait pas, dans le voisinage, sur le rivage oriental de la péninsule de Liaotung, d'autre bon port que Talienwan. Mais ce dernier étant au pouvoir de l'ennemi, les nécessités stratégiques nous obligeaient à risquer l'opération en un point bien moins propice. Dans cette région, la mer et les courants sont particulièrement perfides, et le moindre gros temps rend très difficile non seulement un débarquement, mais encore la tenue des navires au mouillage. En outre, l'eau est très peu profonde, et les navires d'un certain tonnage doivent jeter l'ancre à un *ri*¹ au moins de la côte. Quand le vent est fort, les navires sont entraînés à la dérive, à plusieurs milles au large.

Dans de telles conditions, on se figure aisément les difficultés et les inquiétudes qu'éprouvèrent les autorités auxquelles incombait la responsabilité de notre mise à terre. Pareils à l'oiseau femelle veillant avec sollicitude sur ses petits, nos vaisseaux d'escorte nous couvraient de près comme de loin, de façon à garantir notre débarquement contre toute surprise de l'ennemi. Mais le vent qui s'était élevé dans la matinée soufflait

¹ Le *ri*, lieue japonaise, mesure 3 kilomètres 927.

de plus en plus violemment. La mer, courroucée, se soulevait furieusement en vagues énormes, et les transports et les sampans étaient secoués comme des feuilles prêtes à s'envoler. Les jonques chinoises réquisitionnées par notre marine, élevant au-dessus des flots leur forêt de mâts, ballottées et agitées en tous sens par le vent, nous paraissaient comme un tableau de la grande flotte d'invasion mongole dans la baie de Hakata¹.

Nous serait-il possible, par une pareille tempête, de débarquer sans accidents? Aurions-nous, aussitôt à terre, à faire face à l'ennemi? Nous nous trouvions dans la situation de chevaux attelés à une voiture, ignorant tout ce qui se passe autour d'eux. Seul le colonel, qui tenait en main nos existences, était dans le secret. On savait cependant que le double objectif à atteindre était de débarquer et de marcher à l'ennemi.

Après une courte attente, et malgré les risques à courir, l'opération de notre mise à terre commença; la situation militaire ne permettait pas, évidemment, que notre débarquement fût différé. Des centaines de sampans, d'embarcations, de chaloupes à vapeur,

¹ Port de la côte ouest de l'île de Kyūshū, auprès duquel une tempête anéantit en 1281 la flotte envoyée par Kublai-Khan.

venant nous ne savions d'où, entourèrent les transports pour emporter les soldats et les officiers. De formidables vagues, s'élevant pareilles à des montagnes ou se creusant en des vallées profondes, semblaient prêtes à engloutir les bateaux et les hommes. Portant avec gravité le drapeau, je me trouvai dans la même embarcation que le colonel.

A chaque remorqueur furent reliées, comme les grains d'un chapelet, de nombreuses embarcations. Et ces chapelets de bateaux, roulant et tanguant, se dirigeaient vers le rivage en faisant retentir l'air de sifflements. Le drapeau de notre régiment, bravant les flots et les vents, arriva sain et sauf à destination. Ah! ces premiers pas sur ce sol occupé par l'ennemi! Il nous semblait que d'était d'hier que nous avions quitté la patrie, et voilà que maintenant, non pas dans un songe, mais en réalité, nous foulions enfin la terre promise!

Quelle joie exquise que de planter une fois de plus le drapeau impérial, l'emblème des illustres vertus de notre Souverain, sur cette péninsule du Liaotung! « Cette terre, consacrée par le sang de nos frères, est japonaise elle aussi. »

La tempête augmentait en violence. Il devenait impossible, aussi bien d'achever jusqu'au bout la mise

à terre, que de ramener les hommes aux transports. Pas d'autre alternative que de s'en remettre à la merci des vents et des flots et, dès que les bateaux se seraient rapprochés du rivage, de se jeter à la mer en s'efforçant de gagner la terre à la nage. L'épreuve personnelle de mon ami le capitaine Tsukudo (Kunyobi) est un exemple des difficultés extrêmes de ce débarquement.

Le capitaine Tsukudo se trouvait, avec un peu plus d'une soixantaine d'hommes, dans une embarcation remorquée par une petite chaloupe à vapeur. Le bateau roulait et sautait sur les vagues comme une coquille de noix, en danger constant d'être englouti par la mer. Le remorqueur dut larguer son amarre et rentrer se mettre en sûreté.

Si les flots de l'Océan peuvent briser les ailes mêmes de l'*hoo*¹ gigantesque, capable cependant de parcourir dans les airs, sans se reposer, des milliers de *ri*, bien moindre, assurément, doit être la résistance d'un petit bateau à l'assaut de vagues furieuses. Il semblait ne plus y avoir pour les plus braves des hommes d'autre sort que de devenir la proie des poissons. Il paraissait impossible de leur porter secours.

¹ Le phénix, oiseau fabuleux.

Il ne leur restait plus qu'à se soumettre aux décrets de la Providence. Certes, ils étaient prêts à mourir; mais mourir ainsi pour être rejetés par la mer, sans avoir pu porter un seul coup à l'ennemi maintenant si proche, c'était pour eux un sort trop dur à supporter.

Les yeux injectés de sang, les cheveux dressés sur la tête, le capitaine tentait par tous les moyens de sauver ses soldats. Mais ces infortunés se trouvaient dans la position de l'homme qui, tombé au fond d'un vieux puits dans un pré solitaire, ne va pas au fond de l'eau, mais se trouve dans l'impossibilité de grimper jusqu'au bord, car un gros rat ronge la souche de vigne sauvage à laquelle il se cramponne désespérément, comme à une corde de sauvetage.

Le capitaine Tsukudo se jeta à la mer et nagea de toutes ses forces vers le rivage. Mais les flots étaient trop implacables pour céder à son impatient et impétueux désir de sauver ses hommes; ils l'engloutissaient et le rejetaient tour à tour, le ballottaient et le roulaient sans répit. Complètement épuisé, le brave capitaine s'évanouit avant d'arriver à la côte. Cependant le ciel ne l'abandonna pas. On le recueillit sur la plage, et quand il reprit ses sens il se trouva tout nu. Sans prendre le temps de se vêtir, il courut au quartier général des troupes de débarquement, et avec des gestes fous il

réclama du secours pour les hommes qu'il avait laissés sur son bateau. Il ne pouvait pleurer, car ses larmes étaient desséchées; il ne pouvait parler, car sa gorge était brûlante; mais il parvint à faire sauver ses soldats.

Une autre embarcation, portant des bagages et des chevaux, chavira à la fin. Un des malheureux animaux qu'elle contenait s'éloigna en nageant vers le large. L'homme qui en avait la charge se mit également à nager pour le rattraper. Avant qu'il n'ait pu le rejoindre, le cheval coula et, peu après, le soldat disparut à son tour. Pauvre et brave créature! L'amour que cet homme éprouvait pour l'animal confié à ses soins était plus ardent encore que celui de la cigogne appelant à grands cris ses petits dans la solitude de la nuit. Quoiqu'il ne fût pas tombé sous les balles de l'ennemi, cet homme succombait, en enfant perdu, sur le champ de bataille du devoir.

La terre où nous avions si vivement désiré aborder répondait-elle à l'idée que nous nous en étions faite? Contrairement à notre attente, rien n'indiquait qu'elle eût valu d'être achetée au prix du sang de nos frères, il y a dix ans. C'était une solitude désolée, sablonneuse, présentant à perte de vue toujours les mêmes ondulations, monotone, insipide, aux tonalités rouge foncé

et gris clair. Comparée aux paysages du Japon, si pleins de mouvement et de couleur, cette contrée nous paraissait l'œuvre inachevée et incomplète d'un créateur maladroit.

Ce fut un spectacle étrange que le grouillement de centaines d'indigènes accourus à la plage de débarquement avec leurs chevaux et leurs chariots, pour nous offrir leurs services. Avions-nous à faire à des hommes ou à des animaux ? De mine déplaisante, ils passaient devant nous en chuchotant entre eux. Bien qu'à cause de leur fourberie ils ne méritassent que de la méfiance, ils avaient droit cependant, de notre part, à une certaine pitié, en tant que malheureux sujets d'un empire mal gouverné.

Au commencement, les Japonais leur inspirèrent de la crainte ; ils nous considéraient à distance et n'osaient guère s'approcher, probablement parce que les Russes les avaient pillés et avaient outragé leurs femmes et leurs filles. Mais, dès le début, l'armée japonaise s'était attachée à ne traiter les indigènes qu'avec la plus grande bonté et la plus stricte justice, les encourageant à poursuivre en paix leur labeur journalier. Aussi ne tardèrent-ils pas à nous témoigner des sentiments amicaux et à nous accueillir avec empressement. Par ailleurs, appartenant à une race essentiellement

cupide, ces hommes n'hésitaient pas à risquer leur vie pour amasser de l'argent, et, possédant des milliers de pièces d'or, poussaient l'avarice jusqu'à vivre dans une étable à porcs. Nous verrons plus loin combien notre armée eut à souffrir de la perfidie de cette gent rapace et avide.

« *Ata, ata! Wo, wo!* » C'est par ces cris étranges, frappant constamment nos oreilles, que les indigènes conduisaient leurs attelages de chevaux et de bœufs. Beaucoup plus habiles que nous à diriger et à soigner le bétail et les chevaux, la manière dont ils savaient s'en faire obéir nous étonnait grandement. Leurs animaux évoluaient, tournaient à droite et à gauche, sans la moindre intervention du fouet, se mouvant comme si leur conducteur avait été incarné en eux. Les rapports de ces indigènes avec leurs attelages sont pareils à ceux de soldats parfaitement disciplinés avec leurs chefs; pas la moindre appréhension du fouet ou de la réprimande, mais une soumission respectueuse et volontaire. C'est bien là, en effet, le secret de la discipline militaire et du succès. Et c'est bien ce facteur important qui manquait le plus aux Rtses, ainsi que nous nous en rendîmes compte plus tard par le témoignage des prisonniers.

Après le débarquement très laborieux de quelques

compagnies de notre division, la tempête augmentant de violence, on dut suspendre les opérations de la mise à terre. Le colonel, l'adjudant-major, l'interprète, l'aumônier et moi, accompagnés par une poignée d'hommes, nous nous engageâmes dans la région déserte qui nous séparait de Wangchiatun, ce village nous ayant été désigné comme gîte pour la nuit. Nous nous dirigeons au moyen de la carte et de la boussole, tandis que l'interprète posait questions sur questions aux indigènes. Consultant un vocabulaire chinois-japonais, je leur demandai à mots décousus :

« Les soldats russes sont-ils venus ici ? »

Ce à quoi ils répondirent :

« Ils se sont enfuis vers Port-Arthur. »

Et nous fûmes, naturellement, tout désappointés de ne pas nous trouver dès maintenant en présence de l'adversaire avec lequel, depuis si longtemps, nous aspirions à nous mesurer.

Dans la soirée, par la pluie et le vent, après avoir parcouru sept *ri* dans une plaine sablonneuse, nous atteignîmes le village de Wangchiatun, entouré de saules, sur lesquels à la nuit tombante d'étranges oiseaux venaient se percher.

Pareils à des fourmis, des vieillards à l'air stupide et des gamins à la figure malpropre nous environnèrent

aussitôt, nous dévisageant avec curiosité. De longues pipes pendaient aux lèvres des plus vieux ; ils paraissaient complètement insouciantes ou ignorants des graves événements qui troublaient leur pays.

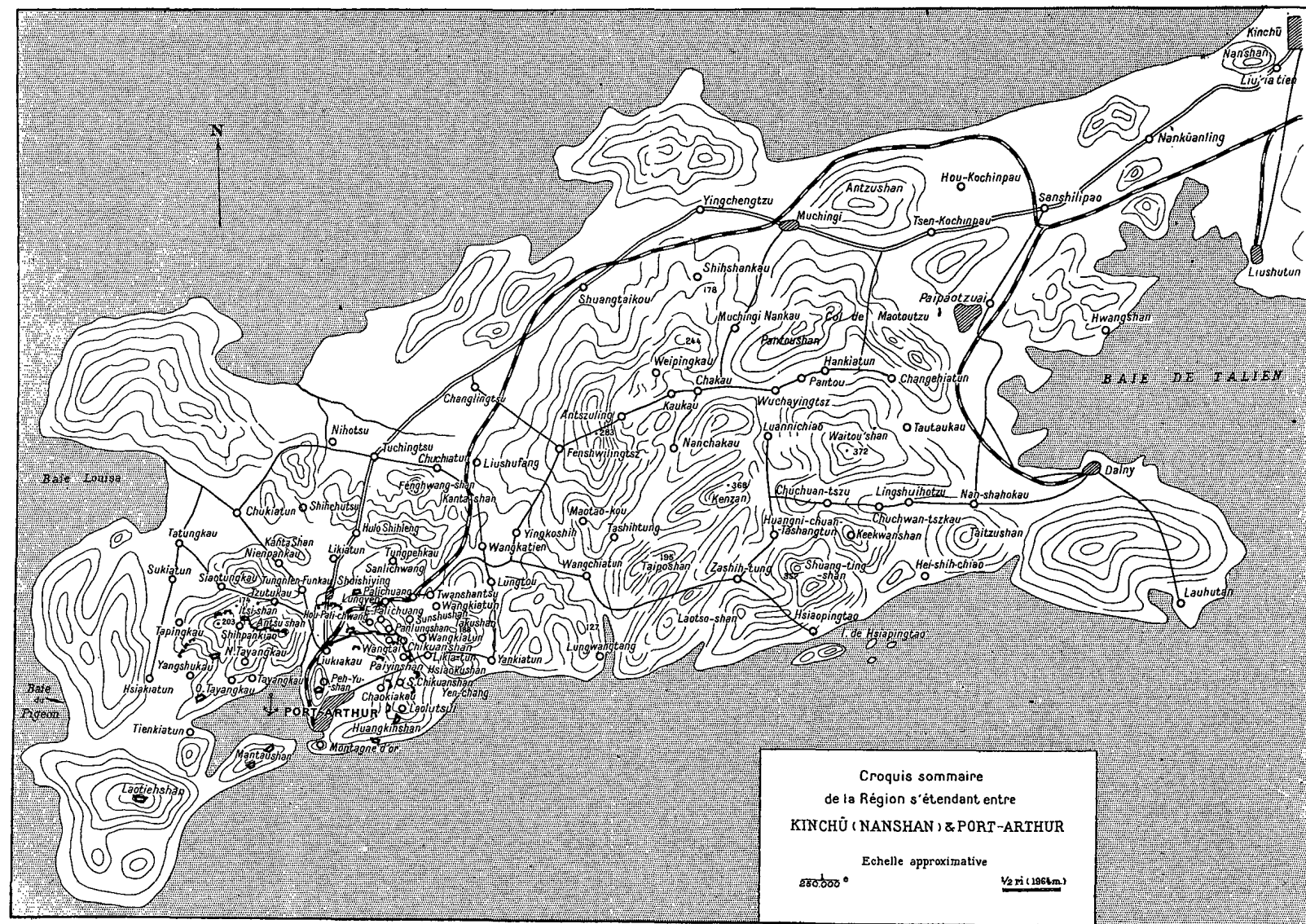
L'extrême saleté des maisons et de leurs habitants est impossible à décrire ; nouveaux arrivants, nous étions contraints de nous boucher le nez pour échapper à ces terribles odeurs. Impossible, dans ce cantonnement, de trouver d'autre abri que sous les larmiers des toits ! Entourés de Chinois, petits et grands, qui empoisonnaient l'ail, nous étions poursuivis par les puantes et pénétrantes senteurs montant du sol, et avant que, torturés par la faim, nous ayons pu faire honneur à nos boules de riz, notre odorat révolté nous avait coupé l'appétit.

C'est ainsi qu'après avoir réussi à débarquer, nous passâmes notre première nuit dans le Liaotung. Les âmes de nos camarades tombés ici, dix ans auparavant, durent nous accueillir avec joie et nous dire ce qu'elles attendaient de nous. — Sous la tente, exposés en partie au froid et à l'humidité, les hommes, étendus sur la paille de millet, dormaient du bon sommeil de l'innocent, et leurs lèvres parfois s'éclairaient d'un sourire inconscient. A quoi rêvaient-ils ? — D'autres, après avoir suspendu leurs gamelles au mur voisin, mirent le feu

à un amas de tiges de maïs, et passèrent ainsi toute la nuit assis autour d'un brasier fumeux, plongés dans leurs pensées profondes et grignotant les restes des friandises offertes au départ.

Le jour allait poindre quand, soudain, dans l'ouest, des éclairs accompagnés d'un grondement de tonnerre sillonnèrent le ciel. Ce n'étaient pas des éclairs, mais des jets de flamme; ni le tonnerre, mais le fracas du canon. Un vent violent soufflant en tempête ajoutait à la tristesse mélancolique de la scène, et le ciel était couleur de sang.

La bataille de Nanshan se livrait. Nous ne pouvions tenir en place, tant notre excitation était grande et notre joie profonde.



CHAPITRE VI

L'IMPORTANCE DE PORT-ARTHUR

Le 2 janvier de la trente-huitième année de *Meiji*¹ fut un jour glorieux et à jamais mémorable : la naissance d'un petit-fils de l'Empereur et la capitulation de Port-Arthur firent de cette journée de victoire une date heureuse et doublement honorée. Dans toute notre histoire, on ne trouverait pas un début de nouvelle année plus heureux et se présentant sous de meilleurs présages.

La chute de Port-Arthur est un de ces événements qui marquent dans les annales du monde. Nous ne devons pas oublier que des torrents de sang furent versés pour obtenir ce résultat. Le général Kouropatkine avait vanté la force de résistance invincible de la forteresse; il avait dit qu'elle pourrait tenir plus d'un an contre les assauts les plus furieux. Et cependant l'assiégeant, lançant ses attaques incessantes, couvrant la place, sans trêve ni merci, de balles et d'obus,

¹ 1905.

obligea en moins de deux cent cinquante jours les Russes à se rendre. Entre la première bataille de Nanshan et la capitulation finale de Stœssel, les cadavres de nos soldats sacrifiés s'étaient amoncelés en collines et leur sang avait formé des ruisseaux. Souvent des témoins de la lutte doutèrent de notre succès ; mais ce *tamashii*, l'âme de Yamato, aussi ferme et solide que le fer qui cent fois a repassé sous le marteau du forgeron, et aussi belle et noble que la fleur de cerisier s'épanouissant sur des milliers de branches, se montra supérieure et plus puissante encore que la plus complète, au point de vue matériel, des organisations défensives. Nous devons cependant admirer l'opiniâtre courage avec lequel les généraux russes et leurs hommes résistèrent sur leurs positions sans se laisser abattre par la souffrance et par des circonstances si particulièrement difficiles. Nous nous associons entièrement à ce jugement du critique étranger : « Aussi bien attaqué que bien défendu ! »

Depuis la guerre sino-japonaise, Port-Arthur avait attiré l'attention du monde. La Russie avait mis près de dix ans à fortifier la place et dépensé dans ce but des centaines de millions de *yen*¹. Son importance stratégique était considérée comme si grande, qu'on

¹ Le *yen*, unité monétaire japonaise, vaut environ 2 fr. 59.

estimait que sa chute marquerait la fin du conflit russo-japonais, tout comme la prise de Plewna avait décidé de l'issue de la guerre russo-turque.

La forteresse de Port-Arthur embrasse la ville et le port. De nombreuses collines, ayant de deux cents à cinq cents mètres d'altitude, constituent pour la place un système naturel de protection. Les Russes avaient tiré parti de ces avantages topographiques avec leur habileté proverbiale dans l'art de la fortification. Sur tous les sommets, sur toutes les hauteurs, ils avaient multiplié les divers genres de défense, armant avec profusion leurs ouvrages de canons et de mitrailleuses, ménageant partout des tranchées pour tirailleurs, de sorte qu'il leur était possible de résister sur ces positions aussi bien aux attaques de front qu'à celles de flanc. Pour les rendre d'un accès plus difficile encore, on avait disposé à leurs abords des fougasses, des trous de loup, des réseaux de fil de fer; etc. Il ne restait, pour ainsi dire, pas le moindre espace par où même une fourmi aurait pu pénétrer sans rencontrer d'obstacle. Certes, la place pouvait être considérée comme imprenable, et notre situation se trouvait extrêmement désavantageuse. Pas un ouvrage russe que l'on pût attaquer sans gravir des hauteurs escarpées, sans descendre dans des vallées encaissées, ou sans cheminer

sur des pentes exposées au feu de l'ennemi. La position et l'organisation de l'ensemble de la place la rendaient ainsi facile à défendre et difficile à attaquer. Enfin, les Russes avaient accumulé assez d'approvisionnements et de munitions pour résister à un très long siège sans dépendre d'un ravitaillement extérieur.

Mais l'histoire n'a pas enregistré un seul exemple de place forte qui ait résisté indéfiniment à un siège; tôt ou tard, le sort d'une place est, soit de capituler et de se rendre, soit de tomber au pouvoir de l'ennemi faute de défenseurs en nombre suffisant. Il en sera de même dans l'avenir. La seule question est de savoir si une place forte tombera aussi facilement qu'un château de confiseur¹.

Sébastopol résista aux armées combinées de l'Angleterre et de la France pendant plus de trois cent vingt jours et finit par succomber après qu'on eut détruit son port, fait sauter ses forts et complètement démoli la ville.

A Kars, le brave général Williams, commandant la garnison turque, n'ayant que trois mois de vivres et des munitions pour trois jours de bataille, tint tête

¹ Littéralement : « un château d'*ame*. » L'*ame* est une sorte de gelée ou de pâte sucrée extraite de l'orge et du riz, avec laquelle on fait souvent des pièces montées de confiserie.

pendant plus de sept mois à une armée russe de cinquante mille hommes; mais il succomba finalement. Rempli d'admiration pour le héros de Kars, le général russe Mouravieff lui adressa le message suivant :

« Le monde entier et les générations futures seront émerveillés de la valeur et de la discipline de vos troupes. Ayons donc la gloire de nous entendre tous deux sur les moyens de satisfaire aux exigences de la guerre sans porter atteinte à la cause de l'humanité. »

Paris résista cent trente-deux jours aux Prussiens avant de se rendre.

Ce ne sont là que quelques-uns des exemples remarquables que nous offre l'histoire. Mais toutes les places assiégées sont condamnées à succomber un jour. La seule utilité d'une forteresse est d'opposer aux assiégeants une résistance aussi prolongée que possible, de façon à entraver et à retarder l'exécution de l'ensemble du plan de campagne de l'ennemi.

En appliquant ce principe à Port-Arthur, on voit que son rôle était de retenir vers le sud le plus possible de Japonais, pendant le plus grand nombre de jours, de façon à permettre au général Kouropatkine de développer, sans obstacles, son plan d'opérations dans le nord de la Mandchourie. Afin de remplir ce but important, le général Stœssel tint ferme dans la place mer-

veilleusement fortifiée, et s'employa de son mieux à tenir en respect l'armée assiégeante.

A supposer que Port-Arthur ne fût pas tombé avant la bataille de Moukden, on peut se demander ce qu'il en serait résulté pour l'exécution de notre plan de campagne général. Cette hypothèse fait ressortir clairement l'importance réelle de Port-Arthur. C'est pourquoi nos adversaires s'obstinèrent à résister sur leurs positions, tandis que tous nos efforts tendaient à nous en emparer : d'un côté, une défense désespérée; de l'autre, de furieuses attaques. La forteresse coûta au général Nogi ¹ un prix effrayant : des milliers et des milliers de vies. Mais, une fois en notre possession, sa valeur devint plus grande que jamais.

Le fait qu'une seule place, paraissant invincible et inabordable, fut prise après huit mois de combats, dit éloquemment combien terrible et ardente fut la lutte. Le siège de Port-Arthur restera comme un des faits d'armes les plus sanglants que le monde ait jamais connu. Dans l'histoire moderne, le siège de Plewna

¹ Le général baron Nogi, commandant de la 3^e armée, constituée, le 8 juin 1904, pour le siège de Port-Arthur, avait sous ses ordres les 1^{re}, 7^e, 9^e et 11^e divisions actives, les 1^{re} et 4^e brigades de Kobi, la 2^e brigade d'artillerie de campagne, un puissant parc d'artillerie de siège qui fut renforcé par des pièces empruntées à la marine, et 4 bataillons du génie de siège spécialement constitués.

était, de l'avis de tous, celui qui avait coûté le plus d'existences humaines. Le grand et malheureux artiste Verestchaguine, que la mer engloutit au large de Port-Arthur avec l'amiral Makaroff, avait peint pour la postérité les scènes de Plewna. Si cet artiste avait survécu pour assister aux derniers jours de Port-Arthur, il aurait pu représenter des actions plus sanglantes encore. M. Georges Kennan, le célèbre correspondant de guerre de l'*Outlook*, a dit de ce siège qu'il avait présenté un tel spectacle de terreur et de douleur, qu'on pouvait s'imaginer que l'enfer avait été transporté en ce monde. La grande valeur stratégique de Port-Arthur avait rendu ces horreurs nécessaires.

Comment avons-nous investi Port-Arthur? Comment l'avons-nous attaqué? La réponse à ces questions est l'objet et le but de ce récit, et c'est pourquoi j'ai fait ressortir brièvement toute l'importance de la place.

La nuit de notre débarquement dans le Liaotung, nous avons entendu le fracas du combat s'élevant de Nanshan, seule voie d'accès vers Port-Arthur : revenons donc à la bataille de Nanshan.

CHAPITRE VII

LA BATAILLE DE NANSHAN ¹

Le tonnerre grondait, et les éclairs devenaient de plus en plus violents et fréquents dans la direction de Nanshan. Dans quelles conditions, là-bas, le combat se livrait-il? Quel courage et quelle opiniâtreté nos camarades montraient-ils? La position avait-elle été déjà enlevée, ou son attaque se poursuivait-elle encore? Vite, hâtons-nous de nous mettre en route pour aller prendre part à la bataille. Ce sera notre baptême du feu. L'occasion, certes, est trop belle pour la manquer. Mais dans combien de temps aurons-nous donc enfin l'ordre de marcher? Et nous trépignions d'impatience, tandis que nos pensées s'élançaient vers Nanshan. Nous ignorions cependant si les autres batail-

¹ La bataille de Nanshan (26 mai 1904), préliminaire aux opérations du siège de Port-Arthur, fut livrée par la 2^e armée, commandée par le général Oku, et qui comprenait alors les 1^{re}, 3^e et 4^e divisions et la 1^{re} brigade d'artillerie de campagne.

lons, qui devaient nous suivre, avaient ou non opéré leur débarquement. Le colonel n'avait en mains que cinq cents hommes, effectif bien faible. Notre chef allait-il risquer de se porter en avant avec cette poignée d'hommes ? Nous lisions sur son visage toute l'anxiété que lui causait l'impossibilité où il se trouvait de nous conduire immédiatement au combat. Faudrait-il donc n'y assister que de loin, impuissants, comme à un incendie qui aurait éclaté de l'autre côté d'une rivière ? Nous commencions à être bien tristement déçus. Certainement, la guerre n'était pas près de prendre fin, le rideau venait de se lever, et l'affaire de Nanshan n'en serait pas le dernier acte. Mais, véritablement, n'était-ce pas souffrir la torture que de se trouver sur place et de ne pas pouvoir se mesurer avec l'ennemi, d'entendre le cliquetis des armes et d'être dans l'impossibilité de rejoindre ?

Cependant, tout arrive à qui sait attendre. Nous reçûmes, en effet, l'ordre suivant :

« Vous êtes placés sous le commandement du chef de la deuxième armée. Dirigez-vous rapidement sur Nanshan. »

Pénétré d'une joyeuse ardeur, notre colonel nous communiqua l'ordre, d'une voix où vibrait l'énergie et l'enthousiasme. Les hommes et les officiers accueil-

lirent l'heureuse nouvelle avec autant d'allégresse que s'il s'était agi d'un message céleste.

En route ! en avant ! Et nous faisions les enjambées aussi longues que possible. Derrière nous s'égrenaient successivement les villages et les champs. Nous ne nous inquiétions pas des ri parcourus. Nous nous attendions à chaque instant à nous trouver en face de l'ennemi, sortant d'une embuscade, et nous n'éprouvions ni souffrance ni fatigue. Les gouttes de sueur, mélangées à la poussière, avaient formé comme un masque sur notre visage ; mais que nous importait ! Nos bidons maintenant étaient vides ; nous suffoquions, la gorge desséchée et brûlante ; mais pas un seul homme n'était resté en arrière. Le regard braqué vers la position que nous supposions occupée par les Russes, nous courions tous au canon, dont le grondement nous faisait oublier l'excès de fatigue, les difficultés et les peines.

« Nanshan tient-il encore ? »

— Oui, mais on est au plus chaud du combat. Dépêchez-vous ! »

Telles étaient les paroles qui s'échangeaient entre les porteurs revenant de Nanshan et ces hommes qui s'y rendaient en hâte. Cela paraîtra peut-être insensé, mais nous souhaitions tous ardemment que Nanshan

ne cédât pas avant notre arrivée. Peut-être étions-nous assez infatués de nous-mêmes pour supposer que, sans le secours de notre troupe fraîche, les camarades se trouveraient trop épuisés pour enlever la position. Nous croisâmes en chemin deux ou trois officiers prisonniers, que l'on conduisait en arrière. Si cette première vision de l'ennemi défait ne fut pas sans nous causer de la satisfaction, par contre elle nous fit craindre que Nanshan ne fût déjà tombé en notre pouvoir.

Je mentionnerai ici, en passant, qu'il existe dans l'armée une ligne de démarcation très nette entre les facilités à accorder aux soldats, quand cela est possible, et les choses qu'on ne peut permettre dans aucune circonstance. C'est particulièrement le cas pour les marches. Dans une marche d'exercice, ou même en campagne, si on ne doit pas être effectivement engagé, on accorde à la troupe autant de repos que faire se peut, et on pourvoit aussi largement que possible à son approvisionnement. Mais quand il s'agit d'aller au combat, il faut poursuivre la marche sans désenparer, quand même on manquerait de vivres et d'eau, et fût-ce par la plus violente tempête. Le soldat porte un havre-sac du poids de dix *kwamme*¹ et n'a, pour étancher sa soif, qu'un bidon d'eau. Quand il l'a

¹ Le *kwamme* équivaut à 3 kilogr. 756.

vidé, il ne lui est presque jamais possible de s'en procurer une goutte de plus.

Tous les jours il bivouaque, — c'est au bivouac qu'il se repose et dort, — même sous la pluie diluvienne ou l'orage furieux. Il ne peut être question pour lui de se mettre à l'abri, ne serait-ce que sous l'auvent des toits. L'épuisement et la souffrance ne peuvent motiver d'exception. Il n'a pas le temps d'essuyer la sueur, dont le sel desséché blanchit bientôt son visage. Haletant et suffoquant, il poursuit ses efforts. On trouvera peut-être cruel de soumettre des hommes à de pareilles épreuves ; mais ne doit-on pas tout sacrifier au devoir ?

Il ne faut pas qu'un soldat, qu'un fusil, manque sur la ligne de feu. Et comme, immédiatement après une marche si dure, l'homme doit être aussitôt engagé à fond dans le combat, on voit que le gain ou la perte d'une bataille dépend, dans la pratique, des qualités de marche de la troupe. De là la très grande importance d'accoutumer les hommes, dès le temps de paix, à exécuter des marches où ils n'auront pas la faculté de se ravitailler en eau, des marches de nuit et des marches forcées. Par ces exercices, on semblera peut-être infliger aux troupes des fatigues et des privations inutiles ; mais l'utilité apparaîtra clairement dès qu'il s'agira de la réalité de la guerre.

Pleins d'enthousiasme, en proie à une sorte de frénésie, nous accélérions notre marche, incapables de détacher notre pensée de cette première bataille de Nanshan. En approchant du but, nous aperçûmes des tentes coniques établies sous les arbres ou sur les pentes des collines. C'étaient nos hôpitaux de campagne. Le grand nombre de ces tentes ne fut pas sans nous causer de l'inquiétude sur l'issue de la lutte. Continuellement, les brancards, se succédant les uns aux autres, apportaient de nouveaux blessés, puis se hâtaient de retourner sur la ligne de bataille pour en chercher d'autres. Les blessés qui pouvaient marcher suivaient à pied les brancardiers, en grand nombre et tout haletants. Tous, aussi bien ceux qui marchaient que ceux transportés sur les brancards, étaient couverts de sang et de boue; ce qui proclamait, plus éloquemment que toutes les paroles, la vaillance avec laquelle ils avaient combattu pendant cette rude bataille. De blancs pansements, mouchetés de rouge, recouvraient leurs glorieuses blessures, et le sang qui, goutte à goutte, traversait la toile des brancards semblait comme une consécration du sol. Nous ressentions, à la vue de ces blessés, une indicible impression de gravité et de respect, et c'est avec vénération et reconnaissance que nous leur témoignions notre pitié.

A ce moment, précisément, revint l'adjudant-major, qui avait été envoyé en avant pour recevoir des instructions. Il nous apprit qu'on s'était emparé de Nanshan, et qu'ordre était donné aux réserves de bivouaquer auprès de Chungchiatun et d'y attendre des ordres. Quelle complète déception ! Tous, depuis le commandant jusqu'au dernier conducteur, éprouvèrent un sentiment de réelle désolation et de vif découragement, et, navrés, dépités, nous passions la main sur nos bras, que l'effort avait rendus douloureux, et frappons le sol nerveusement du pied.

A la vérité, cette chute prématurée de Nanshan, que l'ennemi considérait comme la clef de Port-Arthur, devait faciliter beaucoup le développement de nos futures opérations. Nous devions nous réjouir de la nouvelle, et nous en fûmes heureux, bien entendu. Mais, en même temps, personne ne nous blâmera d'avoir éprouvé un si profond désappointement. Qu'on pense à l'ardeur avec laquelle, depuis le lieu de notre débarquement, nous avions précipité notre marche, sans prendre le temps de souffler en route, et tout cela pour apprendre, en arrivant, que ces efforts avaient été inutiles, que le but venait d'être atteint par d'autres !

Il n'y avait plus qu'une colline à franchir. Au delà,

c'étaient les monceaux de cadavres et les ruisseaux de sang. Au moment où nous arrivâmes, le fracas assourdissant du canon avait cessé soudain; et sur les hauteurs et dans les vallées régna de nouveau le silence. Le transport en arrière des blessés se poursuivait toujours. Chaque fois qu'il en passait auprès de nous, nous ne manquions pas de les reconforter, les félicitant d'avoir accompli une si belle besogne.

Nous avons fait halte, pour nous reposer, au pied de la colline en question. Un conducteur qui avait assisté à la bataille nous en raconta avec orgueil les péripéties. Agitant la tête et faisant de grands gestes, il narrait avec la volubilité d'un conteur public, et son récit nous passionnait grandement. Nous montrant le bidon d'un soldat russe, il discourait comme s'il avait vaincu l'ennemi à lui seul. Nous dont les fusils n'étaient même pas encore chargés, dont les sabres n'avaient pas quitté le fourreau, nous nous sentions abattus et honteux devant ce simple conducteur, ce non-combatant qui nous paraissait un héros. Nous le complimentions et l'accablions de questions, l'écoutant avec un intérêt fervent et buvant ses paroles triomphantes.

Constituant la réserve placée sous le commandement direct du général Oku, chef de la deuxième armée, nous reçûmes l'ordre de passer la nuit à Chungchia-

tun. Pour nous y rendre, il fallait revenir sur nos pas pendant un *ri* et demi, par le même chemin. Combien déprimante fut cette marche rétrograde ! Les hommes, comme aussi les chevaux, baissaient la tête, abattus et mornes. La poussière jaunâtre qui s'élevait du sol nous faisait ressembler à des *kinakomochi*¹, saupoudrés de leur jaune farine de pois. Pendant notre marche forcée, nous n'avions songé qu'à Nanshan, sans ressentir la lassitude de nos membres. Il en fut tout autrement au retour.

Même aux manœuvres du temps de paix, le bruit du canon et de la fusillade fait oublier au troupier la fatigue de ses pieds endoloris et l'épuisement de son corps, le pousse à accélérer l'allure jusqu'au pas gymnastique et l'incite enfin à donner, plein d'allant, l'assaut à l'adversaire. Il en est tout autrement quand le soldat revient sur ses pas. Aussitôt ses jambes s'alourdissent, la moindre ornière et le moindre caillou l'agacent, son énergie et son entrain disparaissent. Cela peut tenir au tempérament japonais, qui ne pense qu'à marcher de l'avant et veut ignorer la retraite.

¹ Le *kinakomochi* est un gâteau fait de riz cuit à la vapeur, puis broyé dans un mortier, et sur lequel on répand de la farine de pois mêlée de sucre.

Les Russes sont passés maîtres dans l'art de battre en retraite, tandis que les Japonais y sont malhabiles. Mais lorsque les Japonais ont pris l'offensive, les Russes se sont toujours montrés impuissants à les vaincre et à les repousser. Nous tenons de nos aïeux cet état physiologique qui fait que nous ne savons pas nous résoudre au recul, même en face de la mort certaine, et la discipline a développé encore en nous cette qualité héréditaire. Les succès constants que nous avons remportés sur notre redoutable adversaire tiennent certainement, en grande partie, à cette caractéristique propre à notre race.

Enfin, nous atteignîmes Chungchiatun. C'était un village abandonné, traversé par un petit ruisseau. La lune, cette nuit, donnait une clarté lugubre, et peu d'étoiles se montraient au ciel. La nature, ainsi, semblait sympathiser avec ces hommes et ces officiers harassés, déçus dans leur attente, qui dormaient sur la paille de millet ou pleuraient ceux de leurs camarades tombés ce jour-là sur le champ de bataille. Beaucoup d'entre eux ne purent s'endormir que très tard dans la nuit : leur cœur battait, sans doute, d'une émotion jusqu'alors inconnue. Et traversant rapidement le ciel, au-dessus de ces soldats en proie à l'insomnie, le coucou lança ses notes brèves, pareilles à

quelques mesures d'un air de *biwa*¹ — Ah ! quelle triste et émouvante nuit !

C'est ainsi que je manquai de prendre part à la bataille de Nanshan. Et malgré l'en-tête de ce chapitre, qui semblait en annoncer une relation complète, je ne suis nullement qualifié pour en faire le récit. Je ne pourrai que vous narrer ma vision du champ de bataille immédiatement après le combat. La suite vous exposera ma propre histoire pendant le siège de Port-Arthur. Mais, auparavant, mes lecteurs me permettront de leur présenter un brave soldat.

En quittant Wangchiatun, nous avons dépêché le cycliste Buichi Kusunoki à Yentaï, lieu de notre débarquement, pour assurer notre liaison avec les troupes mises à terre après nous. Nous savions cet homme apte à remplir une pareille mission : sa persévérance, son courage et son intrépidité lui avaient toujours fait surmonter avec succès les difficultés les plus imprévues. Et c'est en raison de ces qualités qu'en quittant le Japon il avait été détaché de sa compagnie et affecté comme estafette à l'état-major du régiment. C'est donc avec raison que la première mission importante fut confiée à Kusunoki.

¹ Le *biwa* est une espèce de luth à quatre cordes.

Il était déjà tard lorsque, sur sa machine, il se mit en route vers Yentao. Comme nous avions, pour atteindre Wangchiatun, traversé des plaines dépourvues de chemins frayés, il ne pouvait compter retourner à Yentao sans grandes difficultés. Isolé sur une terre étrangère, ne connaissant rien du pays ni de la langue, il n'avait pour se guider que l'étoile polaire.

Le service qu'on attendait de lui était urgent. Une heure perdue par lui risquait d'apporter un retard considérable à la mise en route des autres détachements. Il ne pouvait supposer que Nanshan serait enlevé sans notre aide. Tout ce qu'il savait, c'est que notre régiment en entier devait se porter, en réserve, le plus près possible de Nanshan, prêt, au premier signal, à rejoindre la ligne de combat. Ce Kusunoki constituait l'unique moyen de communication entre les deux fractions séparées du régiment. Au moment de son départ, on n'avait pas manqué de lui faire remarquer l'extrême importance de la mission dont il se chargeait. Parcourir huit ou neuf *ri* en pleine obscurité, au travers des solitudes du Liaotung, n'était pas une tâche facile; au lieu de lui venir en aide, sa bicyclette était un fardeau encombrant. Il dut la placer sur son dos et courir. Il s'égara et, de toute la nuit, ne put se remettre sur le bon chemin. Vers le point du

jour, il espérait se rendre compte de l'endroit où il se trouvait; mais il ne put y parvenir. N'ayant plus rien à manger ni à boire, il s'efforçait cependant de poursuivre sa course, ignorant vers quel point il se dirigeait, priant le ciel de lui faire atteindre, par un heureux hasard, sa destination.

Esclave de son devoir, sa machine toujours sur le dos, il se traînait péniblement, obligé de se reposer souvent, et ses jambes refusaient de le porter plus loin. Enfin, par bonheur, il rencontra un gendarme qui le remit dans la bonne voie après lui avoir donné à manger. Il réussit enfin, non sans retard, à remplir sa mission.

Sur l'estafette pèse une bien plus lourde responsabilité que sur les autres soldats. C'est à elle que le chef doit parfois s'en remettre pour mouvoir, à son gré, des milliers d'hommes. La victoire ou la défaite d'une armée, souvent, peuvent dépendre du savoir-faire de ces agents. Il est donc nécessaire qu'ils possèdent quatre qualités importantes : le courage, la persévérance, le jugement et l'esprit de décision. Ce Bui-chi Kusunoki fut une parfaite estafette : sa bravoure et sa fidélité au devoir sont dignes de toute notre respectueuse admiration.

CHAPITRE VIII

NANSHAN APRÈS LA BATAILLE

La position de Nanshan commande la ville de Kin-chū et l'entrée de l'isthme qui sépare le Kuantung du Liaotung. Les pentes qui y mènent ne sont ni escarpées ni raboteuses; elles se prolongent loin en arrière en ondulations profondes. La position se prête à une bonne organisation défensive, moins bien cependant que celle de Nankuanling, plus en arrière. C'est à Nankuanling, pendant la guerre sino-japonaise, que les Chinois tentèrent de nous résister. Si les Russes fortifièrent Nanshan de préférence, cela tient à sa proximité de Dalny, leur seul port qui ne soit pas pris par les glaces. En face de Linshutun, point terminus du chemin de fer à l'entrée de la baie de Talien, ils avaient construit la ville importante de Dalny, y établissant leur unique port de commerce dans le Liaotung et le point de départ du chemin de fer de l'Est chinois.

En arrière, pour protéger ce port, ils avaient donc fait choix de la position de Nanshan et y avaient élevé des ouvrages de fortification semi-permanente. En dix ans, les Russes consacrèrent des centaines de millions à la construction de cette ville, aux fortifications de Port-Arthur et aussi à l'organisation défensive de Nanshan, qu'ils considéraient comme un point avancé de grande importance. D'après ce que nous dit un officier d'état-major russe, prisonnier, ils estimaient que cette position pourrait tenir au moins six mois contre les plus furieuses attaques des Japonais. Mais notre deuxième armée, bravant toutes les difficultés, acceptant tous les sacrifices, se lança à l'attaque avec une telle impétuosité, que Kinchū, Nanshan et Dalny tombèrent en son pouvoir en vingt-quatre heures. Vous pouvez imaginer par là combien la bataille fut terrible. Déjà, lors de la guerre sino-japonaise, la prise de Nankuanling et l'occupation de Port-Arthur n'avaient pas été choses aussi aisées que de tordre le bras d'un enfant¹. Cependant un officier japonais qui avait pris part aux deux guerres nous dit, après s'être rendu compte des défenses accumulées à Nanshan, que les

¹ Expression japonaise, pour indiquer une chose extrêmement facile.

combats d'il y a dix ans n'avaient été, en comparaison, que de la petite guerre.

Nous dûmes sacrifier plus de quatre mille hommes, tués ou blessés, pour nous emparer de la position. Le champ de bataille présentait un spectacle horrible. S'il est vrai que la lutte fut moins acharnée encore que ne devait l'être l'assaut général de Port-Arthur, c'est à Nanshan toutefois que j'eus ma première vision, affreuse, d'un terrain où un combat opiniâtre et furieux vient de se livrer.

La nuit se passa tant bien que mal à Chungchiatun, et le lendemain matin nous reçûmes l'ordre de nous porter sur Yenshiatun, village situé au pied de Nanshan et qui nous était assigné comme cantonnement. Les 5^e et 6^e compagnies du régiment furent détachées pour participer à l'occupation de la position.

Nous nous dirigeâmes donc vers Nanshan. En arrivant au sommet de la hauteur aux pentes rapides dont j'ai parlé plus haut, nous découvrîmes un vaste panorama accidenté : à droite se trouvait Kinchū ; à gauche, l'abrupt mont Tahoshangshan dressait sa tête. C'est là qu'hier la bataille avait fait rage. Nous ne pûmes nous défendre d'une profonde émotion à la vue de ces lieux, qui nous semblaient retentir encore du grondement du canon et des cris des combattants. Le

mot « horrible » est le seul qui convienne pour qualifier la scène qui s'offrait à nos yeux.

D'une colline en face de nous s'élevait une fumée blanche, répandant au loin une odeur étrange. C'était le bûcher crématoire¹ de nos morts héroïques, l'autel sur lequel on les sacrifiait en holocauste à la patrie : enveloppées dans les volutes de cette fumée, montaient au ciel des centaines d'âmes de patriotes. Nous nous découvrîmes et, nous inclinant profondément, leur rendîmes hommage. Tandis qu'au pays les mères, paisiblement, tout en dévidant leurs écheveaux, pensaient aux fils bien-aimés qu'elles avaient à l'armée ; tandis que les épouses, portant sur le dos leur dernier-né², songeaient, en cousant, à leurs maris si chers, les cadavres déchiquetés de ces fils et de ces époux se transformaient en colonnes de fumée !

La vue d'un simple bandage maculé de sang produit une impression désagréable. Mais horrible était la vision des cadavres entassés dans ce vallon ou amoncelés auprès de ce roc, rougis de sang, le visage bleui, les

¹ Les idées religieuses des Japonais, qui se font généralement crémér, ont singulièrement facilité l'assainissement du champ de bataille. Durant la campagne, l'incinération des corps, pour les morts japonais, a été la règle chaque fois que cela a été possible.

² On sait qu'au Japon, les enfants ne se portent ordinairement pas sur les bras, mais sur le dos.

paupières bouffies, les cheveux plaqués d'un mélange de sang coagulé et de poussière, les dents blanches mordant les lèvres; seul le rouge de l'uniforme restant inaltéré. Cette vue me fit frissonner malgré moi, et je pensai que peut-être bientôt j'aurais moi-même un pareil sort.

Personne n'osait s'approcher des cadavres pour les considérer de près. Demeurant à distance et remplis d'horreur, nous nous les montrions. Épars se trouvaient partout des effets d'uniforme, des guêtres tachées de sang, du linge, des casquettes. De toutes parts se répandaient de répugnantes odeurs et s'offraient à notre vue d'affreux spectacles. Les nombreuses caisses à munitions et les douilles de cartouches, vides, amassées auprès des tranchées-abris, nous montraient avec quelle vaillance obstinée l'ennemi avait tiré sur les troupes assaillantes.

Nous jetions des regards de compassion et de sympathie sur les morts ennemis abandonnés sur le champ de bataille. S'ils étaient bien nos adversaires, eux aussi avaient combattu pour leur patrie. Nous les mettions en terre avec soin; mais la plupart de ces héros vaincus ne portaient aucun nom que nous puissions transmettre à la postérité. Au pays, leurs parents, leurs femmes, leurs enfants durent attendre longtemps, en

proie à l'anxiété, espérant encore un heureux retour. Pour presque tous, ils ignorèrent toujours quand, où et comment moururent ceux qui leur étaient si chers. Beaucoup de ces soldats avaient une croix suspendue à la poitrine ou portaient une icône. Nous espérons qu'ils trépassèrent munis de la bénédiction et de la protection de Dieu.

Les morts et les blessés de l'armée vaincue méritent la plus grande pitié. Bien entendu, d'après les règles de la Croix-Rouge, ils ont droit de la part de l'ennemi à un traitement humain semblable à celui accordé à ses propres nationaux. Mais, par tous les moyens, évitons d'être battus. Sans compter le déshonneur qui s'attache à la défaite, le vaincu blessé est torturé par le chagrin de se voir séparé de ses camarades, de vivre ou de mourir au milieu d'étrangers avec lesquels il ne peut même pas échanger une parole.

Le sort de celui qui a été tué est plus triste encore. Quelques morts portaient des plaques d'identité qui devaient servir éventuellement à retrouver leur nom. Chaque fois que cela fut possible, nous fîmes connaître à l'ennemi les numéros matricules ; mais bien souvent on manquait de tout moyen d'identification, et les noms de ces braves furent ensevelis dans l'obscurité éternelle.

Des dispositions furent prises pour notre cantonnement provisoire à Yenchiatun. En arrivant le soir dans la maison qui nous avait été affectée, j'entendis des gémissements pitoyables d'êtres humains. Cela paraissait provenir de l'habitation voisine. Je m'y rendis aussitôt et fus témoin d'une scène de tourments pareils à ceux de l'enfer. Une quinzaine de Japonais et un Russe, tous très grièvement blessés, gisaient dans la cour, entassés les uns sur les autres et se tordant dans les souffrances de l'agonie. Le premier d'entre eux qui s'aperçut de ma venue, joignant ses mains en un geste de prière instante, me supplia de le secourir. Il n'était pas besoin de cette supplication. C'était pour nous un noble privilège que de leur porter secours.

Je ne pouvais comprendre comment ces malheureux camarades avaient été, dans un pareil état, abandonnés. Si nous les avions découverts plus tôt, peut-être aurions-nous pu leur procurer meilleure assistance. Nos yeux se mouillèrent de larmes de pitié. Je fis venir des médecins et aidai à soulager les souffrances de ces infortunés. Et tandis que les médecins pansaient leurs blessures, on entendait ces malheureux répéter : « Jamais je n'oublierai votre bonté ! Je vous dois une reconnaissance profonde ! » Ces mots venaient du fond de leur cœur, et leurs yeux étaient

remplis de larmes. Nous apprimes, en les questionnant, que depuis quarante-huit heures ils n'avaient eu ni un grain de riz ni une goutte d'eau. Tous ils étaient très grièvement blessés, la jambe brisée ou le bras fracassé, ou bien atteints par des balles à la tête ou à la poitrine. Quelques-uns n'avaient plus qu'une demi-heure à vivre; et même ceux-là se serraient mutuellement la main et échangeaient des gestes de sympathie et de consolation. Quelle tristesse! quelle pitié!

Infinis doivent être notre chagrin et notre compassion en pensant que, de notre côté seulement, il y eut plus de quatre mille tués et blessés, et qu'il nous fut impossible d'avoir pour eux les soins que nous aurions désiré leur prodiguer. Bientôt, deux de ces hommes devinrent de plus en plus pâles; ils ne respiraient plus que faiblement. J'accourus près d'eux et les veillai. Graduellement leurs yeux se fermèrent et leurs lèvres cessèrent de trembler. Un camarade voisin me dit que l'un d'eux avait laissé chez lui, seule, une vieille mère.

Un autre spectacle, bien fait, lui aussi, pour provoquer la pitié, est celui des chevaux morts ou blessés. Ces chevaux d'armes avaient traversé les mers pour venir galoper et charger sur la terre étrangère, au bruit du canon et sous la pluie des balles. On aurait dit qu'ils

pensaient que le moment était venu pour eux de prouver à leurs possesseurs leur reconnaissance pour la bonté avec laquelle ils avaient été si parfaitement soignés et entretenus. Portant leurs maîtres, ils parcouraient gaïement et bravement le champ de bataille. Les chevaux de bât et de trait, eux aussi, semblaient fiers de montrer leur aptitude à porter de lourds fardeaux ou à traîner des chariots pesamment chargés, sans que jamais une plainte vienne manifester les souffrances inconnues qu'ils endurent.

On sait combien les chevaux sont indispensables à la guerre. Si le succès des combats est principalement dû aux efforts et à la bravoure des officiers et des soldats, nous ne devons pas oublier l'aide dont nous sommes redevables à nos fidèles animaux. Peu exigeants malgré leur mérite, se contentant d'un fourrage grossier et d'eau boueuse, demeurant patiemment exposés à la pluie et à la neige, ils trouvent dans la caresse de leur maître leur meilleur encouragement. En accomplissant leurs importants devoirs, ils égalent presque les soldats. Mais, privés de parole, ils ne peuvent dire leurs souffrances et leurs blessures. Souvent les médicaments leur manquent, et même une caresse de réconfort. Ils se tordent dans l'agonie et meurent, ignorés, en poussant un dernier et triste hennissement d'adieu

Leurs cadavres laissés sans sépulture sont abandonnés en pâture aux corbeaux et aux loups ; et dans la sauvage solitude leurs massifs et solides ossements blanchissent, lavés par les furieux orages.

Oui, ce sont bien, eux aussi, des héros, ces chevaux fidèles qui périssent d'une mort horrible en remplissant leur devoir. Ils méritent qu'on leur conserve un souvenir honoré et reconnaissant. Mon ami Kwatsurin Nakabayashi, prêtre bouddhiste, avait accompagné notre armée, comme infirmier volontaire, au cours de la campagne. Pendant qu'il accomplissait son service auprès des blessés, il s'occupa de recueillir des fragments d'obus pour édifier un monument à la déesse Bajo Kwannon¹, dans le but de réconforter les esprits des chevaux morts à la guerre.

Un autre bouddhiste, nommé Doami, proposa d'ajouter au traité international de la Croix-Rouge, en faveur des chevaux, des articles analogues à ceux qui existent actuellement pour les hommes. C'est seulement par une telle mesure, disait-il, que nous mettrons réellement en pratique les vrais principes d'humanité. Cet

¹ *Bajo* ou *Batō Kwannon*, un des noms de la déesse bouddhique de la pitié, *Kwannon*, représentée avec trois visages et huit bras, protectrice des chevaux. On la figure aussi à cheval, ou encore avec une tête de cheval.

appel, dicté par la bonté et la sympathie pour de pauvres animaux muets, restera-t-il vain? On dit que Doami s'efforce d'obtenir que sa proposition soit soumise à la prochaine conférence de la Haye. Il y a bien, à l'armée, des vétérinaires; mais on ne peut attendre d'eux qu'ils suffisent à donner à ces infortunés chevaux tous les soins nécessaires. Pour parer à cette insuffisance et assurer aux animaux une protection aussi efficace que possible, la proposition d'instituer une Croix-Rouge pour les chevaux mérite d'être prise en considération.

Je gravis les pentes du Nanshan pour y examiner les dispositions prises par l'ennemi. Dans tous ses détails, cette organisation défensive approchait de la perfection, et tout y était réellement digne d'une grande puissance militaire. Il y avait, bien entendu, des réseaux de fil de fer, des trous de loup, des fougasses. Des lignes de solides tranchées serpentaient autour de la hauteur; partout on avait ménagé des embrasures pour les mitrailleuses, et l'on voyait beaucoup de pièces de gros calibre allonger leur volée hors des batteries nombreuses. La position, ayant été fortifiée d'une façon semi-permanente, comprenait des casernements et des magasins, ces derniers remplis de vêtements, de vivres, de matériel de voie ferrée, de fours de campagne.

J'entrai dans un bâtiment où avait été établi le quartier général du commandant de la défense. Je fus frappé du luxe et du confort dans lesquels il vivait là. Les chambres, remplies de beaux meubles, ne rappelaient guère la vie des camps. Et, chose curieuse, des vêtements de nuit et des articles de toilette féminins, comme aussi des robes d'enfants, se trouvaient épars çà et là.

De ce point, avec des jumelles, j'examinai au loin, vers l'est, le bord de la mer. On y apercevait, gisant sur la plage, d'innombrables cadavres d'hommes et de chevaux qu'avaient rejetés les vagues grises. C'étaient les restes de la brigade de cavalerie ennemie, placée auprès de Laohushan pour protéger le flanc droit de la ligne. Notre 4^e division, s'avançant de la côte ouest, surprit ces cavaliers par derrière, leur coupa la retraite et les refoula dans la mer, où presque tous se noyèrent. Ils furent les propres artisans de leur perte, pour avoir eu trop de confiance dans la sécurité de leur position et laissé ainsi passer le moment d'une retraite opportune.

A mi-côte, auprès d'un amas de fusées éclairantes, nous aperçûmes un projecteur électrique en piètre état. Ces engins avaient souvent rendu vaines les tentatives faites pour nous approcher de l'ennemi sous le cou-

vert de la nuit. Après l'occupation de la position, nos hommes avaient brisé le projecteur, pour se venger d'avoir été rudement et cruellement harcelés par cette machine.

Mon cœur se remplissait de chagrin et de peine au spectacle que j'avais sous les yeux. D'heure en heure, on voyait s'augmenter le nombre des tombes des soldats morts en combattant. Au cours de ma tournée d'observation de Nanshan à Kinchū, je remarquai une petite éminence de terre fraîchement remuée, sur laquelle était planté un morceau de bambou. Je montai sur ce tertre pour voir ce que c'était. Saisi d'effroi, je m'aperçus qu'en dessous se trouvait le corps d'un Russe. C'était la première fois que je posais le pied sur un cadavre, et je n'oublierai jamais l'horreur que je ressentis. A cette époque, je n'avais pas encore pris part à une bataille et ne pouvais, par conséquent, m'empêcher de frémir en voyant les effets sanglants et terribles. Maintenant, j'éprouve de l'étonnement en pensant à mes sensations d'alors, car la sensibilité aux horreurs de la guerre s'affaiblit en nous à mesure que se renouvellent, plus nombreuses, les occasions de se trouver sous le feu. Ce qui, au début, nous faisait reculer d'épouvante et nous soulevait le cœur nous devient peu à peu indifférent. L'accoutumance émousse

les impressions. Si cet effroi et cette répulsion devaient subsister, il ne serait pas possible d'en supporter longtemps les angoisses.

Durant seize heures, notre armée redoubla d'efforts, en butte aux feux croisés de l'ennemi, et finalement, après plusieurs assauts et au prix de bien des vies précieuses, elle s'empara de la position de Nanshan. Nous fûmes ainsi en possession de la clef de toute la péninsule de Kinchū. Les communications de l'ennemi étaient coupées. Nous pouvions, sans risquer d'être inquiétés, commencer à débarrasser la baie de Talien de ses torpilles dormantes et prendre toutes les dispositions préparatoires à l'attaque générale de Port-Arthur.

Les annales de la guerre n'avaient jamais encore enregistré un fait d'armes semblable à notre victoire de Nanshan. Ce succès inouï ne fut pas remporté par la seule puissance de la poudre et du canon ; il est dû surtout au courage et à la persévérance intrépide de nos soldats. Au cours de la bataille, voyant l'échec de notre troisième assaut, le commandant en chef, général Oku, s'était écrié d'une voix retentissante et semblable au tonnerre :

« N'y a-t-il plus de *Yamato-damashii* ? »

A ce suprême appel, l'armée entière, recouvrant de

nouvelles forces, s'élança, et tout d'une haleine emporta la position. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Claude Mac-Donald, a dit, fort justement, que le secret de la série ininterrompue des victoires du Japon a résidé dans la qualité morale des hommes plutôt que dans leurs armes¹, chacun donnant son maximum d'effort. La bataille de Nanshan a été un exemple et une preuve de la justesse de cette appréciation.

¹ Littéralement : « dans la qualité des hommes qui se trouvaient derrière les canons, » suivant l'expression anglaise *the men behind the guns*.

CHAPITRE IX

TRAVAUX DE DÉFENSE. — RECONNAISSANCE DE L'ENNEMI

Le 28 mai, nous nous portâmes de Yenchiatun à Changchiatun, pour relever les troupes de la 3^e division et prendre la garde de la ligne de communication.

Notre division, qui à l'origine faisait partie de la deuxième armée commandée par le général Oku, en avait été retirée après la bataille de Nanshan, pour entrer dans la composition de la troisième armée, nouvellement organisée en vue du siège de Port-Arthur.

La distance qui sépare Yenchiatun de Changchiatun n'est pas grande, et cependant je ne puis jamais penser à une étape sans que celle-là me revienne en mémoire. Le terrain, aux environs immédiats de Port-Arthur, est rocheux et caillouteux; mais, dans les autres parties de la péninsule, la terre qui forme le sol est aussi

friable que du son de riz ou de la cendre; elle pénètre dans la bouche, les yeux, le nez. Le vent soulevait une poussière épaisse qui nous prenait à la gorge, et dont les nuages faisaient disparaître à nos yeux la longue ligne serpentine des troupes en marche. Il nous arrivait souvent de ne pouvoir rien distinguer à un pas devant nous, et les éléments de notre colonne se trouvaient en danger d'être séparés. Jusqu'au fond de nos gamelles, le riz cuit se remplissait de poussière.

Maintes fois, marchant de jour ou de nuit, sans prendre de repos, nous avons parcouru des distances de dix à vingt *ri*. Il nous était arrivé de couvrir rapidement plus de cinquante à soixante *ri*, d'exécuter des marches forcées sans avoir une goutte d'eau à boire, ou de cheminer dans l'obscurité la plus profonde. Mais aucune de nos épreuves antérieures ne nous avait, de beaucoup, paru aussi pénible que cette marche dans la poussière pénétrante et enveloppante. Si l'honneur de prendre part à la guerre devait s'acheter à ce prix, certes nous payâmes consciencieusement notre rançon.

Nous nous attendions bien à endurer mille peines et privations; mais, alors que nous n'avions à l'esprit que baïonnettes et balles, il nous parut tout d'abord que c'était un réel supplice que d'avoir à nous battre contre

la nature, traverser des déserts, escalader des montagnes, entrer en lutte avec la pluie et le vent, le chaud et le froid, et de coucher sur la dure. Bientôt, cependant, nous commençâmes à nous rendre compte que ces épreuves faisaient partie des exigences de la guerre, et nous nous accoutumâmes à cette lutte contre les éléments et contre la nature. Dans la suite, nous en vîmes à éprouver une certaine jouissance à passer la nuit dans le spacieux manoir que nous offrait un champ de millet, ou dans un château de rochers, contemplant la lune ou, étendus sur notre rude couche, écoutant le chant des insectes.

Tout d'une traite, nous atteignîmes Changchiatun, où nous relevâmes un corps de la 3^e division. Nous trouvant pour la première fois en présence de ces hommes, nous fûmes saisis d'une sorte de honte de notre propre inexpérience; nous aurions souhaité pouvoir la cacher à leurs yeux. Ils nous paraissaient couronnés de la gloire acquise par leurs hauts faits de Nanshan. Nous éprouvions un sentiment analogue à celui de gens de la campagne venant de manquer le train et qui, bouche bée, désappointés, voient s'éloigner la traînée de fumée. Nous enviions à ces hommes leurs uniformes déchirés et tachés de sang, et les blessures si honorables qui sillonnaient leurs visages.

Nous les considérions avec amour et respect, admirant leurs coiffures couvertes de poussière et leurs guêtres maculées de sang. Tout dans leur physionomie, dans leur maintien, nous semblait témoigner éloquemment de leurs glorieux exploits.

Notre ligne de défense était jalonnée par des hauteurs faisant face au front de l'ennemi. Elle s'étendait, dans son ensemble, sur un espace de vingt-cinq kilomètres (six *ri* environ), depuis Antzushan jusqu'à Taitzushan; vers le milieu se trouvait le col de Maotoutzu. C'est à cet endroit même que fut établi notre régiment. Sa droite s'appuyait au village de Lichiatun, situé exactement au nord du col de Maotoutzu, et sa gauche, par delà un cours d'eau, touchait au village de Yuchiatun, au nord duquel se trouvait une chaîne de collines. Nous nous employâmes aussitôt à édifier de solides retranchements, à compléter soigneusement notre reconnaissance de l'ennemi et à poursuivre activement tous nos préparatifs de défense et d'attaque. Sur ces entrefaites, le général Nogi et son état-major avaient débarqué à Yentao et s'étaient établis à Paipaotzuai, village situé à trois *ri* au nord-ouest de Dalny. Son arrivée marquait l'achèvement de la formation de la troisième armée. Aussi est-ce avec une ardente impatience qu'à partir de ce moment nous

attendîmes d'avoir enfin la première occasion de nous battre.

Malgré sa défaite à Nanshan, l'ennemi avait naturellement hésité à abandonner Dalny. Cependant, après s'être rendu compte qu'il ne s'y trouvait plus en sûreté, il se résigna à évacuer la ville, et tous, hommes, femmes et enfants, s'enfuirent vers le fond du sac, c'est-à-dire vers Port-Arthur. En chemin, les Russes mirent le feu au village de Sanshilipao. Leur ligne de défense, solidement fortifiée, s'appuyait aux hauteurs de Pantou, Luannichiao, Waitou, Shuangting. Les lignes russes se trouvaient à une distance de trois à cinq mille mètres des lignes japonaises. C'est à grand'peine que nos éclaireurs et nos reconnaissances parvenaient à nous renseigner sur la condition de l'ennemi et à déterminer les positions où il s'établissait.

Aussitôt que nous eûmes pris notre place sur la ligne de défense, dès le premier jour, nous nous mîmes à l'œuvre avec les pelles et les pioches. A chaque compagnie d'infanterie avait été attribué un secteur où les hommes, se relayant jour et nuit, creusaient activement des tranchées. Les officiers remplissaient les fonctions de chefs de chantier, les sous-officiers celles de contremaîtres, et les soldats travaillaient comme terrassiers. Tous, à l'envi, s'occupaient de remuer

la terre. Des officiers et des sous-officiers envoyés en reconnaissance se tenaient constamment au courant des mouvements de l'ennemi. Et comme aucune alerte n'était encore survenue, nos travaux de fortification faisaient de jour en jour de rapides progrès. Sur la première ligne de défense, les tranchées et les abris à l'épreuve des projectiles se développaient systématiquement. On en avait renforcé les parapets avec des sacs à terre, dont les enveloppes provenaient de Dalny. Un premier réseau de fil de fer fut établi en avant; on construisit une bonne route et, formant comme une vaste toile d'araignée, des sentiers coupant au court reliaient entre eux les différents détachements. Notre organisation défensive prenait ainsi le caractère de la fortification semi-permanente. Pour abriter les soldats, on utilisa les maisons des villages, et l'on dressa des tentes dans les cours ou sous les arbres. Quand tous ces préparatifs indispensables furent complétés, on augmenta le nombre des éclaireurs et des reconnaissances, pour observer les mouvements de l'ennemi et déterminer ses emplacements.

Aux exercices et manœuvres du temps de paix, l'homme n'a pas de peine à paraître gai et à l'aise. En campagne, il lui faut endurer les privations et se tenir toujours prêt à se mesurer avec l'ennemi, au péril de

sa vie. De la vigilance et du moral de la troupe aux avant-postes dépend le succès de l'engagement effectif. Aussi, sur la première ligne de défense, les hommes ne peuvent-ils dormir tranquillement pendant la nuit ni allumer du feu pour se chauffer. C'est pendant la nuit, précisément, qu'il est indispensable d'exercer la surveillance la plus rigoureuse et de se tenir constamment aux aguets. Il faut que les patrouilles en avant des petits postes et les éclaireurs poussés plus au loin s'efforcent de tout percevoir du côté de l'ennemi. Quelle que soit leur lassitude après le labeur du jour, rien, la nuit, ne doit leur échapper, ne fût-ce que le chant d'un insecte ou le vol d'un oiseau. Retenant leur respiration et conservant tout leur sang-froid, ils doivent, avec la plus extrême vigilance, appliquer leur vue et leur ouïe à la sécurité de toute l'armée dont ils ont la garde. Dans les récits de campagne, on passe sous silence les devoirs si pénibles et la grande responsabilité des détachements aux avant-postes, pour ne parler que de la façon dont les troupes se sont comportées sur le champ de bataille. C'est cependant par suite d'une négligence dans le service de sûreté et de par la faute d'une simple sentinelle qu'en 1777, pendant la guerre de l'Indépendance, trois régiments anglais furent anéantis par les Américains.

« Halte ! halte ! Qui va là ? »

Cet appel de la sentinelle ajoute encore à la solitude de la nuit angoissante. Soudain, un ou deux coups de feu résonnent dans l'obscurité silencieuse : c'est probablement quelque patrouille ennemie qu'on vient d'apercevoir... Et de nouveau tout retombe dans le calme, et la nuit se poursuit et s'achève... Voici qu'au nord se profile sur l'horizon une bande de nuages sombres. Ils se répandent rapidement et couvrent le ciel d'une teinte noire comme de l'encre ; puis, goutte à goutte, la pluie se met à tomber.

Et c'est ainsi que nous passâmes une trentaine de jours aux avant-postes, toujours sur le qui-vive, ne cessant d'observer l'ennemi.

C'est au moment où notre ligne de défense venait d'être achevée que l'ennemi commença à se montrer plus actif. Toutes les nuits, les patrouilles échangeaient des coups de feu.

« Capitaine, voici qu'on vient d'apercevoir cinq ou six éclaireurs russes ; mais soudain ils ont disparu dans le vallon, à cinq ou six cents mètres devant nous. »

Jour et nuit, sans cesse, de telles alertes se renouvelaient.

Nous imaginâmes divers artifices pour nous emparer

des éclaireurs ennemis. Une de nos inventions fut la suivante : à environ vingt *ken*¹ de distance de notre ligne avancée, on tendit une corde à laquelle une autre était fixée, dont l'extrémité libre aboutissait à l'emplacement de notre petit poste. L'ennemi, venant butter contre la première, devait forcément donner à la seconde une vibration qui se communiquait à la sentinelle qui en tenait l'autre bout. Un jour, le signal étant entré en action, nos hommes se précipitèrent pour se saisir de leurs adversaires. Ils ne trouvèrent aucun être humain, mais un grand chien noir qui se mit à aboyer furieusement après eux, en leur montrant les crocs.

¹ Le *ken* est une mesure de longueur équivalant à 1 mètre 82.

CHAPITRE X

LES PREMIERS PRISONNIERS

Nos reconnaissances devenaient de plus en plus fréquentes. On y détachait non seulement des troupes de première ligne, mais encore des troupes de réserve. Presque toujours elles étaient couronnées de succès, soit qu'elles aient rencontré et dispersé un petit détachement russe, soit qu'elles aient pu déterminer, d'une façon précise, la position d'un gros rassemblement ennemi. Le général de brigade ou le commandant du régiment étaient toujours heureux de constater ces résultats. Et comme nous n'avions pas encore pu aborder pour de bon notre adversaire, chacun briguait la faveur de faire partie d'une de ces reconnaissances, comptant avoir ainsi la chance de se mesurer avec l'ennemi.

Le 20 juin, si j'ai bonne mémoire, un de nos officiers, le lieutenant en second Toki Tsurukichi, partit

avec une demi-compagnie pour pousser une pointe dans la direction de Luannichiao. Il ne rencontra pas les Russes et se replia, laissant derrière lui un petit détachement. Subitement, deux éclaireurs ennemis vinrent se jeter entre sa troupe et cette arrière-garde. Les Russes furent entourés. Ils résistèrent opiniâtrement et jouèrent de la baïonnette, refusant de se rendre. On tira sur eux. Ils tombèrent, blessés. C'étaient nos premiers prisonniers, et nous étions impatients de les interroger. Placés sur des brancards de circonstance, improvisés sur place avec des nattes de paille, on les porta triomphalement au bord d'un ruisseau qui coulait à peu de distance de l'emplacement occupé par l'état-major du régiment. Les hommes accoururent en foule autour de ces pauvres Russes, notre première capture; on avait hâte de se donner la jouissance de dévisager les prisonniers. Bientôt arrivèrent l'officier d'état-major de la brigade et un interprète. Les deux captifs furent placés en deux endroits différents et interrogés séparément. On leur appliquait ainsi la règle adoptée de l'interrogation contradictoire. C'est, en effet, par la comparaison et la synthèse des réponses individuelles de chacun des prisonniers qu'on peut seulement espérer en dégager la vérité. Les premières questions que l'on pose sont pour leur demander à

quelle arme ils appartiennent, à quelle division; quels sont les noms de leurs généraux et chefs supérieurs; à quel endroit ils ont passé la nuit précédente, et pour s'enquérir de l'état moral des troupes, etc. Si l'on n'a pas le temps de les soumettre à tout ce questionnaire, il faut, avant tout, leur faire dire quel est le corps dont ils font partie, connaissance indispensable pour déterminer la répartition des forces de l'ennemi. Si, par exemple, le prisonnier répond qu'il appartient au 1^{er} régiment de tirailleurs, nous saurons quel est son commandant et aurons un point de recoupement pour en inférer le dispositif probable de l'adversaire.

Nos médecins donnèrent aux prisonniers les soins que comportait leur état, et, pour les remonter, ils leur disaient :

« Soyez tranquilles, nous aurons bien soin de vous. Ne vous tracassez pas, et répondez franchement à toutes les questions qu'on vous posera. »

Les docteurs nous avertirent que les deux Russes avaient eu la poitrine traversée de part en part, qu'ils ne vivraient pas plus d'une heure, et qu'en conséquence il serait sage de ne leur poser que quelques questions importantes, pendant qu'ils avaient encore leur connaissance.

A la demande qu'on lui fit : « De quel régiment êtes-

vous? Où étiez-vous cantonné? » le premier prisonnier répondit en respirant péniblement :

« Vingt-sixième régiment de tirailleurs.

— Qui commande votre division?

— Je ne sais pas. »

Et l'interprète, d'un ton de reproche, insista :

« Comment pouvez-vous dire que vous ne savez pas? Vous devez connaître le nom de votre propre chef? »

Le prisonnier avait l'air sincère; il disait probablement la vérité. Sa respiration devenait oppressée, et du sang s'échappait de sa bouche.

« Je vous en prie, donnez-moi à boire. »

Je me trouvais tout près de lui et me procurai un gobelet d'eau fraîche. Quand je voulus le lui donner, il le repoussa.

« Il y a de l'eau bouillie dans mon bidon, donnez-la-moi. »

Je fis comme il le demandait. Je ne sais s'il répugnait à ce Russe, même à ses derniers moments, de recevoir de l'eau de son adversaire; mais je fus frappé du soin avec lequel il observait les règles de l'hygiène en refusant de prendre de l'eau qui n'avait pas bouilli. C'est avec cette force de caractère qu'il avait résisté bravement à nos hommes, jusqu'à ce qu'il tombât blessé à mort.

Il n'était pas le seul, parmi les soldats russes, à ne pas connaître le nom de son général. Dans la suite, ayant eu l'occasion d'interroger un grand nombre de prisonniers, je me rendis compte que la majorité d'entre eux était dans le même état d'ignorance. De plus, ils ne savaient pas pourquoi ou pour qui ils se battaient. Neuf sur dix d'entre eux disaient qu'on les avait emmenés de force à l'armée, sans qu'ils sachent dans quel but.

Le temps manquait pour continuer à questionner ce prisonnier. Il devenait de plus en plus pâle, respirait de plus en plus difficilement, et sa fin approchait rapidement. Le médecin lui dit :

« Souffrez-vous? Avez-vous quelque chose à nous dire? »

Ces paroles bienveillantes lui firent lever un peu la tête, et, les yeux mouillés de larmes, il prononça ces mots :

« J'ai laissé au pays ma femme et mon enfant. Je vous prie de leur faire savoir comment je suis mort. »

Peu après, il rendit le dernier soupir.

Cet homme avait fait le sacrifice de sa vie sans savoir pourquoi. Son infortune nous fit monter aux yeux des larmes de pitié. Entraîné par force dans cet Extrême-Orient lointain, fait prisonnier par l'ennemi, il mourait

en pensant à sa femme et à son enfant ! On l'enterra avec respect ; une croix fut placée sur sa tombe, et le bonze Toyama récita les prières bouddhiques.

L'attitude et la manière d'être de l'autre prisonnier se trouvèrent tout à fait différentes. Il fut loin de nous inspirer de la compassion. Il est évident que nous n'avions pour lui aucune inimitié personnelle, pas plus qu'envers aucun des combattants russes. Nous étions tout prêts à accorder notre sympathie à ceux qui s'en montraient dignes, de prouver notre affection à ceux qui le méritaient. Mais que pouvions-nous éprouver dans le cas suivant ? Lorsque l'interprète demanda à cet homme :

« Où se trouve actuellement stationné votre régiment ? »

Il répondit à peu près textuellement :

« Laissez-moi la paix ! Je n'en sais rien. Les Japonais sont cruels. Ils sont sans merci pour ceux qui se rendent à eux. Donnez-moi de la soupe, donnez-moi du tabac. »

Une pareille attitude et cette réplique grossière nous parurent provenir, non de vrai courage, qui n'éprouve aucune crainte de l'ennemi, mais de pure insolence. Nous fîmes la même constatation dans la suite chez un certain nombre de prisonniers.

Bien qu'ils eussent éprouvé une sérieuse défaite à Nanshan, les Russes ne connaissaient pas encore la valeur réelle de l'armée japonaise. Confiants dans l'appui de la forteresse soi-disant imprenable de Port-Arthur, ils faisaient peu de cas de leurs adversaires de petite taille. Aussi ignorants que la « grenouille au fond du puits¹ », ils n'avaient pas encore entendu parler de notre victoire de Chiuliencheng et ne savaient pas que leurs troupes étaient entièrement chassées de la Corée. Quand on les informait de ces événements, ils se refusaient à y croire. Continuant à se glorifier uniquement de la vaste étendue de leur pays, de l'importance numérique de leur armée, quand donc allaient-ils sortir de leur rêve décevant ?

Jour et nuit nous nous efforcions de déterminer les points qu'occupait l'ennemi. Ce faisant, un jour, une forte reconnaissance tomba sur un détachement de cavalerie russe, lui tua beaucoup d'hommes et s'empara d'un grand nombre de chevaux.

L'ennemi, de son côté, nous surveillait sans répit. On apercevait, au sommet du Waitoushan, ses observateurs, munis de télescopes et occupés constamment à faire des signaux au moyen de fanions noirs. Parfois,

¹ *Kawazu ido soko*, se dit de gens « qui vivent dans leur trou », dans l'ignorance des événements extérieurs.

pour pouvoir mieux épier notre ligne avancée, leurs éclaireurs se déguisaient en paysans chinois. Nous nous y laissâmes prendre au début, et plusieurs de nos sentinelles furent tuées, sans s'être méfiées du danger. Nous apprîmes ainsi, à nos dépens, à faire meilleure garde, et il fut interdit, même aux vrais Chinois, de traverser nos lignes. Le maire du village situé en face de nous, faisant valoir que cette interdiction causait un grave préjudice à ses administrés, demanda pour eux la permission de pénétrer. Le général de brigade institua alors une commission spéciale qui eut à examiner chaque cas particulier, et seuls reçurent l'autorisation de traverser nos lignes ceux qui avaient de la famille ou des parents établis de notre côté.

On sait que, pour de l'argent, le Chinois est à peu près capable de tout. Un grand nombre d'entre eux furent achetés par les Russes pour nous espionner. Ils nous firent beaucoup de mal, en dépit de toutes les précautions.

En attendant que l'occasion favorable se présentât, nous étions ainsi fort occupés à prendre les dispositions nécessaires en vue du combat. Pour des raisons stratégiques, nous demeurâmes quelque temps sans prendre l'offensive, laissant l'ennemi libre d'agir à sa guise, et nous contentant de nous tenir toujours en

garde contre toute surprise. Sur ces entrefaites, la flotte russe apparut au large de Hsiaopingtao et de Heishihchiao. Elle ouvrit le feu sur nous à toute volée, cherchant à atteindre les emplacements que nous occupions. Enfin arriva pour nous le moment d'entreprendre des opérations actives. Le 26 juin, l'armée assiégeante ouvrit les hostilités. Notre régiment prit part aux combats de Waitoushan et de Kenzan.

CHAPITRE XI

NOTRE PREMIER COMBAT A WAITOUSHAN

Depuis une trentaine de jours nous attendions une occasion favorable, nous fortifiant dans nos positions, ayant avec l'ennemi de fréquentes escarmouches. Il ne nous était plus possible, cependant, de laisser au pouvoir des Russes les diverses hauteurs d'où ils dominaient nos emplacements. C'étaient le Waitoushan, de 372 mètres d'altitude; le Shuangtingshan, montagne de 352 mètres, au double sommet, et une autre encore, plus haute et escarpée, sans nom connu, et que nous appelâmes dans la suite Kenzan, ou « Mont du Sabre ».

De ces hauteurs, l'ennemi, à l'abri de nos attaques, nous épiait facilement et en toute sécurité. Il avait disposé de puissants télescopes et surveillait tous nos mouvements, aussi bien dans nos lignes que dans la baie de Talien ou à Dalny. Cette situation nous était très défavorable. Tant que les Russes occupaient ces collines, nous nous trouvions obligés de différer nos

préparatifs, perdant ainsi les occasions d'avancer et de prononcer notre attaque. Il devenait donc urgent pour nous d'enlever à notre adversaire ces positions dominantes, et aussi de nous saisir de Hsiaopingtao, afin d'empêcher les navires ennemis de venir menacer nos défenses de la baie de Talien. Tels furent les motifs de l'attaque du Waitoushan, le premier combat auquel nous primes part.

Ce ne devait pas être un très violent engagement, notre objectif se bornant à chasser les Russes de ces hauteurs. Comme elles étaient fortes par elles-mêmes, ils y avaient fait peu de travaux de fortification. Aussi notre attaque fut-elle comparativement facile. Mais c'était notre première affaire, et nous combattîmes avec une ardeur et une résolution singulières.

Le 25, dernier jour où nous nous maintenîmes sur la défensive, assez tard dans la nuit, alors que les feux de bivouac commençaient à s'éteindre et que le braiement des ânes troublait seul, parfois, la solitude du moment, nous reçûmes l'ordre secret de prendre immédiatement nos dispositions pour le combat. Pourquoi cet ordre nous fut-il donné à minuit? C'est dans la crainte des indigènes. Tout d'abord il avait été décidé que notre marche d'approche et notre attaque auraient lieu le 24; mais à peine avions-nous com-

mencé nos préparatifs, que nous eûmes des raisons de soupçonner les habitants d'avoir informé l'ennemi de nos mouvements et de nos intentions. Aussi tout fut-il décommandé pour ce jour-là.

L'attaque fut remise au 26, au point du jour, et notre mise en marche ne devait avoir lieu que tardivement, de façon que les gens du pays ne puissent avoir connaissance à l'avance de notre mouvement. C'est à peine si j'avais pu fermer l'œil de la nuit, tant mes nerfs étaient excités. Je m'agitais et me retournais sur ma natte, me dépeignant à moi-même la bataille du lendemain ou conversant avec mon voisin. De petites lueurs brillaient dans l'obscurité, vacillantes, prouvant que beaucoup d'entre nous ne dormaient pas davantage, mais fumaient en méditant.

Bientôt régna dans tout le campement une activité silencieuse. Les officiers et les hommes s'étaient vivement levés. Sans bruit, on plia les tentes et on roula les manteaux. Puis, mettant sac au dos, doucement, avec les plus grandes précautions, nous rompîmes les faisceaux et, furtivement, chacun se glissa à travers les herbes, jusqu'au point de rassemblement. Le ciel, couvert de nuées estivales, était d'un noir d'encre. On n'apercevait, scintillant dans l'obscurité, que nos baïonnettes et l'étoile de nos casquettes. Les yeux

encore lourds de sommeil, nous n'en étions pas moins, tous, résolus et pleins d'ardeur.

« N'avez-vous rien oublié? Tous les feux sont-ils bien éteints? »

Au commandement : « En avant! sans bruit! » chacun se tut, et la colonne se mit en mouvement. Il fallait, en effet, éviter tout bruit tant que nous ne serions pas à une certaine distance du village, afin que les Chinois ne surprennent rien de notre départ, et ne le constatent qu'à leur réveil, le matin. C'était bien là le moment de mettre en pratique l'expérience acquise au cours des marches de nuit silencieuses, auxquelles on nous avait fréquemment exercés. Bien que nous n'eussions qu'un mois de séjour en cet endroit, nous éprouvions déjà un certain attachement pour ces ruisseaux et ces collines. Le village était devenu pour nous comme un second foyer domestique. Comment quitter avec indifférence cet arbre qui nous avait abrités, ou ce ruisseau qui nous avait désaltérés? Parmi les villageois, un vieillard, nommé Chang Tienshin, descendait d'un réfugié de la dynastie des Ming; il nous avait toujours très fidèlement secondés, nous aidant à puiser l'eau le matin, à allumer les feux le soir. Ce brave homme découvrit le secret de notre départ, et s'employa toute la nuit à nous servir. Quand nous nous mîmes en

marche, il nous fit la conduite jusqu'à l'extrémité du pays. Nous conservâmes de cet homme un reconnaissant souvenir, et dans nos conversations, de temps à autre, revenaient son nom et l'énumération de ses dévoués services.

Le brouillard du matin obscurcissait le ciel; le soleil n'était pas encore levé. En tête de notre longue ligne marchait le drapeau du Soleil-Levant. Soudain, sur notre flanc droit, très au loin, retentirent plusieurs coups de feu. La bataille commençait-elle?

A ce moment, nos deux colonnes, de droite et de gauche, prirent leurs dispositions d'attaque. La première avait comme objectif la hauteur au sud-ouest du village de Pantou; l'autre devait enlever les retranchements ennemis sur les hauteurs, à l'est de la colline de Luannichiao, c'est-à-dire, depuis la cote 368, au nord, tout le long de la crête, jusqu'au Shuangting-shan, au sud.

Nous formions le centre de la colonne de gauche, ayant comme objectif d'attaque le Waitoushan. Nous marchions sans bruit, un lien attachant la langue des chevaux¹; nous gardions le plus profond silence, le

¹ Expression figurative se rapportant à la coutume des anciens guerriers japonais, lorsqu'ils marchaient à la surprise de l'ennemi, de nouer un lien autour de la langue de leurs chevaux, pour les empêcher de hennir.

drapeau roulé autour de la hampe, les fusils portés bas, à bout de bras. Lorsque nous arrivâmes auprès de la position, l'ennemi, du sommet de la colline, ouvrit sur nous un feu violent. Il résista opiniâtrément. Brave et digne adversaire ! Nous répondîmes vivement, couvrant ses emplacements de balles et d'obus. Comme les Russes occupaient, par rapport à nous, une position dominante, leurs projectiles tombaient sur nos têtes en une véritable pluie, faisant voler la poussière sous nos pieds.

Enfin, le rideau se levait donc pour le premier acte ! Pour la première fois, il nous était donné de nous mesurer avec l'ennemi. Les gaz produits par l'explosion de la poudre sans fumée remplissaient l'air d'une répugnante odeur.

Émouvants et sublimes sont les bruits du champ de bataille ! Le cliquetis des culasses mobiles s'ouvrant et se refermant ; celui des étuis de cartouches vides projetées par l'éjecteur ; le sifflement strident des balles ; le grondement prolongé et aigu de l'obus qui, en éclatant, blesse et tue autour de lui !

Mais voici que de tous côtés un cri s'élève : « En avant ! en avant ! » Et, au pas de charge, plein d'ardeur et de vaillance, chacun se lance à l'escalade des hauteurs escarpées, des rochers aux arêtes aussi tran-

chantes que des sabres. Les cartouches résonnent dans les cartouchières, les sabres sautent au flanc des hommes, et dans les poitrines les cœurs dansent ! Faire un bond et tirer. Tirer et faire un bond. Violente tombe sur nous la pluie des balles ennemies ; mais c'est en ouragan que volent les nôtres vers les Russes. La bataille est déchaînée, furieuse.

Tant que notre tir n'aura pas fait subir de fortes pertes à l'ennemi, il nous faut continuer à l'accabler de notre feu. Si c'est bien, certes, avec la baïonnette que nous lui porterons le coup final, le fusil et le canon n'en jouent pas moins, dans la bataille, un rôle des plus importants. Aussi le tir doit-il être exécuté avec le plus grand soin. Dès que le combat commence, l'homme se trouve en proie à une excitation intense, l'émotion tend à l'envahir de la tête aux pieds. Il doit réagir. Bien qu'il soit difficile de conserver absolument tout son sang-froid, on doit s'efforcer de viser avec calme et de presser lentement le doigt sur la détente, sans se laisser impressionner par le fracas du combat, ni par ses scènes sanglantes. Là est le secret qui détermine la victoire.

« Pressez la détente avec soin et aussi doucement que tombe la gelée blanche par une nuit d'hiver, » dit le poème qui enseigne cet art.

Un coup de feu tiré avec cette calme résolution ne peut manquer de porter au but. L'un après l'autre, nos adversaires mordent la poussière. Le moment va venir de donner l'assaut. Les clairons en font retentir les notes. Le *Kimigayo*¹ est joué, et l'on crie : *Banzai!* pour l'Empereur. Telle est la succession naturelle des faits.

Sur la ligne des tirailleurs, l'ardeur des hommes ne cesse de s'accroître. L'activité règne de plus en plus grande sur le champ de bataille. Le nombre des hommes frappés augmente de minute en minute. Un cri de : « Ah ! » une chute lourde, et l'homme gît à terre, inanimé.

L'événement final se rapproche de nous. Voici que l'ennemi donne des signes de flottement. Un pas en avant, un autre en arrière : il commence à perdre confiance. C'est bien le moment de donner l'assaut en poussant le cri d'attaque qui résonnera pareil au bruit d'une cloche fêlée; oui, c'est l'instant propice pour se précipiter sur l'adversaire. La fusillade, si violente, se calme; de mille poitrines sortent de formidables accla-

¹ L'hymne impérial : *Kimi ga yo wa chiyo ni ya chiyo ni sazare ishi no iwao to nari te koke no mussu made* : « Puisse notre Souverain régner mille années et mille fois mille années, jusqu'à ce que la petite pierre soit devenue un grand rocher velouté de vieille mousse ! »

mations, ébranlant les montagnes et les vallées, et faisant trembler le ciel et la terre. Le capitaine Murakami (Masataro), qui commande notre compagnie, s'élance en avant en poussant des cris terribles et en brandissant son long sabre. Il est suivi de tous ses soldats. Hurlant, vociférant, sautant par-dessus les obstacles, les hommes se précipitent sur la ligne ennemie et la rompent. Aussitôt les Russes lâchent pied et s'enfuient, abandonnant armes, munitions, coiffures. Avec quelle adresse et quelle rapidité ils détalent ! Leur agilité, tout au moins, a droit à nos éloges.

Le Waitoushan est définitivement à nous. Nous n'avons pas eu pour cela à livrer un très rude combat ; mais c'est tout de même la coupe du premier succès¹, le coup de l'étrier. Félicitons-nous, la victoire est à nous ! Et le 26 juin, à 8 heures, dans le ciel du matin, s'élevèrent nos vigoureux et joyeux *banzai* !

¹ *Iwaizake* : le *sake* que l'on boit à l'occasion d'une fête, d'une réjouissance, avant un départ, etc.

CHAPITRE XII

LA PRISE DE KENZAN

Après s'être ainsi emparés assez facilement de Waitoushan, nos soldats, enhardis, se lancèrent à la poursuite de l'ennemi en fuite, par le long et étroit chemin qui mène de Lingshuihotzu à la colline de Kenzan, à la cote 368. Il s'agissait maintenant de déloger les Russes de ce point. Nos hommes, plus ardents et enthousiastes que jamais, étaient persuadés qu'une seule attaque les rendrait maîtres de la position.

Kenzan est une cime rocheuse à pentes très raides. Le chemin qui y donnait accès de notre côté était particulièrement escarpé et difficile; une poignée d'hommes pouvait y tenir tête à des milliers d'adversaires, les empêchant aussi bien d'escalader la position que d'en descendre les pentes. Les Russes l'avaient appelé *Mont-Quin*. Dès que nous eûmes occupé le sommet, le

général Nogi, voulant perpétuer le haut fait d'armes du régiment qui s'était emparé de cette position inaccessible, l'appela Kenzan¹, « Mont du Sabre, » en souvenir de la fameuse montagne de Tsurugi-ga-mine², située non loin de notre garnison, au pays, dans l'île de Shikoku.

Nous ignorions la force des troupes russes qui s'y trouvaient retranchées. Nous savions seulement qu'il y avait de l'infanterie et plus de dix pièces de canon.

Notre régiment, constituant la réserve, contourna le pied du Waitoushan et s'arrêta dans des champs peu éloignés du rivage. Dans le Liaotung, à cette époque de l'année, la température est torride. Auprès de nous, aucun ruisseau pour y mouiller nos lèvres, et, en dehors du village, aucun arbre ou buisson pour nous offrir de l'ombre. Le sol lui-même était dépourvu d'herbe, et nous nous trouvions ainsi exposés aux rayons brûlants du soleil, qui traversaient nos coiffures et semblaient mettre nos têtes en fusion. Nous nous consolions à l'idée que cette horrible torture du feu ne durerait pas longtemps et que bientôt viendrait notre

¹ Le *tsurugi* ou *ken* est un long sabre à deux tranchants en usage autrefois.

² Le Tsurugi-San a une altitude de 2 240 mètres. Il est situé dans la partie orientale de l'île de Shikoku.

tour de prendre part au combat. Et cependant nous demeurâmes, en ce même emplacement, de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, pendant les heures les plus chaudes de la journée. Au loin, à notre gauche, nous apercevions les ondes légèrement agitées de la mer de l'Est. Avec quel bonheur nous nous serions plongés dans ses eaux rafraichissantes, avant d'aller affronter la mort sur le champ de bataille ! Et nos bouches s'humectaient à cette vision lointaine de la mer.

Au bout d'un certain temps, une canonnière russe apparut, à gauche, auprès de l'île de Hsiaopingtao, et se mit à tirer sur notre réserve. Haut dans le ciel s'éparpillaient de nombreux cercles de fumée, et, faisant vibrer l'air en tournoyant, les projectiles tombaient sur notre position avec un bruit terrible. Et ainsi les obus nous arrivaient les uns après les autres, ébranlant successivement l'atmosphère de leurs détonations. Certains d'entre eux frappaient le roc, faisant jaillir des étincelles, s'enveloppant de fumée, et le rocher lui-même volait en éclats. Un tel spectacle, quand on l'observe à l'abri, ne manque pas d'exciter les cœurs ; mais nous aurions, à la vérité, reçu sans enthousiasme les atteintes de ces projectiles ; ils tombaient fort près de nous, mais, heureusement, sans blesser personne.

Bientôt nous commençâmes à entendre le crépitement de la fusillade et le bruit du canon dans la direction de Kenzan, dont l'attaque était commencée. Nous attendions impatiemment l'ordre de nous porter en avant et d'entrer en ligne.

Aussi est-ce avec un frémissement d'ardeur que nous accueillîmes le commandement : « En avant ! » Dès qu'il résonna à nos oreilles, tous, comme mus par un ressort, nous fûmes debout, fixant les yeux sur notre colonel. Les hommes, en effet, ne manquent jamais de s'inspirer de la vaillante attitude de leur chef. C'est particulièrement au moment critique, quand le sort de la journée va se décider, que l'intrépidité du commandant, sa contenance ferme et son regard assuré sont indispensables pour inspirer à ses hommes le courage et l'énergie qui les mèneront à la victoire.

Nous allions donc nous mettre en marche ! Mais le poids de nos sacs aurait entravé notre élan ; l'ordre fut donné de placer en hâte un jour de vivres dans le *seoifukuro*¹, qui fut fixé en bandoulière avec la capote.

¹ Pour l'alléger au combat et lorsqu'une marche rapide et prolongée va lui être demandée, le troupiers japonais est muni d'un long étui de cotonnade (*seoifukuro*), analogue à celui qui est d'un usage général au Japon, chez les gens du peuple, lorsqu'ils voyagent. Cet étui était de couleur bleue. Il est maintenant, dans l'armée, de couleur « khaki ». Il renferme les vivres, les cartouches et certains objets indispensables.

Je tirai deux ou trois cigarettes d'un paquet et me mis en route.

Sans que personne ait donné d'ordre, le pas s'allongea. Par un unique sentier notre colonne cheminait, nous nous dirigeons vers le point où le grondement du canon et de la fusillade grandissait progressivement. Nous nous rapprochions de plus en plus du fracas du champ de bataille. Et quand nous l'atteignîmes effectivement, nos cœurs bondirent dans nos poitrines.

La hauteur escarpée qu'occupait l'ennemi s'élevait devant nous à peu près perpendiculairement. Notre première ligne échangeait avec les Russes une fusillade incessante. A mesure que le combat gagnait en violence, le nombre des blessés augmentait. C'était un défilé rapide de ceux que l'on évacuait sur l'arrière, d'hommes couverts de sang gisant sur des brancards, de soldats blessés marchant avec difficulté en s'appuyant sur leurs fusils. Et la vue de ces malheureux exaltait en nous, — les troupes fraîches, — l'impatience de venger nos camarades.

Le combat gagnait en intensité. Notre artillerie s'efforçait de réduire au silence les canons ennemis, tandis que l'infanterie escaladait la pente escarpée, les hommes se suivant les uns les autres, s'arrêtant pour tirer, puis grimpant un peu plus haut et s'arrêtant

encore. Le ciel était couvert de nuages, faits de fumée blanche et noire, et les projectiles s'abattaient comme grêle sur le sol. Au bout de peu de temps, notre artillerie acquit la supériorité et réduisit au silence trois ou quatre des canons russes. L'infanterie était arrivée tout près de l'ennemi, lorsque deux fougasses firent explosion sur son front. Nous vîmes nos hommes enveloppés de fumée noire et d'un nuage de poussière et craignîmes qu'ils n'eussent subi de grosses pertes. Mais, fait extraordinaire, lorsque le nuage de fumée se fut dissipé, nous constatâmes que tous nos camarades étaient sains et saufs. Ainsi, l'ennemi avait gaspillé une forte quantité de poudre, précieuse pour lui, avec le seul résultat d'avoir soulevé de la poussière !

Les Russes essayèrent d'arrêter notre élan, non seulement par l'explosion de ces mines, mais encore en nous accablant, du haut de la montagne, de feux de salves répétés. Leur tir était incessant, et c'est à peine si nous pouvions nous maintenir face à l'ennemi ou soulever nos têtes au-dessus de nos abris. Avec courage et sans hésitation, nous gagnions cependant toujours du terrain en avant. En tête de la ligne, un petit groupe d'hommes escaladaient les rochers et franchissaient les précipices, résolus à mourir.

Encouragés par leur exemple, des partis plus nombreux parvenaient à se frayer un passage jusqu'auprès de l'ennemi et à le presser étroitement. Ils enjambaient les fougasses, bravant le feu du fusil ou du canon, exposés de face et de flanc, et leur mouvement se poursuivait au milieu de difficultés et de dangers inouïs. Les Russes résistaient désespérément. Ce Kenzan escarpé, placé là par la Providence, avait pour eux trop d'importance pour qu'ils l'abandonnent.

Soudain, une formidable clameur s'éleva de notre ligne entière. Tous les officiers, le sabre haut et les yeux injectés de sang, se précipitaient vers les tranchées ennemies en poussant des hourras, excitant leurs hommes de la voix et du geste à les suivre. Il en résulta un combat infernal, les deux adversaires s'abordant à la baïonnette, échangeant à bout portant des coups de fusil, tandis que les cris de rage et le cliquetis des armes se mêlaient aux gémissements des blessés et des mourants.

Nous finîmes par avoir le dessus. Après une résistance désespérée, l'ennemi s'enfuit, marquant sa défaite par l'abandon de nombreux trophées. Par deux et trois fois le cri de : *Banzai!* fut poussé, et les hauteurs de Kenzan, que nous venions d'enlever de haute lutte, retentirent de nos exclamations de joie

et de triomphe. Le drapeau du Soleil-Levant fut arboré haut sur le sommet de la crête. Et maintenant que cette importante position était nôtre, était-il possible que nous la laissions jamais retomber aux mains de l'ennemi ?

CHAPITRE XIII

RETOURS OFFENSIFS SUR KENZAN

Une fois maîtres de Kenzan, nous primes rapidement possession de Shuangtingshan et de ses abords. A travers la fumée on voyait flotter nos couleurs au-dessus des détachements qui avaient occupé les cimes et dont les cris de triomphe, portés vers nous par le vent, nous arrivaient en un formidable écho. Ce Shuangtingshan était aussi important que Kenzan, et il avait été jugé essentiel de l'enlever également à l'ennemi. Mais les Russes ne s'y étaient pas solidement retranchés. Ils n'y résistèrent pas longtemps, et la position tomba facilement en notre pouvoir. Comme dit le vieux proverbe : « Si, dans un vol d'oies sauvages, une seule oie prend peur, bientôt la confusion se met dans toute la bande. — Dès qu'au combat une compagnie est ébranlée, bien proche est la défaite de la troupe entière. » Aussitôt que les Russes eurent perdu Kenzan, dont la possession

avait à leurs yeux tant d'importance, Shuangtingshan se détacha, pareil à une feuille morte, et l'île de Hsiapingtao tomba également entre nos mains. Cette île est située au pied du Shuangtingshan, à gauche. Comme je l'ai déjà mentionné, des navires russes croisant dans ses environs nous avaient canonnés de flanc, et leur habile menace latérale n'avait pas manqué de nous inquiéter. Plus d'une fois, notre flotte dut donner la chasse à ces navires jusque dans Port-Arthur. Mais, dès qu'ils en trouvaient l'occasion, on les voyait réapparaître et bombarder notre flanc. Pendant le combat du 26 juin, trois ou quatre de ces canonnières s'étaient embossées dans le voisinage de l'île et avaient grandement gêné nos attaques sur Kenzan et Shuangtingshan. Aussi notre extrême gauche reçut-elle l'ordre de s'emparer de l'île, qui fut comprise dans notre sphère d'occupation. Ainsi, notre drapeau flottait sur toute l'ancienne première ligne de défense de l'ennemi en avant de Port-Arthur.

Dans cette affaire du 26, les efforts de chacun de nos détachements avaient été couronnés de succès, et les emplacements que nous occupions maintenant présentaient une grande utilité pour le développement futur de notre plan d'attaque. De nos positions dominantes, les mêmes d'où l'ennemi nous avait jusqu'ici surveil-

lés, nous pouvions à notre tour suivre facilement ses mouvements. Aussi n'est-il pas surprenant que les Russes aient tenté de nous reprendre ces points d'une si grande importance. Le général Stœssel, estimant la possession de Kenzan indispensable pour la défense de Port-Arthur, était, dit-on, résolu à faire donner, s'il le fallait, toute son armée pour le reprendre à tout prix. C'était d'ailleurs parfaitement naturel. Mais nous aussi, Japonais, nous étions non moins fermement décidés à ne jamais abandonner à l'ennemi cette clef de nos positions, quelles que pussent être la vigueur de ses retours offensifs et la subtilité de ses stratagèmes. S'ils étaient disposés à tous les sacrifices pour atteindre leur but, nous aussi nous étions prêts à tout. Oui, oui, braves Russes, nous vous attendons de pied ferme. Vous pourrez renouveler vos attaques par deux et par trois fois, mais vous ne manquerez pas d'en éprouver des regrets cuisants ! Comme dit le proverbe : « De la porte de devant ils avaient repoussé le tigre, et voici que le loup allait entrer par la porte de derrière ¹. »

Le soleil de cette longue journée d'été se couchait. Une lumière grise, attristante, enveloppait ciel et terre, après le combat. Un vent chaud, désagréable,

¹ Proverbe chinois.

balayait l'herbe teinte de sang, et au fracas de la bataille avait succédé un silence impressionnant; seules venaient parfois le troubler des détonations de fusil, sourdes et mornes. L'ennemi repoussé, tirant au hasard, exhalait ainsi sa rage et son dépit, et nous nous en amusions. Mais, soudain, voici que du haut des cimes montagneuses s'élevèrent d'épaisses et sombres nuées. En un instant le ciel s'obscurcit, les éclairs le sillonnèrent, le tonnerre gronda, et une pluie torrentielle se mit à tomber en grosses gouttes pesantes, pareilles à des balles. La nature semblait ainsi vouloir reprendre à sa manière le drame furieux et sanglant que nous venions de jouer. Cette lutte des éléments en furie fut pour nos hommes, — qui n'avaient aucun abri possible, ne fût-ce que des arbres, — une nouvelle et pénible épreuve. Nous nous trouvions dans la situation de rats submergés. Et, sous la pluie, nous passâmes la nuit sur ces pentes, écoutant le hennissement de nos chevaux restés au pied de la montagne.

Il arrive souvent qu'une bataille est suivie d'un violent orage ou d'une pluie diluvienne. Au moment où le combat est au plus fort, le ciel commence à s'obscurcir, la fumée de la poudre rend la scène sombre et lugubre, et bientôt une violente averse, accompagnée des grondements assourdissants du tonnerre, viendra

débarrasser le champ de bataille de ses impuretés. On a appelé cette pluie « les larmes de joie du vainqueur et les larmes de douleur du vaincu ». Ne représente-t-elle pas aussi les larmes de deuil pour les camarades tombés au champ d'honneur?

L'ennemi ne pouvait manquer de profiter de cette nuit d'orage pour tenter de reprendre la position perdue. Mais notre victoire ne nous empêchait pas, comme il pouvait l'imaginer, d'être soigneusement sur nos gardes, et ce n'est ni le grondement du tonnerre ni la pluie incessante qui devaient nous rendre moins vigilants. A chacune de ses tentatives, il nous trouva prêts à le repousser et à lui faire payer, dès la porte, le prix de son inutile visite. Dès que nous avions occupé une position, nous l'entourions aussitôt d'un réseau de sûreté très serré, nous permettant de parer à tout moment aux retours offensifs de l'ennemi. C'est ce que nous appelons « resserrer les cordons du casque après la victoire ».

Sept jours s'étaient écoulés depuis la prise de Kenzan et de Shuangtingshan, quand l'ennemi, le 3 juillet, vers midi, commença son attaque. Les Russes paraissaient vouloir engager des forces supérieures. Huit à neuf cents hommes d'infanterie s'avançaient directement de Wangchiatun, tandis que l'artillerie, mise en

batterie à Tashihtung et environs, ouvrait un feu violent sur nous. Nous nous attendions à ce retour offensif et n'en fûmes pas surpris. Le tir de nos canons et celui de nos fusils se concentrèrent aussitôt sur leur première ligne. Bravement, malgré la pluie des projectiles, les Russes poursuivirent leur bond en avant. Mais notre feu était trop meurtrier : on les voyait tomber pareils à des quilles. A leur tête, un officier, brandissant haut en l'air un long sabre, s'élançait furieusement vers nous ; mais lui aussi mordit bientôt la poussière. Chacune de nos décharges éclaircissait leurs rangs, telles des feuilles d'automne détachées par le vent. Les débris de l'ennemi finirent par se rendre compte de l'insuccès certain de la tentative et, faisant demi-tour, coururent en désordre s'abriter dans les ravins. Nous avons ainsi eu raison de l'infanterie ; l'artillerie fut plus difficilement réduite au silence. Longtemps encore elle se maintint, canonnant vigoureusement notre centre. Mais peut-être la retraite de l'infanterie découragea-t-elle les artilleurs. Le bruit du canon, s'apaisant progressivement, finit par cesser complètement, et tout le champ de bataille retomba dans le calme, comme au sortir d'un songe. Nous poussâmes des cris répétés de : *Banzai* ! La première tentative de l'ennemi pour reprendre Kenzan avait échoué.

Les Russes persistèrent dans leurs efforts à recouvrer la position perdue et , peu après, le sérieux échec que nous leur avions infligé, ils apparurent sur le Taiposhan, à peu près aussi nombreux que précédemment. Aux accents entraînants de leur musique, ils s'avancèrent vers notre première ligne. Quand la distance qui nous séparait d'eux fut réduite à sept ou huit cents mètres, ils se déployèrent, poussèrent des hourras retentissants , et se lancèrent bravement sur nous, au son du tambour et du fifre. Nous les reçûmes par un feu rapide, abattant aussi bien ceux qui continuaient à avancer que ceux qui battaient en retraite. En même temps, nous prononcions une contre-attaque avec une partie de nos forces. C'en était décidément trop pour l'ennemi, qui s'enfuit vers le Taiposhan. Bien qu'il fût maintenant bien évident qu'ils ne pouvaient parvenir à avoir raison de nous, les Russes renouvelèrent encore leurs attaques, faisant chaque fois de nouveaux sacrifices d'hommes, s'entêtant à vouloir nous reprendre Kenzan. Cette opiniâtreté de résolution est digne d'un grand peuple et mérite notre admiration. De même que nous, Japonais, sommes inspirés de l'esprit de notre loyal et brave *Yamato-damashii*, les Russes ont l'intrépide courage particulier à la race slave. Ainsi que le rugis-

sement du tigre provoque la tempête, de même le souffle du dragon fait s'accumuler au ciel les nuages¹. Les deux adversaires étaient bien dignes l'un de l'autre, dignes de mesurer leurs forces et leur valeur.

Le jour suivant, le 4, à 1 heure du matin, l'ennemi, se glissant dans les ténèbres de la nuit, parvint à nous surprendre à Kenzan avec un détachement d'enfants perdus. Le mouvement fut exécuté avec une rapidité et une adresse remarquables. Pas un brin d'herbe, pas une pierre ne bougea. Ils escaladèrent sans le moindre bruit la pente rapide et soudain, se jetant sur nos sentinelles, les tuèrent et se précipitèrent en masse dans notre bivouac, poussant de bruyantes acclamations, faisant tournoyer leurs sabres et brandissant leurs fusils. Il s'ensuivit une lutte désespérée au milieu de la plus grande confusion. Il faisait noir comme dans un four, et nous ne parvenions pas à distinguer les amis des ennemis. Tout ce que nous pouvions faire était de frapper avec rage autour de nous, de la pointe et du tranchant, sans reconnaître à qui nos coups s'adressaient. On ne voyait rien. On percevait seulement le bruit de la chute lourde, sur le sol,

¹ Au Japon, les poètes opposent le tigre au dragon, adversaires épiques, braves entre les braves, l'un déchaînant la tempête de vent, l'autre tirant sa force des nuages.

de son adversaire. Une fois encore notre résistance énergique eut raison de l'assaillant, qui redescendit les pentes, déconcerté, mais en bon ordre. Nous restâmes émerveillés de la vaillance et de l'opiniâtreté héroïques dont il avait fait preuve. Les blessés eux-mêmes, abandonnés au milieu de nous, s'efforçaient à jouer encore du sabre ou du fusil. L'un d'eux, très grièvement atteint et sur le point de rendre le dernier soupir, soulevant d'un suprême effort sa tête d'une pâleur de spectre, nous enveloppa, en ricanant, d'un dernier regard de défi et d'obstinée résolution.

Après l'échec de cette surprise, cependant bien combinée et adroitement conduite, nous pensâmes que les Russes abandonneraient toute idée d'une nouvelle attaque. Il n'en était rien cependant; ils persistaient à s'acharner à reconquérir Kenzan. A l'aube du même jour, l'ennemi prononça une nouvelle attaque avec un effectif important. Cet assaut fut particulièrement furieux. Notre adversaire fit preuve de plus de détermination encore qu'auparavant, l'artillerie nous canonant sans relâche pour protéger le mouvement en avant de l'infanterie. Sa ligne d'attaque était continuellement renforcée, et il paraissait bien déterminé à nous arracher, à tout prix, la possession de Kenzan. Aussi, malgré les avantages de notre position, malgré l'expé-

rience que nous avions acquise en infligeant à l'ennemi des échecs répétés, eûmes-nous les plus grandes difficultés à résister à l'assaut des Russes, en force aussi considérable. De notre côté, afin d'être en mesure de parer à un retour offensif, nous avions également reçu des renforts et amélioré de notre mieux nos dispositions de défense. Aussi ce combat égala-t-il presque en violence la prise de Kenzan par nos troupes.

Le nombre des batteries ennemies augmentait d'heure en heure. Elles occupaient les hauteurs jalonnées par Wangchiatun, Maotaokou, Antzuling et au delà. Leur objectif principal était Kenzan, et aussi l'ensemble des positions de notre infanterie, que les Russes battaient d'un feu violent, se montrant meilleurs tireurs que jamais. Les coups se succédaient littéralement sans interruption, nous couvrant d'une véritable pluie de projectiles. Dès le lever du soleil, notre artillerie et notre infanterie avaient ouvert un feu rapide, s'efforçant d'empêcher l'ennemi de progresser. Nous étions déterminés à lui interdire, coûte que coûte, l'accès, même partiel, de la position que nous avions payée de notre sang. Les troupes qui occupaient Kenzan, surtout, se trouvaient dans une situation très critique. Bien que supportant vaillamment le feu intense qui se accablait, elles ne parvinrent qu'à grand'peine à

repousser l'assaut des Russes. Enserrées de très près, à plusieurs reprises elles se trouvèrent sur le point d'être rejetées hors de la position. Les officiers se multipliaient, fixant l'ennemi d'un regard furieux, écumant de rage et criant à leurs hommes :

« Tirez ! tirez ! »

Et les soldats, sans répit, — ne perdant pas des yeux l'ennemi, — manœuvraient la culasse et pressaient la détente, concentrant dans le combat toute leur énergie et toutes leurs facultés, ne ménageant pas les munitions dont, en temps ordinaire, ils sont si économes.

Des deux côtés, le feu augmenta encore en intensité et en rapidité. Un oiseau n'aurait pas trouvé dans les airs de place pour voler, ni sur terre un abri. Les balles et les projectiles, par milliers, se croisaient, sillonnant avec un bruit sourd l'atmosphère lourdement chargée. Le ciel et la terre paraissaient livrés à la fureur frénétique des démons, et nul ne pouvait prévoir quand cette lutte enragée prendrait fin. Le feu de l'artillerie ennemie se montrait toujours aussi violent. Les obus à balles nous arrivaient en rafale, éclatant au-dessus de nos têtes, tuant et blessant impitoyablement nos hommes ; tandis que les projectiles à explosif frappaient la terre en avant et en arrière de notre ligne de tirailleurs, soulevant à leur point de

chute un nuage épais de poussière blanche et noire. On ne peut se figurer combien fut rude la tâche de notre artillerie pour résister à un feu aussi violent et aussi incessant. Certaines de nos pièces, ne pouvant plus se maintenir en position, durent changer d'emplacement. Le sort de la journée était encore indécis. Des troupes fraîches venaient constamment renforcer l'ennemi, qui renouvelait sans cesse ses attaques. De notre côté aussi, une partie de la réserve générale était entrée en ligne, et, en outre, plusieurs batteries d'artillerie lourde avaient été dirigées de Pantou sur Huangnichuan-Tashangtun et environs. Les batteries de grosses pièces de la marine, également, étaient en position à Shakouho, au sud. Les deux partis ainsi renforcés se trouvaient en mesure de prolonger avec espoir de succès cette lutte meurtrière. Le combat devenait de plus en plus terrible. Depuis le matin, le fracas du canon et le crépitement des balles n'avait pas cessé de se faire entendre; mais l'intensité du feu s'accrut encore. L'ennemi paraissait impatient de profiter des résultats meurtriers de son tir pour tenter l'assaut décisif. Aussi, dès que nous le sentions accentuer sa pression en avant, nous tenions-nous davantage sur nos gardes, ne manquant pas, chaque fois, de lancer sur lui de vigoureuses contre-attaques.

Les rayons du soleil couchant jettent maintenant leur éclat mélancolique sur l'horreur du champ de bataille, dont l'arrière-plan, d'un gris sombre, ajoute à la note lugubre. Ces impressions de tristesse s'associent à notre anxiété au sujet de l'issue du combat. La journée se terminera-t-elle indécise? Non, la tombée de la nuit n'amènera pas l'ennemi à suspendre son feu. Tout au contraire, dans l'intention d'accroître encore notre épuisement physique et moral et de nous amener à épuiser nos munitions, les Russes, qui projettent une attaque générale de nuit, continuent à tirer toujours.

Nous nous doutions de leur dessein. Aussi, avec la venue de l'obscurité redoublâmes-nous de vigilance, attendant l'attaque, soigneusement sur nos gardes. Comme nous l'avions prévu, la ligne entière de l'ennemi se mit en mouvement, tard dans la nuit, et tenta, en un formidable assaut, de reprendre Kenzan. Les Russes se lancèrent sur nous avec une rage furieuse. Dans le noir, leurs baïonnettes brillaient d'un éclat pareil aux rayons du soleil se réfléchissant sur la glace. Leurs hourras résonnaient, semblables au rugissement de milliers de bêtes sauvages. « Voilà le moment de leur montrer ce dont nous sommes capables. » Avec cette idée fixe, nous ouvrimes sur

eux, tous à la fois, un feu bien dirigé faisant pleuvoir sur nos adversaires une grêle de balles : la plupart de nos coups portaient. Nous étions presque certains qu'à un tir aussi précis les Russes ne pourraient résister.

Le bruit de leurs hourras se fit de moins en moins perceptible, comme aussi s'évanouit dans l'obscurité la lueur jetée par leurs armes blanches. Puis enfin, sur notre position, tout retomba dans un calme absolu. Nous n'entendions plus que la note attristante des insectes d'été chantant dans l'herbe et les gémissements des blessés russes gisant sur le terrain du combat. Suspendus bas au ciel, de lourds nuages menaçaient à tout moment d'éclater sur nous. Mais ce sont nos yeux qui, malgré nous, laissèrent d'abord tomber quelques gouttes, larmes versées pour les camarades morts dans la bataille.

Plus tard, quand nous eûmes recueilli tous les renseignements utiles, il nous fut possible de préciser l'effectif des Russes. D'un millier d'hommes à l'attaque primitive du matin, leur nombre avait été progressivement renforcé jusqu'à atteindre cinq mille et, à la fin de l'affaire, plus de dix mille hommes. En outre, quelques canonnières ennemies, placées au large de la côte de Lungwangtang, avaient tiré avec violence sur notre centre et notre gauche. Ces forces combinées,

de l'armée et de la marine, ne parvinrent pas à réaliser le projet tant caressé par l'ennemi. Ni ses combinaisons, ni ses ruses, n'avaient eu de prise sur nous. A la suite de ce quatrième et plus rude assaut, les Russes parurent découragés. Ils renoncèrent à leurs attaques sur Kenzan, se bornant à continuer à surveiller et à reconnaître nos positions et à diriger sur nous, de jour et de nuit, une lente canonnade, accompagnée parfois d'attaques de nuit de peu d'importance, paraissant avoir pour principal objet de couvrir et de protéger les travaux défensifs qu'ils exécutaient, en grande hâte, sur les hauteurs du Taiposhan.

CHAPITRE XIV

SUR LA DÉFENSIVE

Quelle situation fastidieuse et énervante que de se maintenir sur la défensive ! Bien qu'entièrement prêts, — aussi bien au moral qu'en préparation matérielle, — à nous porter en avant et à combattre, il nous faut attendre l'occasion favorable. Inutilisé, le glaive qui pend à notre ceinture se lamente de son oisiveté, et les muscles de notre bras gémissent de leur inaction, tandis que nous nous voyons contraints à guetter le moment propice. La défensive est cependant comme le préambule de l'offensive. Avant d'arrêter nos propres dispositions d'attaque et d'entreprendre notre mouvement, ne nous faut-il pas, en effet, sur notre ligne d'observation, vigilants, nous efforcer, par tous les moyens, de préciser minutieusement et avec exactitude la condition de l'ennemi et la répartition de ses forces ? Dans cette défensive, nous nous trouvons dans la posture du

dragon se dissimulant au milieu des roseaux de l'étang¹. Mais, le moment venu, nous reprendrons l'offensive, tel encore le dragon rassemblant autour de lui nuées et brouillards, pour s'élever vers le ciel². Je me propose donc de vous décrire ici l'organisation détaillée de notre ligne de défense après le combat de Kenzan.

Ainsi que nous l'avons vu, des forces importantes, ne comprenant pas moins de quatorze bataillons et vingt-quatre pièces de canon, avaient essayé, en un assaut furieux, de nous reprendre Kenzan « à tout prix », selon l'expression même du général Stoessel. Après leur échec, les Russes s'étaient retirés assez loin en arrière, vers Shuangtaikou et Antzuling, au nord, et vers Taiposhan et Laotsoshan, au sud. Sur toutes les hauteurs, ils s'étaient mis aussitôt à établir de sérieux ouvrages de défense, bien décidés à tenir là plus solidement qu'ils ne l'avaient fait à Kenzan. De notre côté, nous nous étions maintenus exactement sur les positions conquises, n'abandonnant pas un pouce de terrain à l'ennemi. Notre ligne s'étendait du nord d'Antzuling, par Luannichiao, Kenzan, Huangnichuan-

¹ Pour dérouter son ennemi le tigre.

² C'est, en effet, du ciel que, dans les légendes japonaises, le dragon brave et combat le tigre attaché à la terre.

Tashangtun, au centre, vers Shuangtingshan, au sud.

Notre régiment se trouvait chargé de la défense des hauteurs au nord-est de Huangnichuan-Tashangtun. Dès le premier jour, nous nous mîmes à creuser la terre, maniant avec ardeur la pioche et la pelle. Là, nous nous trouvions bien plus rapprochés de l'ennemi que nous ne l'avions été précédemment à Changchiatun. Il nous fallait, en outre, établir nos ouvrages défensifs beaucoup plus solidement, certains que les Russes, — malgré l'échec de leurs tentatives successives pour la reprise de Kenzan, — ne manqueraient pas, à l'occasion, de nous venir attaquer. Aussi le temps manqua-t-il à nos hommes pour reprendre haleine après les combats violents et prolongés auxquels ils venaient de participer. Malgré notre souci de leur donner ce repos bien gagné, nous ne pouvions laisser la porte grande ouverte aux incursions de l'ennemi. Tel le nouvel occupant d'une maison prend immédiatement ses précautions contre les voleurs et les cambrioleurs. Cette urgente nécessité prima toute autre considération, quelle que fût notre sollicitude pour nos soldats épuisés. Les braves gens, d'ailleurs, se rendaient compte de la situation et, tout à leur tâche, jour et nuit, ils assuraient le transport, de Changchiatun à la nouvelle position, des sacs à terre

et des réseaux de fil de fer, peinant le long du sentier rapide et rocailleux, on passant sur les flancs mêmes de la montagne, en se cramponnant aux racines ou aux pointes de rocher. Ils consacraient tous leurs instants avec célérité à la construction, aussi solide que possible, des nouveaux ouvrages défensifs.

Notre position était constituée par une hauteur rocheuse très escarpée et dénudée, pareille à un squelette, dont les flancs s'abaissaient presque perpendiculairement sur de profonds ravins. Aucun arbre pour nous protéger du soleil, pas le moindre ruisseau où humecter nos lèvres desséchées. Notre seule consolation était que de là nous pouvions, à travers la brume, distinguer la silhouette des forts sur le lointain Laotieh-shan, et apercevoir les ouvrages et les redoutes sur les crêtes et les hauteurs plus rapprochées. Nous nous persuadions ainsi que bientôt le rideau se lèverait, et qu'un grand drame vivant se jouerait de nouveau sur la scène. Dans notre imagination réjouie, nous nous tracions le tableau d'une bataille nouvelle et acharnée, souhaitant ardemment de pouvoir nous y offrir en sacrifice si complètement, que pas un débris de notre chair ne subsistât. Et les jours passaient en dur labeur et en rêves vains. Le soir, dès que les ombres de la nuit venaient à s'étendre sur nous, on apercevait de

noires silhouettes gravir, en groupe, les hauteurs. C'étaient les hommes de relève allant remplacer leurs camarades épuisés par une journée de pénible travail. Ils allaient continuer, de nuit, l'ouvrage entrepris. Sur la première ligne, cette tâche nocturne était la plus importante. De jour, en effet, nous étions gênés par l'artillerie ennemie, qui cherchait à déterminer les points où nous nous retranchions et à les battre de son feu. On ne rattrapait le temps perdu qu'en travaillant la nuit. Tandis qu'au loin s'apercevaient la lueur et la fumée des feux de campements ennemis, nos hommes creusaient la terre, entassaient les pierres, remplissaient les sacs et enfonçaient dans le sol les poteaux de support des réseaux de fil de fer. Nous devions nous efforcer de faire le moins de bruit possible, et il nous était interdit de fumer. Le simple fait d'allumer une cigarette risquait, en effet, d'attirer sur nous le tir de l'adversaire. Nos hommes poursuivaient leur tâche ardue jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, en dépit de la pluie violente ou de la tempête. Et ils l'accomplissaient de tout cœur, sans proférer une plainte, n'ayant qu'une pensée, celle de s'employer de leur mieux au service de la patrie et de l'Empereur. Ils méritent hautement les remerciements cordiaux et les louanges de la nation.

Vers la fin de la nuit, les travailleurs prenaient un peu de repos, sous la garde vigilante d'un certain nombre d'entre eux, qui, immobiles comme des statues, le fusil sur l'épaule, scrutaient le terrain dans la direction de l'ennemi. Ce service des sentinelles était aussi très pénible. Exposées à la brise nocturne de la péninsule, elles échangeaient en souriant leurs impressions :

« Il fait bien froid ! Allons-nous subir une attaque de nuit comme d'ordinaire ? »

Nous n'avions pu déterminer exactement les emplacements de l'artillerie ennemie en face de nous ; ses coups portaient jusque dans le ravin où les officiers de l'état-major du régiment avaient établi leurs tentes, comme si elle avait été à leur recherche. C'est le 15 juillet, si je me souviens bien, qu'un gros projectile nous arriva, faisant explosion avec un bruit terrible, ébranlant la terre, fracassant les rochers, projetant en l'air des débris de pierre, dégageant une fumée d'un jaune foncé. Jusqu'ici nous n'avions été exposés qu'aux projectiles de l'artillerie de campagne, et c'est la première fois que nous en recevions d'une aussi forte dimension. Aussi notre étonnement fut-il grand. Nous pensâmes que l'ennemi était parvenu à hisser des canons de marine sur le sommet de Lungwang-

lang, et que c'est avec ces pièces qu'il tirait sur nous. Les Russes paraissaient toujours impatients de reprendre Kenzan et ne cessaient de nous canonner, d'un tir systématique, à longue distance. Nos troupes tenaient un compte exact des projectiles reçus, relevant leur nombre, notant le secteur dans lequel ils étaient tombés et les heures. C'était d'ailleurs en vain que l'ennemi tentait de nous effrayer en brisant les rochers de Kenzan avec ses gros projectiles. Vue de loin, l'explosion d'un de ces obus est comparable à l'éclatement d'une pièce de feu d'artifice. Mais, à la vérité, nous ne trouvions aucun agrément à nous trouver sous une pareille pluie de feu. Un fait nous intriguait tout particulièrement : tous les jours, presque à la même heure, le tir de l'ennemi s'accélérait, prenant spécialement comme objectif l'emplacement de notre quartier général, et nous causant parfois des dommages inattendus. Cette manière d'agir devait certainement avoir une cause ; mais nous ne pouvions arriver à en pénétrer le mystère. Après de longues et laborieuses investigations, nous finîmes par découvrir à quels agissements ingénieux, mais exécrables, le fait était dû.

Les paysans chinois avaient l'habitude de mener paître des vaches ou des moutons sur les hauteurs, en

arrière de notre ligne de sentinelles avancées. Ils se servaient de ce moyen pour communiquer à grande distance avec l'ennemi. D'après un code convenu avec les Russes, l'apparition d'une vache noire, ou d'un troupeau de moutons, indiquait la direction à battre ou le village sur lequel il y avait à tirer. Notre propre expérience à Changchiatun nous avait mis en garde contre la perfidie intéressée des Chinois, prêts à sacrifier jusqu'à leur vie pour de l'argent. Mais, cette fois, ils ne se donnaient même pas la peine de passer à travers nos lignes. Il leur suffisait de parcourir lentement, avec leurs bestiaux, les sentiers de la montagne. Comment pouvions-nous nous douter que, par un acte aussi simple et naturel, ils nous trahissaient en faveur de l'ennemi? Derniers vestiges ignorants et cupides d'une race en décadence, ils n'ont aucune idée d'intérêts nationaux ou internationaux, et ne sont sensibles qu'à l'appât de l'or ou de l'argent. Il ne leur est pas venu à l'idée de se demander pourquoi le Japon et la Russie se battaient sur leur territoire, n'étant préoccupés que de tirer le plus gros profit possible des dommages subis par leurs propriétés et leurs récoltes. Nous dûmes infliger à ces coupables des sanctions d'une rigueur exemplaire, quoiqu'ils méritassent plutôt notre pitié que notre haine. Ils n'ont qu'un culte, celui de l'or.

Vers le 20 du même mois, quelques officiers japonais envoyés en reconnaissance réussirent à traverser par surprise la ligne des avant-postes russes et à pénétrer loin en arrière. Leur mission terminée, en s'en retournant, ils tombèrent sur une patrouille ennemie de trois ou quatre hommes. Ils lui donnèrent la chasse, essayant de la capturer; mais les Russes, ouvrant le feu sur les officiers, parvinrent à se dégager, ne laissant entre leurs mains qu'un prisonnier, qui fut ramené en triomphe dans notre camp. On fit subir l'interrogatoire d'usage à ce Russe, un caporal d'infanterie. S'inclinant humblement, il suppliait qu'on lui laissât la vie, promettant de nous dire tout ce qu'il savait. Quel misérable! Nous aurions voulu lui infuser une petite dose de ce patriotisme japonais, qui considère que « le devoir doit peser plus lourd qu'une montagne, et la mort peser moins qu'une plume »! Nous savions qu'un de nos soldats ayant eu le malheur d'être fait prisonnier par les Russes, amené par eux à Port-Arthur, refusa obstinément de répondre au général devant lequel on l'avait trainé, et même, dans sa fureur, lui avait adressé des paroles insultantes. Tout au contraire, notre homme se complut à nous dévoiler tout ce qu'il savait de la situation militaire, ne cherchant qu'à sauver sa vie. Conduit sur

notre ligne avancée de surveillance, on lui enjoignit d'indiquer le dispositif des Russes. Sans le moindre scrupule, il nous en donna l'explication détaillée : là, à droite, se trouvait le 26^e régiment de tirailleurs; au centre, le 28^e, et, à gauche, tel autre régiment, etc. Nous avons la preuve de la véracité de ses indications en ce qu'elles confirmaient entièrement les renseignements fournis par nos éclaireurs. Il nous révéla exactement et complètement tout ce qu'il savait, nous rendant ainsi grand service. Mais nous ne le méprisions pas moins comme un lâche, indigne d'être traité en camarade par de vrais soldats.

Laissez-moi profiter de l'occasion pour vous narrer l'interrogatoire d'un autre soldat russe, trouvé caché dans le creux d'un énorme rocher, et fait prisonnier la nuit qui suivit notre prise de Kenzan. Notre entretien eut lieu à peu près en ces termes :

« Que pensez-vous de notre attaque?

— Nous redoutions à tout moment un furieux assaut des Japonais contre notre position.

— Vos chefs prennent-ils soin de vous?

— A notre arrivée à Port-Arthur, ils se montraient bons et attentionnés pour nous; mais maintenant il n'en est plus ainsi. Depuis trois mois, nous ne touchons

plus que le tiers de notre solde. Nos rations aussi ont été diminuées de moitié. Ils mettent le reste dans leurs poches.

— Les troupes battues à Nanshan sont-elles rentrées à Port-Arthur?

— Non. On ne leur a pas permis d'entrer dans le corps de la place. Elles sont stationnées aux premières lignes, occupées aux travaux, et vivent sur les ressources du pays. Il paraît qu'il n'y a pas assez de vivres dans la place pour leur en fournir.

— Savez-vous que beaucoup de vos compatriotes ont été faits prisonniers et envoyés au Japon pour y être internés?

— Oui, je le sais. Il y a quelques jours, un de mes camarades a été emmené en captivité au Japon. »

Comment les officiers et les gradés auraient-ils pu compter sur le respect, l'obéissance et la fidélité dans le service d'hommes auxquels ils ne témoignaient aucune affection, ni aucune sollicitude? D'autres moyens peuvent assurer l'exécution de tâches d'un autre genre; mais l'accomplissement complet et dévoué du devoir militaire, à la vie et à la mort, sur le champ de bataille, ne peut résulter que de l'amour paternel des officiers pour leurs soldats, et du respect filial de ces derniers pour leurs chefs. Si les uns empochent la

solde et réduisent la ration des autres, leur infligeant sans pitié des privations et des épreuves inutiles, comment peut-on s'attendre à ce qu'ils soient respectés, et que les hommes sacrifient leur vie pour des chefs aussi dénaturés? Les dires de ce prisonnier nous donnent en partie l'explication de la conduite odieuse des soldats russes se livrant partout au pillage des indigènes inoffensifs, saccageant leurs propriétés, dérobaient leurs aliments et leurs objets précieux, outrageant leurs femmes et leurs filles.

Sur notre ligne de défense, la force de résistance de nos retranchements s'accroissait chaque jour. Les Russes continuaient à se livrer à leur incessante et fastidieuse canonnade et renouvelaient leurs attaques de nuit, toujours repoussées par nos hommes. Leurs projectiles déchiraient l'air sans relâche; mais leur pointage était si mauvais, que nous en arrivions à craindre pour eux qu'ils n'épuisent ainsi, inutilement, la totalité de leurs munitions. Il arrivait cependant parfois que des obus égarés nous tuaient ou nous blessaient du monde. Si nous envisagions sans regret une mort glorieuse au combat, il n'y avait, par contre, aucun charme, au cours de nos travaux de fortification, à risquer d'être tués ou blessés, perdant toute chance de prendre part à la grande bataille imminente : « Je

ne veux pas être évacué sur l'arrière! Qu'on ne me transporte pas au poste de secours¹! » Ces mots, tombant des lèvres de nos soldats blessés, montraient bien leur déception et leurs regrets. Les sentiments qu'ils exprimaient ainsi sont dignes de notre sympathie et de notre admiration.

¹ Dans l'armée japonaise, le premier échelon du service de santé au combat est le *Hōtai-sho* ou poste de secours. C'est une formation sanitaire essentiellement simple, légère et mobile, allant se placer aussi en avant que possible; elle fonctionne soit par bataillon, soit par régiment. Pour un bataillon, elle comprend deux médecins, quatre infirmiers, dont un gradé, et douze brancardiers.

CHAPITRE XV

LA VIE AU CAMP

Nous avions compté sur nos tentes tout au moins pour nous protéger contre la pluie et la rosée; mais elles se trouvaient maintenant en triste état, endommagées par les intempéries et déchirées par le vent. Nous n'avions pas cessé d'en faire usage, depuis soixante jours que nous étions débarqués, les circonstances ne nous ayant pas permis de recourir à un autre abri. Les hameaux chinois, disséminés, ne comptent en général que peu d'habitations groupées, trois ou quatre maisons seulement. Ils ne se prêtent pas du tout au cantonnement d'effectifs importants. Lorsqu'il nous advenait, par grande exception, de passer la nuit sous un toit, convenablement protégés contre les rigueurs du temps, bien qu'il fallût respirer l'odeur peu agréable des porcs et de l'ail, nous en éprouvions une satisfaction pareille à celle que nous aurions ressentie à dormir, au pays, mollement étendus sur des

*futon*¹ de soie, dans une chambre propre et élégante. La tente était donc notre abri coutumier; cette simple toile nous défendait contre la pluie et le vent, et nous étions heureux de trouver son abri, qui nous épargnait de coucher à la belle étoile, sur la terre humide. Mais maintenant ce tissu précieux ne peut plus nous préserver que des rayons brûlants du soleil. Livrant passage à la pluie implacable et au vent furieux, il leur permet de nous tourmenter sans merci et de nous châtier de je ne sais quelle offense. Si nos corps, à la rigueur, se trouvent capables de supporter la rage des éléments déchainés, comment protégerons-nous contre les intempéries nos rations et nos armes, dont la conservation est aussi importante pour nous que la vie même? Nous n'avions rien pour les mettre à couvert, pas même l'abri d'un arbre. Mais à quoi bon nous plaindre et nous lamenter? Et puisque nous n'y pouvons rien, dormons au moins, exposés à la pluie, d'un bon sommeil, réparateur des fatigues de la journée, agrémenté de songes. Un coup d'œil sur nos faces endormies, en de telles nuits, aurait surpris l'observateur. Tout habillés, nous gisions à terre, les cheveux

¹ Le *futon* est une sorte de matelas ouaté, peu épais, que l'on étend sur les nattes (*tatami*) qui recouvrent le plancher des maisons japonaises.

longs en désordre, la barbe non rasée, pareils à des mendiants ou à des brigands de la montagne, notre peau tannée couverte de poussière et de crasse. Nous étions terriblement amaigris, et notre unique satisfaction était de manger. Dès que nous avions un moment à nous, nous ne pensions plus qu'à cela.

« As-tu quelque chose de bon ? »

— Non. Mais toi, n'as-tu rien en réserve ? Donne-m'en donc un peu. »

Telles étaient les paroles que nous échangeions entre camarades. Et quand la faim nous tourmentait trop, nous faisons rôtir des pois, des haricots, des grains d'orge, et les mâchonnions avec un bruit semblable à celui que font les rats lorsqu'ils grignotent quelque chose de dur. Quel contraste avec l'existence de chez nous, au pays, et que cette dernière nous apparaissait plantureuse !

La prise de Dalny avait facilité le ravitaillement de l'armée, et notre subsistance fut désormais assurée sans trop de privations, sauf au cours des combats. Les soldats recevaient leurs rations régulières, qu'ils faisaient cuire. A l'abri d'un rocher ou au coin d'un mur, on les voyait préparer le riz, se servant de tiges de *kaolian*¹ comme combustible, et attendant impa-

¹ Sorte de grand sorgho qui est beaucoup cultivé en Mandchourie.

tiemment, plongés dans une fumée opaque, que la cuisson fût achevée. Souvent éclatait une joie enfantine. Les condiments¹ destinés à assaisonner le repas consistaient principalement en concombre, radis séché, varech comestible, patate desséchée ou conserves diverses. En avoir était considéré comme une bonne fortune, car il n'était pas rare que nous fussions obligés de dévorer, sans boire, du biscuit dur ou de faire bonne mine à du riz à moitié cuit, agrémenté seulement d'une ou deux prunes salées.

Nous préférions notre emplacement actuel au séjour de Changchiatun. Ici, il y avait de la verdure, de l'herbe, qu'égayaient de jolies fleurs. Nous les cueillions et les disposions en bouquets dans des obus vides, ou nous les placions à notre boutonnière, pour en respirer le parfum. Et la gracieuse fleur bleue du souvenir² faisait parfois envoler nos pensées vers les êtres chers que nous avions laissés dans nos foyers.

Mais les Japonais avaient aussi à faire face à un autre ennemi que les Russes. Cet ennemi formidable était le climat. Quelque brave que soit un soldat, la maladie peut à tout moment l'atteindre et l'obliger à

¹ Ces condiments (*tsukemono*) consistent en légumes ou fruits conservés dans la saumure et se mangent avec le riz.

² *Wasuregusa* : la fleur « ne m'oubliez pas » (hémérocalle).

quitter la ligne de bataille. Le climat, et parfois la mauvaise nourriture, sont des adversaires redoutables. Les épidémies sont particulièrement fréquentes parmi les hommes exposés au vent et à la pluie. L'attente, sous des vêtements mouillés, du bienfaisant rayon de soleil qui viendra nous sécher, ne manque pas d'être pénible; elle est rendue plus dure encore par l'appréhension que la maladie, qui nous guette, peut à tout moment fondre sur nous.

La région que nous occupions était dépourvue d'arbres, à proprement parler; mais il s'y trouvait une herbe assez longue, qui nous servit à couvrir les abris provisoires que nous construisions. Si ces toits d'herbe nous garantissaient convenablement contre le soleil, ils n'étaient d'aucune protection contre la pluie et l'orage. Quand il pleuvait, nous nous trouvions encore plus mal que sous nos toiles de tente déchirées. La grêle des projectiles ennemis ne nous causait aucun émoi; mais, en vérité, cet assaut des éléments arrivait à triompher de notre force de résistance. Trempés jusqu'aux os par la pluie torrentielle, nos soldats, transis, frissonnaient. Le travail excessif auquel ils avaient à se livrer jour et nuit, l'insuffisance de sommeil, l'absorption d'une eau détestable, toutes ces causes contribuèrent à provoquer une épidémie de dysenterie qui affaiblit très sen-

siblement nos effectifs. Bien que solide et en parfait état, je fus atteint par cette maladie et me vis rapidement dépérir, maigrissant, perdant mon énergie, et redoutant de succomber à la fin sous les coups de ce nouvel ennemi. Profondément abattu, je m'affligeais de mon sort. Certes, tomber malade n'est jamais agréable; mais il est doublement pénible de se voir atteint en un lieu dépourvu de ressources médicales et de moyens d'hygiène. De plus, nous nous attendions chaque jour à être appelés à combattre. Si l'ordre de marcher arrivait avant notre guérison, force serait de nous laisser en arrière, et c'est sans nous qu'une nouvelle et glorieuse bataille se livrerait. Cette crainte nous hantait et rendait les malades plus impatients et plus tristes. Je n'oublierai jamais la bonté de trois hommes, que je considère comme mes bienfaiteurs. Ce sont les médecins Masaichi Yasui et Hajime Ando, et mon ordonnance Bunkichi Takao.

Malgré la nature contagieuse de mon mal, ces médecins ne me quittaient pas, veillant avec le plus grand soin à me faire prendre les médicaments prescrits et à assurer mon alimentation. Pour me distraire et me remonter le moral, ils me racontaient des histoires captivantes ou amusantes. Grâce à leurs efforts, mon état s'améliora, et il me fut possible de reprendre,

dans cette glorieuse campagne, ma place dans le rang et de me consacrer de nouveau à mes devoirs. Le danger affronté en commun tend à unir les camarades comme des frères ou bien comme des pères et des fils. Cette épreuve m'avait tout particulièrement attaché à ces médecins, et pendant tout le temps que nous restâmes en cet endroit, leur compagnie fut pour moi une grande satisfaction au milieu de nos travaux et de nos privations. En campagne, la séparation des amis est la règle, et sait-on si la mort ne viendra pas rendre cette séparation éternelle? Au cours du siège aussi rude d'une puissante forteresse, les troupes de première ligne n'ont pas seules à affronter les risques de mort, de blessure ou de maladie; les médecins et autres non-combattants en arrière sont exposés aux mêmes dangers. D'ailleurs, les médecins ont souvent à se porter sur la ligne de feu pour en ramener les blessés.

Qui peut donc dire quel est celui que la mort enlèvera le premier?

« Si vous êtes tué et que je sois sauf, je recueillerai vos effets et les garderai comme un cher souvenir de notre vie commune à l'armée. Si c'est moi qui tombe et que vous surviviez, gardez, je vous prie, un morceau, taché de sang, de mon vêtement, et

léguez-le à vos enfants. Ce bout d'étoffe empourprée de mon sang sera pour eux un témoin de ma profonde affection pour vous, un symbole des services modestes mais dévoués, loyalement offerts à notre Souverain. »

Nous échangeions ainsi des promesses qui resserraient encore notre amitié. Cependant, dans la confusion du champ de bataille, il est rare qu'on sache en quel point un ami est tombé ni qu'on puisse retrouver son corps. Morts ou vivants, ce n'est que par une chance exceptionnelle, sur laquelle il ne faut pas compter, que nous pouvions espérer nous retrouver. C'est pourquoi, lorsque la première attaque générale de Port-Arthur fut annoncée, j'étreignis les mains de ces deux médecins en un dernier adieu, ne pensant pas les retrouver jamais en ce monde. Plus tard, à Wangtai, alors que je gisais à terre, les membres fracassés, entouré d'ennemis, un brave soldat vint à mon secours et me porta en arrière. Je fus ainsi arraché d'une façon providentielle de la gueule du tigre. J'avais perdu connaissance. Quand je repris mes sens, c'étaient mes amis Yasui et Ando qui tenaient mes mains mutilées, me disant : « Merci pour votre bravoure ! » C'étaient eux qui venaient de me prodiguer leurs soins.

Bunkichi Takao, mon ordonnance, était un des

hommes de la compagnie auxquels j'avais donné l'instruction militaire. J'appréciais sa fidélité, sa franchise et son zèle. Lorsque je fus affecté à l'état-major du régiment, je demandai spécialement au capitaine la faveur de l'emmener comme ordonnance. Déjà, en temps de paix, les rapports de l'officier et de son ordonnance sont étroits; mais ils se resserrent bien davantage en campagne. Il n'y a plus de maître ni de serviteur, mais deux frères, l'aîné et le cadet. Pour toutes choses je me reposais sur Takao, et lui, par contre, m'entourait du plus profond dévouement. Il préparait mes aliments et me les apportait. Ayant réussi à se procurer une grande jarre, il la remplissait d'une eau qu'il allait chercher au loin, et m'offrait ainsi le luxe d'un bon bain chaud. Dans les lettres qu'il écrivait à mon père, on trouvait des passages comme celui-ci :

« Depuis notre arrivée à l'armée, nous nous portons tous les deux fort bien. Je vous en prie, soyez sans inquiétude, car je prends bien soin de mon lieutenant. Les hasards du combat pourront nous séparer, mais je veillerai sur mon lieutenant même après la mort. Pour toujours et à tout jamais considérez-moi, je vous en prie, comme un membre de votre famille. »

Quelle franchise de cœur et quel dévouement ! Quand

j'étais malade, il passait les nuits à me veiller, oubliant ses propres fatigues, me massant doucement la poitrine ou me frictionnant les bras. Lorsque, dévoré par la faim, je lui demandais à manger, il me réprimandait et me calmait comme il aurait fait pour un enfant, disant :

« Non, il n'est pas possible de vous donner quoi que ce soit en ce moment. Mais, quand vous irez mieux, vous aurez tout ce que vous voudrez. »

Plein d'attention pour moi, il me soignait dans la perfection. J'appréciais grandement son affection et lui en avais une grande reconnaissance. Lorsque je fus blessé, dans la suite, Takao n'était plus mon ordonnance. Lui aussi avait reçu une blessure. Il apprit mon état alors qu'on l'évacuait sur l'arrière, et, ainsi qu'il me l'apprit plus tard, il me rechercha avec persévérance dans tous les hôpitaux de campagne à sa portée, sans succès d'ailleurs, ce qui l'affligea fort. Le ciel voulut épargner la vie d'un soldat aussi loyal. Il eut la bonne fortune de prendre part au retour triomphal des troupes à la fin de la guerre. Blessé deux fois et ayant rejoint chaque fois après guérison, il avait fait ainsi par trois fois partie de l'armée de campagne. Vétéran honoré, il jouit maintenant de sa réputation justement établie de fidèle et dévoué serviteur. Comme estafette,

il a fréquemment rempli pendant la guerre des missions importantes, se tirant toujours d'affaire dans les moments difficiles, grâce à son intrépidité et à sa présence d'esprit.

Comme vous l'avez vu, nous nous trouvions exposés dans notre campement aux implacables assauts des intempéries, de la chaleur et des maladies. Les projectiles ennemis, d'autre part, venaient souvent nous distraire dans notre solitude. Cependant le moral des hommes et des officiers ne s'en fortifiait pas moins de jour en jour. Tous nous étions impatients de reprendre au plus tôt l'offensive.

CHAPITRE XVI

ATTAQUE DE NUIT DE NOS AVANT-POSTES

Les pauvres Russes investis sans espoir dans Port-Arthur se voyaient chaque jour refoulés sur un espace plus restreint. Aussi sentaient-ils la nécessité de rompre le cercle d'investissement, pour se donner de l'air et élargir leur zone d'activité. A la suite des échecs subis à Kenzan, ils paraissaient avoir renoncé à de nouvelles tentatives pour reprendre ce sommet. Mais presque journellement ils attaquaient, avec plus ou moins de vigueur, un point ou un autre de notre ligne avancée. Pas une fois, cependant, leurs efforts ne furent couronnés de succès : ils n'aboutissaient qu'à une perte inutile d'hommes et de munitions.

Vers le 10 juillet, nous envoyâmes des reconnaissances sur une colline escarpée, située en avant de notre ligne et que nous avions surnommée Iwayama, « la Montagne rocheuse. » Les éclaireurs ennemis y appa-

raissaient fréquemment pour épier nos travaux d'organisation défensive. Ils en furent donc chassés, et notre ligne de postes avancés fut portée jusqu'à ce point. Le 16 juillet, au plus fort de la nuit, le lieutenant Sugimura reçut l'ordre de se rendre sur cette cime avec une poignée d'hommes. Même en été, en cette région, la brise de nuit est fraîche ; un vent piquant fouettait les visages et faisait frissonner les herbes dans l'obscurité. Amaigris par les privations, en proie à une surexcitation malade due au manque de sommeil, les hommes, couchés à terre, guettent l'ennemi : ils écarquillent les yeux pour percer les ténèbres et posent parfois l'oreille sur le sol afin de mieux surprendre les bruits de pas, persuadés que par une nuit pareille les Russes ne manqueront pas de venir. Soudain retentit le cri d'une sentinelle : « L'ennemi ! » Cet appel fut aussitôt suivi par un commandement du lieutenant : « En tirailleurs ! » — Calme et brave, Sugimura fit face à cette attaque avec la ferme résolution de résister jusqu'au bout. Les Russes, dont le nombre, dans la nuit, ne pouvait être déterminé, mais dont l'effectif était certainement bien supérieur à celui des Japonais, les entouraient sur trois côtés. Ils avaient, en outre, mis en action des mitrailleuses qui nous prenaient de flanc. C'est sur l'effet de ces terribles engins de destruction

que l'ennemi comptait le plus. Nous avons subi le feu des mitrailleuses à Nanshan, et elles avaient fauché les nôtres par centaines. Représentez-vous le courageux lieutenant brandissant son long sabre, dirigeant sa poignée d'hommes et résistant à cette formidable attaque. C'est en ses mains que repose le sort de ce petit groupe de défenseurs, à peu près complètement cerné par l'ennemi. Mais l'intrépidité du chef est telle et la vaillance des soldats si grande, qu'ils tinrent plus de deux heures sans céder un pouce de terrain. Malgré son écrasante supériorité numérique, l'ennemi finit par se décourager devant l'opiniâtreté de ses adversaires, et brusquement il abandonna son attaque, disparaissant dans l'obscurité. Mais notre brave Sugimura avait reçu une très grave blessure : une balle de mitrailleuse l'avait frappé à la tête. Pendant quelques minutes il avait pu cependant rester debout, continuant à commander et à encourager ses hommes, jusqu'à ce qu'il eût perçu, malgré le sang qui l'aveuglait, le mouvement de retraite de l'ennemi.

Les Russes avaient laissé sur le terrain une dizaine de cadavres. Le lendemain, de grand matin, nous les vîmes s'approcher tranquillement jusqu'à cinquante mètres de notre ligne avec un drapeau de la Croix de Genève et des brancards, cherchant à surprendre ce

qui se passait de notre côté, sous le prétexte de ramasser leurs morts. Par ce procédé déloyal, et aussi en arborant abusivement le drapeau blanc ou même notre propre drapeau du Soleil-Levant, ils cherchaient à nous tromper. Et c'est fréquemment qu'ils avaient recours à ces méprisables subterfuges. Une autre fois, c'est d'une façon différente qu'ils firent preuve de vilénie. Une de nos sentinelles, voyant une ombre s'avancer, cria, comme il est d'usage :

« Halte-là ! Qui vive ? »

— Officier japonais. »

La sentinelle, croyant que c'était bien un officier japonais qui rentrait de reconnaissance, lui dit : « Passez ! » Mais aussitôt l'ombre, se précipitant sur elle, lui porta un coup de baïonnette. Immédiatement détrompée, la sentinelle s'écria :

« Ah ! tu es un ennemi ! Tu n'as pas honte ! Eh bien ! allons-y ! »

Et d'un coup de crosse elle l'abattit à ses pieds.

Les Russes avaient appris quelques mots de japonais, pour essayer de nous abuser. Et c'est parce qu'ils ne se faisaient pas scrupule d'employer des procédés aussi bas et méprisables, que nous avons à nous tenir très soigneusement sur nos gardes.

Le lieutenant Sugimura fut relevé et transporté dans

une grange, où son ordonnance, Fukumatsu Ito, le soigna avec les attentions d'une mère pour son enfant. Sur le visage pâli du fidèle Ito, on lisait son anxiété et sa fatigue; les larmes aux yeux, il prodiguait à son maître les attentions et les encouragements. C'était un spectacle touchant de le voir aussi profondément dévoué au lieutenant Sugimura. Quand ce dernier eut été évacué sur un hôpital de campagne, Ito ne manqua pas d'aller le voir chaque fois qu'il avait un moment de libre, s'imposant pour cela un long trajet par de mauvais chemins. Un jour, en m'en revenant du quartier général de la brigade, je remarquai un soldat qui gravissait péniblement la colline, essoufflé sous la charge pesante qu'il portait sur ses épaules. En approchant, je reconnus Ito et lui demandai :

« Comment va la blessure du lieutenant Sugimura ?

— Très mal, hélas ! Il a perdu connaissance aujourd'hui.

— Ah ! vraiment ! Mais quelle affectueuse gratitude il doit avoir pour vos soins si attentifs et dévoués ! »

A ces mots d'éloge, les yeux d'Ito se mouillèrent de larmes :

« Je regrette, dit-il, de n'avoir pas été blessé avec mon lieutenant. Je n'ai pas eu le temps de reconnaître toute sa bonté pour moi, et maintenant, je le sens, il

va falloir nous séparer. Il aurait bien mieux valu que nous mourions ensemble. La nuit dernière, saisissant ma main et la serrant dans la sienne, mon lieutenant m'a dit : « Je vous remercie bien, Ito ! » Cela m'a déchiré le cœur ; j'aurais voulu mourir avec mon lieutenant ! »

Le visage décomposé de ce fidèle serviteur était pénible à voir. Il ajouta :

« Il faut que je me hâte d'aller le retrouver. »

Et, découragé, il poursuivit son chemin. Dans le lourd ballot qu'il portait se trouvaient les effets de Sugimura.

La grave blessure de Sugimura détermina chez les officiers et les soldats la résolution d'infliger à l'ennemi, sur le Taiposhan en face de nous, un exemplaire châtiment. Chacun voulait venger la mort ou les blessures de tant de bons camarades. Ceux qui, dans des affaires d'avant-postes, se sentaient mortellement frappés se plaignaient de n'avoir pu faire le sacrifice de leur vie sur un plus glorieux champ de bataille. Les paroles prononcées par quelques-uns d'entre eux au moment de mourir étaient empreintes de tant de regret indigné, que les assistants en étaient secoués jusque dans la moelle des os.

Comme un des exemples les plus caractéristiques de cet état d'âme, je citerai un soldat du nom de Heigo

Yamashita. Toujours zélé et discipliné dans le service, cet homme accomplissait sa tâche, quelque pénible qu'elle fût, sans proférer la moindre plainte. Ses camarades l'aimaient et le respectaient. Ils le considéraient comme un soldat modèle. Un jour, sur le champ de bataille, s'adressant à son meilleur ami, il lui avait dit d'un ton grave :

« Je ne tiens pas à revenir vivant au pays. Mon désir le plus cher est d'être appelé à rejoindre les camarades tombés ici il y a dix ans et de pouvoir leur dire que la vengeance est complète... Mais j'ai un frère aîné qui vit dans la pauvreté. A ma mort, je vous prie de bien lui faire savoir avec quel éclat se sera épanouie ma fleur mortuaire¹. »

Peu de temps après, il fut chargé de transmettre un ordre important. En revenant pour rendre compte de l'accomplissement de sa mission, il reçut un coup de feu dans le ventre et s'écria :

« Eh bien ! quoi ? Mais ce n'est rien ! »

Mais bientôt il lui devint impossible de se tenir debout. On le transporta au poste de pansement, et le médecin qui l'examina, hochant tristement la tête,

¹ *Saki*, s'épanouir ou se déchirer, car le mot a les deux sens, se briser, comme, sous la tiédeur des pluies printanières, éclatent les boutons.

jugea qu'il n'était pas possible de le sauver. Le colonel du régiment vint visiter son vaillant soldat et, le réconfortant de son mieux, lui dit :

« Ne perdez pas espoir. Vous souffrez terriblement, mais gardez votre courage. »

Puis, voyant que la fin approchait, le colonel, les yeux pleins de larmes, ajouta encore :

« C'est une glorieuse blessure. Vous vous êtes conduit en brave. »

A ces mots affectueux, Heigo entr'ouvrit les yeux. Dans son agonie, de sa bouche serrée s'échappa cette pressante supplication :

« Je vous en prie, mon colonel, pardonnez-moi!... Je vous en prie, vengez-moi!... »

Ses mains tremblaient et ses lèvres remuaient comme s'il voulait parler encore; mais bientôt il partit pour le voyage dont nul ne revient jamais. Pauvre Heigo! qui mourut ainsi, tristement, au lieu de prendre sa part de la grande bataille qui bientôt devait se livrer. Le loyal serviteur, en ses dernières paroles, s'excuse de n'avoir pu mieux faire et demande à être vengé! Le lendemain, les camarades de ce brave mirent en terre ses restes, devant lesquels l'aumônier Toyama lut les prières rituelles. Suivant l'usage bouddhique, il lui donna un nom posthume, et le poteau portant l'inscrip-

tion de ce nouveau nom fut érigé sur sa tombe, face à Port-Arthur¹.

Laissez-moi ici vous décrire un service funèbre qui eut lieu dans nos campements en l'honneur des morts. Depuis notre attaque de Kenzan, nous avons perdu un certain nombre d'hommes, et le général commandant la division avait prescrit que, le 1^{er} juillet, un service serait célébré à la mémoire des âmes de ces braves. Dans la soirée de ce jour, tandis que le ciel se couvrait de nuages, un autel fut érigé dans un champ auprès de Lingshuihotzu. Cet autel n'était, d'ailleurs, qu'une table trouvée dans une cour de ferme. On le couvrit d'un drap blanc et on suspendit au-dessus une image d'Amida Butsu², que possédait l'aumônier Toyama. Devant l'autel, qui faisait face à Port-Arthur, on empila les boîtes contenant les cendres; elles avaient environ quatre *sun*³ de côté. On avait aussi préparé des bâtons d'encens. Les cierges répandant leur lumière blafarde ajoutaient à la mélancolie et à la tristesse de la cérémonie. Les insectes bourdonnant de tous côtés semblaient chanter l'inconstance de toute chose. Une averse tomba, et les gouttes d'eau, qui glissaient sur les feuilles

¹ Afin que son esprit pût en voir la chute.

² Dieu du bouddhisme, le maître du pays sans souillure.

³ Le *sun* équivaut à 0^m,0303.

des saules agités par le vent, paraissaient comme les larmes du ciel. Les officiers de la division formèrent un demi-cercle autour de l'autel, et les soldats se tinrent derrière eux. Lorsque l'aumônier eut terminé la lecture des prières, le général s'avança gravement, brûla de l'encens et, s'inclinant silencieux, demeura la tête baissée pendant quelques minutes. Son cœur débordait de douleur et aussi de gratitude, et ses lèvres semblaient murmurer : « Vous avez bien agi ! » Les esprits des héros morts durent, eux aussi, être attristés d'avoir quitté leur excellent chef. Les autres officiers, un à un, à la suite du général, s'inclinèrent à leur tour et brûlèrent l'encens, s'affligeant de la perte de leurs malheureux soldats : « Vous avez combattu bravement et fait honneur à vos chefs. Vous avez fidèlement rempli votre devoir, vous avez été d'utiles instruments dans les mains de Sa Majesté. » Tel dut être le tribut muet de chaque officier à ses hommes. Les survivants, ceux qui étaient entrés au service le même jour que leurs malheureux camarades et avaient rivalisé de zèle avec eux, pour accomplir leur devoir, envièrent leur fin héroïque. Ils auraient souhaité d'avoir eu le même sort et de tomber glorieusement avec eux. Les gouttes qui humectaient les manches des officiers et des hommes, inclinés devant l'autel, ne provenaient pas toutes de la pluie.

CHAPITRE XVII

LA BATAILLE DE TAIPOSHAN

Depuis l'échec que nous avions infligé à l'ennemi, lors de sa tentative désespérée pour reprendre Kenzan, nous n'avions pas cessé de renforcer notre situation. Toutes les mesures étaient prises en vue d'un mouvement offensif. Douze pièces de canon, capturées à Nanshan, avaient été établies sur les hauteurs, aux environs de Luannichiao, et six gros canons de marine placés sur la croupe à l'ouest de Chuchuantzu. D'autre part, des reconnaissances fréquentes nous précisaient le dispositif des avant-postes ennemis. La position principale des Russes s'appuyait maintenant aux collines escarpées qui s'étendent de Yingchengtzu au nord, par Shuangtaikou et Antszuling au centre, jusqu'à Taiposhan et Laotsoshan au sud. Déterminés à empêcher à tout prix les Japonais de percer leur ligne, ils n'avaient épargné ni le temps ni l'argent pour renforcer ces points, déjà très solides par eux-mêmes. Il

était donc extrêmement difficile pour nous d'enlever ces positions. Mais voici un mois que nous tendions notre arc, et, parfaitement préparés, nous étions impatients de laisser filer la flèche. C'était bien le moment d'agir. Le moral des hommes était excellent. Le 26 juillet, tous les éléments de l'armée de siège quittèrent leurs emplacements, se dirigeant au sud vers les positions russes.

Mon régiment avait comme objectif Taiposhan, très fortement organisé, et que l'ennemi regardait comme la clef de sa première ligne. La nuit qui précéda ce mouvement, le général de brigade nous exposa en détail le plan du combat. Il nous pressa instamment, officiers et soldats, de ne ménager aucun effort pour que l'objectif qui nous était assigné tombât entre nos mains, nous faisant ressortir que la bataille qui allait se livrer devait aboutir à l'investissement réel de Port-Arthur et que nous avions à enlever le point des avant-postes où l'ennemi s'était le plus fortement retranché.

Notre colonel nous parla également : pour la première fois, nous dit-il, le régiment va donner en entier; c'est dès le début du combat que se décide le sort d'une bataille; toutes nos vies lui appartiennent, à lui notre chef; il n'hésitera pas à en faire le sacri-

fice, résolu à user, pendant la lutte, de tous les moyens nécessaires au succès. Il nous rappela que le moment était venu pour nous d'affirmer cet esprit du *Bushido*¹ dont il s'était efforcé depuis si longtemps de nous pénétrer, nous demandant de nous souvenir de ses enseignements, et notamment de ses recommandations le jour où nous avions quitté notre garnison. Toutes nos pensées, toutes nos aspirations devaient n'avoir qu'un but : justifier la confiance que l'Empereur avait placée en nous, et, tous, nous devions être prêts à faire le sacrifice de notre vie pour l'honneur de notre glorieux drapeau. Tel fut le sens de sa harangue en cet instant solennel. Puis ce fut au tour des commandants et des capitaines de rappeler à chacun son devoir et de nous exhorter à faire usage de toutes nos forces pour main-

¹ Le *Bushido* est le code des lois morales des guerriers (*Bushi* = guerrier ; *do* = le chemin, la voie, et, au figuré, la doctrine). C'est l'ensemble des principes de loyauté et d'honneur auxquels doivent toujours obéir les *samurai*. Le *Bushido* a emprunté au bouddhisme l'endurance stoïque, le mépris du danger et de la mort ; au shintoïsme, le culte religieux de la patrie et du souverain ; au confucianisme, une certaine culture littéraire et artistique, et la morale sociale des cinq relations (*go rin* = parents et enfants, maître et serviteur, époux, frères, amis). De ce composé résulte le code du parfait chevalier, qui peut se résumer en trois préceptes : le *samurai* n'a pas deux paroles ; — il ne sert pas deux maîtres ; — pour le devoir, il répand son sang « comme le cerisier laisse tomber ses fleurs ». Tel doit être le *samurai* idéal. Les vertus cardinales sont : l'humanité, la droiture, la courtoisie, la prudence et la fidélité.

tenir intact l'honneur du régiment. Notre résolution se trouva ainsi encore plus affermie, et notre état d'âme était tel, qu'il nous semblait avoir déjà conquis Taiposhan tout entier avant même de l'avoir attaqué !

Nos campements présentèrent, pendant la nuit qui précéda le mouvement, un spectacle inusité. Ça et là des camarades s'entretenaient à voix basse. On en voyait saisissant allègrement leur fusil, tandis que sur leurs lèvres s'ébauchait un sourire de satisfaction intime. D'autres changeaient de linge, mettant ce qu'ils avaient de plus propre : ils auraient regardé comme une honte d'aller à l'ennemi et de mourir avec des effets souillés. D'autres encore, le regard perdu vers le ciel, chantaient à demi-voix. Et moi-même, quelle pouvait être ma pensée?... Tous, nous souhaitions ardemment de pouvoir, en mourant, dire, heureux et satisfaits : *« Grâce à Dieu, j'ai accompli mon devoir. »*

Le 26 juillet, avant le lever du jour, des milliers de guerriers se mirent en marche ; leur colonne se déroulait dans l'obscurité comme un long serpent. Le brouillard était si épais, qu'on ne distinguait rien à un pas devant soi. Une brise fraîche soufflait, qui avait succédé aux averses de la soirée précédente. A 3 heures du matin, nous avions atteint le pied de Iwayama, emplacement assigné à la réserve du régiment. Nos tirailleurs

sont déployés sur les crêtes, et l'artillerie a pris position sur une hauteur à droite. Personne ne doit bouger avant que le signal d'attaque n'ait été donné. L'arme chargée, la cartouchière maintenue ouverte, retenant sa respiration, chacun attend anxieusement l'ordre au colonel d'ouvrir le feu. Lui, est debout, au point le plus élevé, les jumelles à la main. Devant lui, son officier adjoint tient une carte déployée. Les chevaux, porteurs de munitions, sont rassemblés au pied de la colline; les pourvoyeurs auxiliaires sont prêts à commencer leur service de ravitaillement. Un coup de canon devait donner le signal de l'action. Nous regardions impatiemment les aiguilles de nos montres, comptant les minutes, et nos cœurs battaient de plus en plus à mesure que le temps s'écoulait.

Enfin à 7 heures 49 retentit, à notre aile gauche, le premier grondement du canon, signal convenu de l'attaque des positions ennemies de Laotsoshan et de Taiposhan. Il y avait trente jours que nous n'avions tiré un coup de canon; aussi cette détonation dut-elle surprendre les Russes. Hâtivement ils nous répondirent; mais leur tir était lent, comme endormi, et leurs projectiles passaient haut au-dessus de nos têtes. D'après le plan arrêté, l'aile gauche devait attaquer d'abord et s'emparer de Laotsoshan. Ensuite seulement notre

détachement entrerait en action. Nous avions donc à demeurer encore quelque temps inactifs, guettant les progrès de nos camarades. Bientôt nos pièces de marine commencèrent à tonner de toutes leurs forces, nous faisant espérer que l'ennemi, épouvanté, nous abandonnerait facilement sa ligne avancée. Mais les Russes firent preuve d'une résistance plus opiniâtre que nous ne l'avions pensé et furent loin de se disperser comme un essaim d'araignées.

La bataille gagnait progressivement en intensité. Notre artillerie tout entière avait concentré son feu sur les gros canons russes placés sur les pentes nord de Laotsoshan, et faisait tous ses efforts pour les réduire au silence. Puis, lorsque le tir de l'ennemi eut un peu faibli, l'infanterie de notre aile gauche s'avança sous la protection de l'artillerie. Rapidement elle s'empara d'une hauteur en forme de croissant, située à environ deux mille mètres en avant de nous, puis, se prolongeant aussitôt vers la gauche, occupa, à 10 heures, le contrefort septentrional de Laotsoshan. Il semblait que les Russes n'avaient pas organisé ces points très fortement; car, après avoir tenu quelque temps, ils abandonnèrent jusqu'au vaste ouvrage établi sur la partie la plus élevée de cette importante position. Leur résistance n'en était pas moins opiniâtre, et

même, lorsque nous eûmes occupé le sommet, un détachement ennemi persista à se maintenir sur les pentes sud et y tint désespérément, bien que nous concentrions sur lui notre tir plongeant. C'est ce qui prolongea sensiblement le combat de ce côté. Enfin, notre gauche parvint à chasser définitivement l'ennemi de ce point. Derrière lui se trouvait le petit bras de mer de Lungwangtang, et sa retraite dans cette direction était compromise. Aussi, sous notre pression vigoureuse, les Russes durent-ils abandonner leurs morts et leurs blessés, se réfugiant dans des jonques et allant se mettre à l'abri sur le rivage opposé.

La gauche avait ainsi accompli sa tâche, et pour notre régiment se présentait maintenant une belle occasion de se mesurer avec l'ennemi. Aussi le colonel Aoki cria-t-il immédiatement à tous ses capitaines :

« C'est bien ! Ouvrez le feu sur toute la ligne ! »

Et aussitôt, sur toute la ligne, on vit les têtes se redresser. Les 1^{er} et 2^e bataillons se trouvaient à droite, le 3^e à gauche. La fusillade crépitait comme des pois sur le gril. Dès que nous eûmes ouvert le feu, les balles russes commencèrent à nous arriver en pluie dense, soulevant le sable, frappant les pierres, abattant les hommes. Celles qui passaient le plus près de nos oreilles produisaient un sifflement

aigu ; les autres, haut au-dessus de nos têtes, faisaient vibrer l'air. Ça et là, sur notre longue chaîne de tirailleurs, voici que des anneaux se brisent. Les brancardiers courent de côté et d'autre, emportant les morts et les blessés au poste de secours. A la grêle des balles viennent se joindre les gros projectiles, qui éclatent au-dessus de nous en émettant un petit nuage de fumée blanche. Des fragments d'obus tombent à terre en bourdonnant, s'y enfoncent, ou bien frappent les tirailleurs à la tête. Parfois, l'enveloppe vide d'un projectile passe au-dessus de la colline qui cache la réserve et vient tomber au milieu d'elle. Je m'y trouvais encore, lorsqu'un soldat reçut un de ces projectiles vides qui lui arracha le bras, le tuant sur place. En examinant cette enveloppe d'obus, nous en retirâmes successivement des morceaux de capote, de veste, de chemise, puis de la chair et des fragments d'os et de nouveau des débris de chemise, de veste et de capote, le tout mélangé à de l'herbe et à des cailloux tachés de sang et constituant ainsi une sorte d'horrible boîte de conserve.

Le combat dura plusieurs heures. L'artillerie ennemie gardait toute sa puissance, et nous ne pouvions trouver le moment de marcher de l'avant. Le nombre des morts et des blessés augmentait rapidement. Les brancards devenaient insuffisants. Le feu des Russes se faisait

sentir loin en arrière, jusque sur la ligne des postes de secours. Des blessés y reçurent de nouvelles blessures ou y furent tués. La bataille se poursuivait furieuse. On porta la réserve à la gauche des emplacements de l'artillerie, la tenant prête, au premier signal, à donner l'assaut à la position ennemie, dès que l'occasion s'en présenterait. Comme porte-drapeau, je marchais avec la réserve. Le fait que nous nous trouvions auprès de l'artillerie et que le drapeau formait point de mire attira sur nous, de Wangchiatun, le feu violent des Russes. Leur tir concentrique était parfaitement dirigé, et les obus tombaient dru sur nous, pareils à une pluie oblique poussée par la rafale. La fumée s'étant dissipée un instant, nous aperçûmes un lieutenant gisant, frappé à mort, dans une mare de sang. Quelques moments auparavant, nous l'avions remarqué dirigeant bravement ses hommes. Un chef de pièce et ses servants avaient été mis en morceaux, la cervelle jaillissant des crânes et les entrailles répandues à terre dans une boue sanglante. Des servants de réserve, venus remplacer leurs camarades, avaient subi le même sort. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vécu, un drame aussi horrible et aussi sanguinaire. Ma plume est incapable d'en donner une description approchant de la réalité.

Sous le feu violent de l'ennemi, la réserve avait subi

des pertes importantes. Il ne fallait plus tarder à prononcer notre attaque, le maintien sur l'emplacement actuel ne pouvant manquer de nous coûter encore beaucoup de monde. Depuis un moment, des nuages s'amoncelaient bas dans le ciel. Un voile sombre, d'une lugubre tristesse, s'abattait sur le champ de bataille. Puis bientôt s'éleva une brise assez forte qui balaya la fumée et l'odeur de la poudre ; de lourdes gouttes d'eau, tombant de biais, vinrent s'ajouter à la pluie de balles et d'obus. C'est dans ces sinistres conjonctures que la réserve reçut l'ordre d'aller rejoindre le colonel. Quittant aussitôt l'artillerie, nous nous mîmes en mouvement vers la gauche, gravissant les rochers. Le vent très vif agitait si violemment l'étoffe du drapeau, que je craignais à tout moment qu'il ne finit par l'arracher. Tout à coup, un obus éclata au-dessus de ma tête, déchirant l'air de ses éclats. Une partie du drapeau fut emportée, un homme tué, et un gros fragment du projectile alla se perdre dans un ravin derrière nous.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le colonel se trouvait au sommet d'Iwayama. Les Russes, qui n'ignoraient pas que c'était vers ce point que nous avions rassemblé nos forces, faisaient pleuvoir sur ces pentes une grêle de projectiles. Les yeux inlassablement fixés sur l'ennemi, le colonel Aoki se tenait debout au milieu de cette

mitraille, aussi ferme et impassible que Nio ou que Fudō¹. Lorsque je vins lui rendre compte qu'un morceau du drapeau avait été enlevé, il se borna à me répondre :

« Bien ! bien ! »

Puis, au bout d'un instant, il me dit :

« Ne trouvez-vous pas que tout se passe exactement comme à la manœuvre ? »

Sa bravoure et sa fermeté étaient telles, le calme et l'intrépidité de son attitude exerçaient tant d'influence sur ses subordonnés, qu'il suffisait aux hommes de le regarder pour chasser toute tentation de découragement et recouvrer leur entière énergie.

Il était déjà 2 heures de l'après-midi, et aucun résultat décisif n'avait encore été acquis. Nos pertes s'accroissaient d'heure en heure. En ce moment, une partie de notre gauche se mit en mouvement. Notre détachement reçut également l'ordre de se porter en avant. La longue ligne de nos hommes se redressa et, sombre palissade mouvante, marcha droit sur les bouches à feu de l'en-

¹ Divinités bouddhiques à l'aspect terrible. Les *Nio* sont les rois de dimension colossale et d'apparence farouche que l'on voit de chaque côté de la porte extérieure des grands temples. — *Fudō* a le pouvoir de déjouer les embûches des démons. Il est représenté entouré de flammes, avec un visage effrayant. Il tient une épée de la main droite, et de la main gauche une corde, destinée à garrotter ses ennemis.

nemi. Devant cette menace, les Russes augmentèrent encore l'intensité de leur tir, fauchant ceux qui s'avançaient. Si nombre d'entre nous n'allaient plus de l'avant, c'est que la mort les avait déjà frappés. Bien qu'ayant eu la poitrine traversée par une balle, le lieutenant Hachida (Yuji) continuait à crier : « En avant ! en avant ! » sans se soucier du sang qui jaillissait de sa blessure, laissant ignorer à ses hommes qu'il venait d'être atteint. Il courut ainsi, furieusement, près de mille mètres vers l'ennemi. Parvenu auprès de la seconde position que nous avions à enlever, d'une voix affaiblie il cria encore : *Banzai !* et expira.

Les soldats d'un chef brave sont toujours braves. Un des hommes d'Hachida avait eu le bras droit fracassé avant que son lieutenant ne fût touché. Il ne voulut pas rester en arrière. Aux injonctions de son lieutenant lui disant d'aller se faire panser au poste de secours :

« Mais, pourquoi ? répondit-il ; ma blessure est légère. Je puis très bien me battre encore ! »

Déversant sur sa blessure l'eau de son bidon, il la lava, l'enveloppa d'un linge¹ et continua, tout haletant, à avancer avec les artilleurs, portant son fusil de la main gauche. En approchant de l'ennemi, ce brave gar-

¹ *Tenugui*, serviette étroite que le Japonais du peuple porte toujours sur lui et dont, souvent, il se ceint le front.

çon fut tué; il tomba aux côtés du lieutenant Hachida, auquel il était profondément dévoué, et, mort, de ses mains crispées il étreignait encore solidement son fusil. En eux se manifestait ainsi le caractère véritable du guerrier japonais, toujours fidèle à son devoir, jusqu'au dernier souffle et même après la mort.

La réserve à la disposition du colonel Aoki ne comptait plus que deux compagnies d'infanterie et une compagnie du génie. Ce combat n'avait pas été heureux. Depuis le matin, c'est en vain que notre artillerie s'efforçait de réduire au silence les puissantes pièces de l'ennemi. Il tenait toujours dans ses retranchements. Notre espoir était profondément déçu. Nous n'étions plus qu'à cinq ou six cents mètres des Russes; mais, tant que l'artillerie n'aurait pas détruit leurs ouvrages et bouleversé leurs défenses, un assaut n'aurait abouti qu'à notre complet anéantissement. C'est pourquoi les fantassins durent attendre patiemment, au contact immédiat de l'ennemi, le moment d'intervenir. Cette longue journée d'été se terminait enfin, et sur la scène du combat s'abaissait le rideau lugubre des ténèbres.

La pluie cessa, mais la nuit répandait une impression sinistre. Sur les collines et dans les ravins, des centaines de cadavres jonchaient le sol, tandis que, haut

sur le ciel sombre, se profilait les redoutes ennemies, paraissant nous provoquer à une stérile attaque. Cependant notre moral n'avait pas subi la moindre atteinte. Tout au contraire, l'insuccès de cette journée avait affermi encore notre volonté de donner le lendemain aux positions russes un assaut décisif et victorieux. Pendant la nuit, la canonnade et la fusillade se poursuivirent sans répit. Faute de civières, on dut se servir de toiles de tente pour y placer les cadavres. Les brancardiers ramassaient les blessés et les transportaient à l'arrière. Et nous qui étions sains et saufs, assis auprès de nos morts désormais silencieux, nous attendions avec impatience, sans prendre de sommeil, l'aurore d'un jour meilleur.

CHAPITRE XVIII

LA PRISE DE TAIPOSHAN

Le jour suivant, le 27, bien déterminés à chasser l'ennemi de ses retranchements, nous ouvrîmes sur lui, dès l'aube, le feu de toutes nos batteries, chargées de préparer l'accès à l'infanterie. Leur tir était plus violent encore que la veille, et la réponse de l'artillerie adverse, elle aussi, plus furieuse encore. Comment les ouvrages russes nous opposaient-ils une résistance aussi inébranlable ? Les tranchées qui reliaient entre elles les hauteurs avaient leur talus extérieur formé par des rochers ; elles étaient couvertes au moyen de rondins. Bien abrité et protégé contre nos obus, l'ennemi tirait sur nous par des créneaux. Des pièces à tir rapide et des mitrailleuses placées dans de solides épaulements étaient disposées de façon à croiser sur nous leur feu dans toutes les directions. Par surcroît, entre la position que nous occupions et celle des Russes, se creusait un ravin rocheux, aux parois presque perpendiculaires,

qui pour être franchi, tant pour la descente de notre côté que pour l'escalade de la face opposée, devait exiger des efforts surhumains. L'attaque d'un adversaire aussi solidement organisé dans une position naturellement forte allait nécessiter de très gros sacrifices de notre part.

Tant que l'artillerie n'aurait pas ébranlé l'ennemi, nous ne pouvions rien avec nos fusils. Il nous fallait trouver un moyen de réduire au silence ses mitrailleuses, sans quoi tous nos efforts n'aboutiraient qu'à augmenter le nombre déjà si considérable de nos morts et de nos blessés. Nous étions bien pénétrés de ce fait. Mais puisque nos fusils étaient inutiles, il ne nous restait que la seule et ultime ressource de lancer sur les Russes des hommes, de la mitraille humaine ¹.

Avec de pareils projectiles, les boulets de chair humaine, uniques de leur espèce, quintessence du *Yamato-damashii*, nous ne pouvions manquer de mettre l'ennemi en déroute.

Bientôt les ordres sont donnés. Les 5^e, 7^e et 10^e compagnies du régiment se précipitent au fond du

¹ *Niku-dan*, et c'est le titre que le lieutenant Sakurai a donné à son livre. Quelle différence entre notre passif « chair à canon » et l'offensif « boulet humain » des Japonais ! Toute l'exaspération de leur ardeur guerrière, leur délire du sacrifice sans réserve, tient dans le mot *Niku-dan*.

ravin et se lancent en une impétueuse attaque sur les retranchements russes. Mais aussitôt les batteries ennemies, qui jusqu'ici ne s'étaient occupées que de notre artillerie, dirigent une violente canonnade contre la colonne assaillante de nos enfants perdus. Simultanément, de tous les ouvrages, les mitrailleuses et l'infanterie concentrent leur tir sur cette troupe furieuse qui pousse de l'avant, déchainée, pareille à un vent impétueux, criant et hurlant, et dont ce feu d'enfer ne peut rompre l'élan. Les cris perçants de nos hommes, se mêlant au fracas du canon, résonnent comme des centaines de coups de tonnerre grondant en même temps.

« En avant, les amis ! A l'assaut ! »

Et, semblables à autant de furies, ne s'occupant ni des officiers ni des camarades qui tombent, frappés par le feu de l'ennemi, ils poursuivent leur course. Sautant par-dessus les morts et les mourants, les survivants parviennent enfin à une douzaine de mètres de l'ennemi. Mais, arrivés là, il leur eût fallu, — tâche impossible, — triompher de la nature elle-même. La paroi rocheuse du précipice, barrière infranchissable, se dresse devant eux, tandis que sur les pentes, derrière eux, la moitié de leurs camarades jonchent le sol. Il ne leur reste qu'à se maintenir fermement sur place, face à l'ennemi. Les mots ne sauraient rendre la poignante émotion ressentie

au spectacle de cette colonne d'assaut, déchainée sous la grêle des balles et des obus. Dans l'épaisse fumée qui les enveloppe, des fantômes grisâtres bondissent en avant. On voit les gros projectiles, en éclatant, soulever quelques-unes de ces ombres et les projeter haut en l'air. Et nous remarquâmes, en ramassant les cadavres, que certains d'entre eux ne portaient aucune trace de blessure ; mais sur tout le corps la peau était d'un rouge violacé, dû à la lourde chute qu'ils avaient faite en retombant.

La résistance de l'ennemi était si opiniâtre et notre feu avait si peu d'effet, qu'autant aurait valu battre une cloche de pagode avec une épingle¹. En persévérant dans cette voie, nous nous exposions à un complet échec, et un nouvel assaut risquait d'amener notre total anéantissement. Aussi le général de brigade envoya-t-il l'ordre qui suit :

« La bravoure intrépide dont les officiers et les soldats ont fait preuve depuis le commencement de la bataille est digne de la plus grande admiration. Ce soir,

¹ Locution japonaise. La cloche d'un temple est suspendue, immobile, dans une petite construction basse et ouverte, en dehors du sanctuaire principal. Pour faire sonner la cloche, on la frappe sur sa face extérieure avec une poutre horizontale, suspendue à côté en équilibre et qui s'ébranle ainsi facilement, servant de battant.

à 5 heures, la brigade reprendra l'attaque sur les pentes est de Taiposhan. L'artillerie tout entière canonnera les emplacements ennemis. Dès que l'effet de nos batteries se fera sentir, l'aile gauche, profitant de la première occasion, donnera l'assaut et mettra l'ennemi en déroute. Votre régiment fera les plus énergiques efforts pour tirer le meilleur parti des circonstances et pour enlever les positions russes en face de lui. »

Oui, certes ! nous étions résolument prêts à tout mettre en œuvre pour infliger à l'ennemi une exemplaire défaite. C'était bien aujourd'hui pour nous le jour de déployer notre drapeau sur les ouvrages russes et de rasséréner ainsi les esprits de ceux de nos camarades tombés en ces dernières journées sans avoir eu la joie d'entendre l'écho d'un triomphant *banzai*.

Dans un groupe d'officiers, en attendant le moment de reprendre l'offensive, on causait de la situation et du développement du combat depuis la veille au matin :

« L'ennemi est brave. J'ai remarqué un officier russe donnant des ordres à sa troupe du haut d'un parapet, où il se tenait debout, à découvert.

— Oui, ils se battent bien. Mais, aujourd'hui, il nous faut les chasser. »

Nous commençons à sentir que la résistance des

Russes ne provenait pas seulement de leur armement et de leur préparation technique, mais aussi de leur indéniable intrépidité. Mais nous n'en demeurions pas moins tous unis dans notre ardente résolution de les vaincre, coûte que coûte, et de venger nos infortunés camarades. Sur ces entrefaites, nous aperçûmes un jeune officier qui se dirigeait vers notre groupe, une bouteille de bière à la main. Depuis la veille, nous n'avions presque rien mangé ni bu, et l'apparition sur le champ de bataille de cette bouteille de bière nous parut un fait surprenant. Nous nous demandions avec étonnement quel pouvait être cet officier. A son approche, nous reconnûmes le lieutenant Kwan (Tadashi), adjoint au commandant du 2^e bataillon.

« Voilà un vrai régal : de la bière ! Je porte depuis hier cette bouteille dans ma ceinture, pour boire un *banzai* dans la position ennemie. Mais buvons-la ensemble maintenant. Ce sera la coupe des adieux. Vous avez tous été bons pour moi, et j'ai résolu de faire une belle mort aujourd'hui. »

Le jeune officier prononça ces paroles gaiement, mais, en même temps, avec l'expression de la plus grande sincérité. Il remplit son gobelet d'aluminium avec le liquide doré et le fit passer à la ronde, tandis que la figure de chacun s'éclairait d'un sourire mélanco-

lique. Ensuite, élevant en l'air la bouteille vidée, il s'écria :

« A votre bonne santé à tous ! »

Puis il s'en retourna en courant à sa tâche présente, qui était de veiller à l'ensevelissement des morts. Pouvions-nous supposer qu'il venait de nous faire là de réels adieux ? Bientôt après, sans avoir attendu l'heureuse occasion de pousser un *banzai* sur la position ennemie, il devait aller prendre sa place dans les rangs de nos glorieux morts. Nous étions tous deux originaires de la même ville, et une vieille et intime amitié nous liait l'un à l'autre. Il m'affectionnait comme un frère cadet. Quand, pendant la campagne, nous nous étions rencontrés, jamais nous n'avions manqué de nous serrer chaleureusement la main et de nous interroger mutuellement :

« Cela va-t-il bien ? »

A l'échange rapide de paroles si simples, nous éprouvions toujours le plus grand plaisir.

Cette fois-ci, ne pouvant naturellement me douter que je le voyais pour la dernière fois, il ne m'était pas venu à l'idée de le remercier pour toute l'affection qu'il m'avait témoignée dans le passé. C'est ainsi que, comme il arrive souvent à la guerre, nos derniers adieux furent hâtifs et incomplets. J'appris plus tard qu'en dirigeant

l'ensevelissement des morts, le lieutenant disait à ses hommes :

« Couvrez-les de terre avec soin, parce que sous peu vous aurez à me traiter de même. »

Avait-il eu réellement le pressentiment de sa fin imminente ? De même, le lieutenant Hachida, qui fut tué avant Kwan, avait sorti de sa poche, — au cours du mouvement en avant dans lequel il devait trouver la mort, — un paquet de châtaignes sèches ¹ et dit à son ordonnance :

« Ceci a été offert aux dieux par ma mère. Elle m'a recommandé d'en manger avant de combattre. Je vais en prendre une, mangez-en une autre. C'est peut-être là notre dernier adieu ! »

Ils se saluèrent poliment, et chacun grignota sa dure châtaigne. Tous, certes, nous étions préparés à la mort, et chaque fois que nous nous retrouvions nous pensions que c'était pour la dernière fois. Mais, quand l'heure de mourir arrive réellement, il semble que, par un fil mystérieux et invisible, le funèbre avertissement se transmet à notre cœur.

Il était 5 heures du soir. Toute notre artillerie ouvrit

¹ *Kachiguri*. Le mot *kachi* signifie à la fois châtaigne et victoire. Aussi, pour lui porter bonheur, donnait-on des châtaignes au soldat partant pour la guerre.

le feu à la fois, tandis que l'infanterie, elle aussi, entraînait en action sur toute la ligne. Le ciel et la terre s'assombrirent sous d'épais nuages de fumée ; comme en une tempête enragée, les balles déchirent l'espace et les obus qui explosent menacent de faire voler en pièces monts et vallées.

C'est la bataille décisive ; la violence furieuse du combat dépasse toute description. L'infanterie tire et fait un bond, s'arrête, tire encore, et s'élance de nouveau en avant. La grêle des projectiles ennemis s'oppose à tout mouvement continu. Parfois, les lèvres d'un mourant murmurent faiblement ce dernier mot de gratitude : « Mon lieutenant ! » — « Aah ! » est souvent l'unique son qui s'échappe de la gorge du soldat expirant. Mais ce n'est pas le moment de prêter attention à ces scènes affligeantes. Il faut à tout prix nous rapprocher de l'ennemi, ne fût-ce que d'un pouce ! Dans son ordre, le général de brigade a bien dit : « J'admire votre courage. » Mais il a dit aussi : « Combattez de toutes vos forces. » En avant donc ! toujours en avant et jusqu'à la mort, sans trêve ni repos !

Telle était notre pensée à tous, et tels les mots par lesquels nos officiers exaltaient notre courage. Brandissant leurs sabres, ils se portaient rapidement de la droite à la gauche de leur troupe, stimulant les hommes

et les pénétrant d'une ardeur invincible. La première ligne avait été renforcée de deux sections d'infanterie et d'éléments du génie tirés de la réserve. Le 1^{er} bataillon n'était plus qu'à vingt mètres de l'ennemi. Mais toujours se dressait devant nous, tel un immuable écran, cet escarpement rocheux sur lequel le pied n'avait aucune prise. Malgré notre impatience exaspérée de le gravir, nous en étions absolument empêchés par la pluie de balles qui nous balayait de flanc. La 2^e compagnie présentait son front à l'ennemi et devint pour ses mitrailleuses une véritable cible. En quelques instants elle fut littéralement fauchée. Une balle vint frapper la lame de sabre du capitaine Matsumaru (Junichi) et ricocha en effleurant sa joue gauche. Notre artillerie produisait dans les airs un spectacle impressionnant et semblable à un feu d'artifice ; mais elle n'avait aucun effet sur les retranchements russes. Les obus à balles n'étaient d'aucune utilité. Il nous fallait employer les obus à explosifs, capables de défoncer les blindages des ouvrages de l'ennemi. « Même au risque d'atteindre notre infanterie, couvrez sans relâche la position d'obus à grande puissance, » tel fut l'ordre adressé plusieurs fois par estafettes aux batteries. Aucune de ces estafettes ne revint : toutes avaient été tuées avant d'arriver. Il fut aussi prescrit au lieute-

nant d'une section du génie d'amener des explosifs; cet ordre, non plus, ne put être exécuté en temps voulu.

Nous avons vu passer 7 heures, puis 8 heures, sans qu'aucune amélioration ne se fût produite. Il était maintenant 9 heures, et notre situation demeurerait toujours la même. Le 1^{er} bataillon dut suspendre momentanément le combat. Le chef du 2^e bataillon, le major Tamai, avait été grièvement blessé. Son adjoint, le lieutenant Kwan, reçut une balle dans la tête en reconnaissant un cheminement pour l'assaut et mourut au moment où il se retournait pour appeler un homme de liaison. Le 3^e bataillon était parvenu au contact de l'ennemi, mais ne pouvait plus progresser; le nombre de ses morts et de ses blessés augmentait continuellement. Nous nous trouvions dans la posture d'un petit poisson sur le point d'être avalé par une énorme baleine¹. Tous nos efforts pour améliorer notre condition restaient vains. Et cependant notre ténacité de résolution était telle et la bravoure invincible dont nos soldats étaient animés si grande, que notre opiniâtreté et notre ingéniosité s'exaltaient en proportion de la résistance de l'ennemi. Dans tous les bataillons, et

¹ Locution courante japonaise.

particulièrement au 1^{er}, on se mit à briser les rochers à coups de pioche et à entasser les pierres en gradins pour faciliter l'assaut. Mais, à proximité de l'ennemi, la tâche était malaisée. Les deux adversaires ressemblaient à deux tigres qui, se tapissant, se montrent rageusement les dents avant de sauter l'un sur l'autre pour se déchirer. Les Russes ne négligeaient rien pour mettre obstacle à notre travail. Le moindre bruit de pioche provoquait l'apparition immédiate d'une langue de feu¹ qui dévorait tout autour de nous. Surmontant toutes difficultés, nous parvinmes enfin à disposer des sortes de marches. Nous étions prêts maintenant à donner l'assaut.

La nuit s'avancait. La lune décroissante jetait sur le champ de bataille une clarté incertaine et triste. Sous sa lumière blafarde, une moitié de nos emplacements s'estompaient comme en une esquisse en blanc et noir. Le major Uchino (Tatsujiro), commandant le 2^e bataillon, envoya au colonel le message suivant :

« Le bataillon va tenter l'assaut. Nous nous attendons à être anéantis. J'espère que vous aussi allez prendre l'offensive. Je souhaite sincèrement et je crois que mon colonel très vénéré et aimé sera l'heu-

¹ La langue embrasée du tigre légendaire.

reux commandant de cette attaque, et qu'au soleil levant le drapeau honoré du régiment flottera sur les retranchements ennemis. Je vous offre mes respects et je vous dis adieu. »

Puis nous entendîmes dans le lointain, vers la gauche, les notes solennelles du *Kimigayo*, sonné par les clairons. La lune, perçant les nuages, brille au-dessus de notre ravin, et l'écho affaibli et prolongé de l'hymne national pénètre jusqu'à nos cœurs. Profondément émus par ses accents, il nous semble que l'Empereur, en personne, nous ordonne d'aller de l'avant. Officiers et soldats se redressent. Emportés par un courage indomptable, ils s'élancent tous à la fois et se précipitent sur les parapets russes. Criant et hurlant, ils bravent la mitraille et escaladent les rochers et les pierres. Le major Matsumura (Yasuo), en tête du groupe le plus avancé, clame d'une voix entraînante, le regard enflammé :

« A l'assaut ! à la baïonnette ! »

Et le *Kimigayo* s'élevait dans les airs en notes plus inspirantes encore. A mesure qu'ils atteignent successivement leur objectif, les paquets d'hommes, poussant de tonitruants *banzai*, stimulent les camarades qui les suivent dans l'assaut. Au sommet de la position, les baïonnettes, s'entrechoquant, font jaillir des étincelles. Ainsi, les boulets humains, — fils de Yamato, — abou-

tissent, à la fin de leur course, à une suprême étreinte corps à corps. En assénant à son adversaire le coup mortel, chacun de nous, intérieurement, l'invective : « Arrogant usurpateur ! sois puni de ta criminelle fourberie ! » Et le sang coule à flots, et les cadavres s'amoncellent.

La lutte fut acharnée ; mais aussi quelle grande joie de vaincre enfin l'ennemi, après tant d'infructueuses tentatives ! En vagues non interrompues, nos détachements s'engouffrent dans les ouvrages. C'en était trop pour les Russes. Tout en résistant encore dans ce combat corps à corps, ils laissent percevoir des signes de flottement. Et, de notre côté, la force et l'audace de notre action s'augmentent en proportion de leur affaiblissement. Enfin, à 8 heures du matin, le 28 juillet, alors qu'à l'est le ciel était tout empourpré, nous restions les maîtres incontestés des hauteurs de Taiposhan.

Haut au-dessus du terrain conquis, le drapeau impérial flottait, tandis que, pareils aux lames de la mer, surgissaient nos triomphants *banzai*.

CHAPITRE XIX

APRÈS LA BATAILLE

Du général de division au dernier soldat, tous avaient déployé, pour s'emparer enfin des hauteurs de Taiposhan, les plus persévérants et les plus courageux efforts. L'ennemi occupait des positions naturellement favorables, qu'il avait très fortement organisées. Sans manger, sans boire, sans dormir, nous nous étions battus pendant cinquante-huit heures contre un adversaire offrant une résistance désespérée. Notre succès final devait être fécond en résultats pour le développement ultérieur du plan de campagne.

Jusqu'ici nous considérions la bataille de Nanshan, dans laquelle nos pertes avaient dépassé quatre mille hommes, comme notre combat le plus rude. Et cependant, comparée à Taiposhan, la victoire de Nanshan avait été payée moins cher. A Nanshan, en avant des tranchées de l'ennemi, s'étendait un vaste glacis sur lequel il fauchait, en toute sécurité, nos troupes assail-

lantes. Bien différente se présentait la configuration du terrain autour de Taiposhan. Là ce n'étaient que rochers à pic et ravins profonds. Bien que nous ayons ainsi pu profiter de l'abri des angles morts et cheminer assez facilement à couvert, nos pertes avaient atteint le même chiffre qu'à Nanshan. On jugera de ce fait combien la bataille fut sévère.

Pendant trois jours nous nous étions disputés avec acharnement un minime espace de terrain. Aucun ravitaillement n'avait pu avoir lieu de l'arrière, et nous avions consommé nos vivres de réserve, du biscuit dur comme pierre, sans une goutte d'eau à boire, sans fermer l'œil, réduits à demeurer au milieu de nos excréments. Mais notre excitation et notre ardeur étaient telles, que nous n'avions pensé ni à dormir ni à manger. Les Russes s'étaient trouvés dans des conditions identiques. En parcourant leurs tranchées après l'occupation de la position; nous remarquâmes qu'elles étaient remplies d'immondices. Leurs hommes avaient été, eux aussi, cloués là sans pouvoir bouger d'un pas pendant ces cinquante-huit longues heures. La seule différence était que les vivres ne leur avaient pas fait défaut, et nos soldats se régalerent du pain noir et des morceaux de sucre abandonnés par l'ennemi.

La nécessité la plus impérieuse que nous éprouvâmes

après l'action fut celle du sommeil. Nous ne désirions qu'une chose : dormir. Dans les groupes, tout en causant des camarades disparus ainsi que des événements, on voyait les hommes, l'un après l'autre, incliner la tête et s'assoupir. Étendus sous les abris des tranchées ennemies, ils reposaient d'un air innocent, pareils à des enfants. Les cadavres russes, épars de tous côtés, baignés dans le sang, ne troublaient nullement leur profond sommeil. Nos hommes ne pensaient ni à manger ni à boire, et leurs ronflements résonnaient comme le bruit d'un lointain tonnerre. Et quand, parfois, survenaient des balles ennemies, ils ne s'en souciaient pas plus que du bourdonnement des moustiques.

Au plus fort de la mêlée, sous la grêle des balles et des obus, on perçoit la grandeur sublime du combat. Mais c'est surtout sa lugubre horreur qui frappe, une fois que la lutte est finie. Le spectre de la mort impartiale visite aussi bien l'ami que l'ennemi. Quand l'affreux massacre est terminé, dans l'herbe et parmi les rochers, gisent, allongés et sanglants, les cadavres innombrables. Quelle profonde philosophie se dégage de leur froide face ! A Nanshan, à la vue des morts, nous n'avions pu nous empêcher de nous couvrir les yeux d'horreur et de répulsion. Ici, le spectacle, bien qu'aussi affreux, nous émeut beaucoup moins. Les uns ont la

tête et le visage écrasés, la cervelle mélangée de poussière et de terre. Chez d'autres, les intestins ont été arrachés et le sang en découle goutte à goutte. Et cependant la vision de ces choses ne nous impressionne plus très péniblement. A Nanshan, nous n'avions pas pris part au combat et n'avions visité le champ de bataille qu'ensuite. Mais, cette fois, notre accoutumance s'était faite au cours de nos longues heures de souffrance et de lutte désespérée.

A Nanshan, nous avons éprouvé de la sympathie et de la pitié pour les morts ennemis étendus devant nous. Ici, nous ressentions pour eux de la haine et de l'aversion. Et pourtant en quoi méritaient-ils d'être blâmés ? N'étaient-ils pas, eux aussi, des soldats morts en accomplissant leur devoir ? Mais après cette lutte opiniâtre, au cours de laquelle nous avons dû sacrifier la vie de tant d'hommes que nous aimions, nos cœurs se gonflaient instinctivement de haine pour nos adversaires. Sous nos coups répétés, nous avons souhaité les voir fléchir plus aisément. Tout au contraire, ils nous avaient offert une résistance acharnée, bien à couvert dans leurs retranchements, le fusil passé au travers des créneaux, massacrant en toute sécurité nos hommes. La raison ne saurait sanctionner notre état d'esprit ; mais quiconque a pris une part effective à un combat s'expli-

quera et excusera le sentiment d'exécration indignée que nous éprouvions à la vue des cadavres de notre brave mais trop obstiné ennemi. Certes, nous avions tort, et, au fond, nous admirions tous sans réserve la valeureuse résistance des Russes, qui nous avaient ainsi maintenus cinquante-huit heures aux abois, malgré la violence écrasante de notre attaque, se montrant les dignes soldats d'une grande puissance militaire. Dans une tranchée, un mort avait la tête enveloppée d'un bandage. Il avait dû continuer à se battre courageusement malgré une première blessure, jusqu'à ce qu'une seconde balle lui eût porté le coup mortel. Et ces cadavres russes, disséminés en avant des parapets, ce devaient être les braves gens qui, à notre approche, sautant hors des tranchées, s'étaient jetés sur nous à la baïonnette, nous résistant même à coups de poing. Quelques-uns portaient sur leur cœur, éclaboussées de sang, les photographies de leurs femmes et de leurs enfants. Les gens enclins à tout critiquer pourront regarder comme une faiblesse d'emporter de pareilles choses en campagne. Mais cependant, à des milliers de lieues du foyer, sur le sanglant et morne théâtre de la guerre, sans nouvelles des êtres qui leur sont chers, n'est-il pas naturel qu'ils en conservent au fond du cœur le souvenir ému et qu'ils trouvent de la consola-

tion à contempler leurs images? Il est dans l'humaine nature que la vue d'un nouveau paysage ou même le renouvellement des phases de la lune ravive en nous la pensée de la famille et des amis. Les combattants les plus courageux n'échappent pas à la loi humaine, et, comme l'a dit le poète, les plus braves sont souvent les plus tendres, et les plus aimants les plus audacieux. Pauvres soldats russes! Entraînés de force vers le théâtre de la guerre pour satisfaire à la folie de l'oppression, leur destinée sera de souffrir et de mourir loin de leur pays. Sort lamentable qui commande notre pitié et notre sympathie!

A la fin du combat, je vis venir à moi mon ordonnance portant un havresac laissé par les Russes. Nous l'ouvrîmes: il renfermait un tas d'objets divers, parmi lesquels un costume chinois! Cette découverte fut pour nous, à la fois, une surprise et une explication. Nous avions, en effet, remarqué dans nos lignes des espions russes vêtus en chinois. Nous tenions enfin la clef du mystère. Pareils à des acteurs, nos adversaires excellaient ainsi à changer rapidement de costume et de rôle. On raconte que, pendant la guerre de l'Indépendance américaine, des sentinelles anglaises tombaient presque chaque nuit sous les coups d'ennemis revêtus de peaux de chèvre. Les Russes tenaient-ils des Américains

ce stratagème ? Tous les moyens leur étaient bons. Nous n'avions pas seulement à faire à des soldats russes, mais encore à des fantômes ou à des apparitions portant des déguisements étrangers. On trouva aussi, abandonnés par eux, des drapeaux japonais : ils avaient essayé sans doute de nous tromper avec nos propres couleurs nationales.

Nous primes quelques mitrailleuses endommagées. C'était l'engin que nous redoutions le plus. Derrière une grande plaque d'acier servant de bouclier, le tireur prend sa visée. La détente fonctionne, pendant qu'à volonté le canon se meut en haut ou en bas, dans le plan vertical, ou de droite et de gauche. Plus de six cents balles peuvent être lancées automatiquement en une minute, constituant ainsi comme un long ruban sans fin de projectiles qui s'échappent de l'arme. La mitrailleuse peut aussi disposer les balles à la manière dont on répand l'eau sur une route avec un tuyau d'arrosage. Le tireur couvre, à son gré, un espace plus ou moins large ou bat une zone plus ou moins éloignée. Lorsqu'on devient l'objectif de ce terrible outil de destruction, on peut recevoir, pour ainsi dire instantanément et au même endroit, trois ou quatre projectiles causant une blessure étendue. Les balles sont du même calibre que celles du fusil. Les cartouches, nombreuses, sont disposées sur une longue

bande de toile qui se meut dans la culasse de l'arme, fonctionnant à la manière du film d'un cinématographe. Le bruit de l'engin, perçu de près, consiste en une rapide succession de : *tap, tap, tap*. A distance, il résonne pareil à un métier mécanique entendu, le soir, dans la nuit silencieuse. C'est un bruit affreux et déprimant. Les Russes regardaient la mitrailleuse comme leur meilleur auxiliaire, et il est certain que c'est un merveilleux instrument défensif. Ils se montraient remarquablement adroits dans son utilisation. Ils attendaient l'approche de nos hommes à courte distance, quatre ou cinq *ken* seulement, et, au moment précis où nous allions nous élancer en poussant un triomphal *banzai*, la terrible machine, pareille à un véritable balai de destruction, passait sur nos rangs, amoncelant les cadavres. Après ce combat de Taiposhan, nous trouvâmes dans la position ennemie le corps d'un soldat nommé Hyodo, éclaireur à la 2^e compagnie. Il n'avait pas reçu moins de quarante-sept coups de feu, dont vingt-cinq dans le bras droit seulement. Un autre homme d'un régiment voisin avait été atteint plus de soixante-dix fois. Ces exemples prouvent la grande puissance destructive des mitrailleuses. Les médecins, ne pouvant dans un seul corps localiser la place d'autant de blessures, durent inventer une nouvelle définition :

« corps transpercé en alvéoles de ruche. » Dans nos assauts, c'étaient toujours les mitrailleuses qui nous faisaient subir les plus fortes pertes.

Sur la position ennemie gisaient aussi quatre ou cinq cadavres de chiens de guerre, fortement charpentés, aux poils bruns et courts, à l'apparence intelligente et vive. Bien qu'animaux privés de raison, ils étaient tombés avec honneur, eux aussi, sur le champ de bataille, frappés par nos balles. Ces chiens, que les Russes dressent avec soin pour leur emploi à la guerre, s'y rendent souvent utiles, notamment dans le service de découverte.

L'examen attentif du lieu de ce combat acharné me convainquit davantage encore de la force naturelle de la position et de la perfection de son organisation défensive. Je m'étonnais presque que nous ayons pu réussir finalement à l'enlever, même au prix de tant de sang et de tant de vies. Nos sapeurs du génie retirèrent, en creusant le sol, de nombreux dispositifs de fougasses et détruisirent les réseaux de fil de fer que l'ennemi avait établis. Les Russes, eux aussi, avaient perdu beaucoup de monde. Une grande quantité de cadavres avaient été abandonnés sur la position ou sur la ligne de retraite. Et ceux de leurs morts qui avaient pu être ramassés, non sans difficultés, avaient rempli plus de dix chars à bœufs dirigés sur Port-Arthur, par Houchiatun.

Laissons un moment le champ de bataille, pour vous dire l'impression que les Russes avaient de notre armée et aussi vous narrer les hauts faits d'un ou deux vaillants soldats. Sur le terrain occupé par notre détachement, on avait ramassé une note émanant du général Fock, commandant une division russe. En voici la traduction :

« Les Japonais excellent dans l'offensive, mais ignorent la manière de se retirer. Une fois qu'ils ont pris comme objectif une position, leurs attaques se succèdent toujours plus violentes et plus obstinées. Ceci ne peut qu'être approuvé. Cependant il y a des circonstances où un mouvement en avant est impossible et où la retraite est utile. Mais les Japonais poursuivent toujours leur offensive sans souci du danger. Il est probable que les manuels de tactique japonais ne traitent pas de la retraite. »

Notre courage ne consisterait-il qu'en une témérité de sanglier, puisque nous ignorons l'art de nous retirer ? *Sakaro*, « faire rames en arrière, » était tourné en mépris par nos anciens guerriers, et nos modernes combattants sont restés aussi dédaigneux de l'idée de la retraite. C'est peut-être une erreur ; mais « montrer son dos à l'ennemi » a toujours été considéré comme le plus grand des déshonneurs pour un *samurāi*, et cette

conviction reste le principe militaire fondamental de tout Japonais. Le général russe appréciait ainsi avec exactitude l'esprit qui animait nos troupes, toujours déterminées à persévérer vaillamment dans le combat jusqu'à la mort. Et c'est parce que jamais nous ne songeons à la retraite, que dans toutes les affaires nous fûmes vainqueurs. Par contre, les Russes, auxquels on a appris qu'il peut être parfois utile de se retirer et qui souvent se sont vantés de leurs retraites magistrales, ne paraissent pas avoir dû beaucoup de succès à leur talent dans l'art de se replier.

Un ou deux exemples démontreront la véracité de l'appréciation du général russe sur l'ardente résolution de nos hommes. Le 27, le nommé Sukeichi Matsumoto avait été envoyé en reconnaissance. Toujours en tête de la petite patrouille dont il faisait partie, il poussait de l'avant, bravant la mitraille et encourageant ses camarades. Un peu après le point du jour, soudain, il s'aperçut que du sang dé coulait sur son visage et s'écria :

« Mon affaire est faite ! »

Il répéta plusieurs fois de suite cette exclamation et tomba. Son caporal, s'élançant vers lui, essaya de le relever, lui criant :

« Courage, camarade ! »

Sukeichi ouvrit les yeux et, s'efforçant de saisir la

main du caporal, lui dit avec un sourire :

« Mais quoi ! cela va bien. Surtout ne vous arrêtez pas ! »

A peine ces mots s'étaient-ils échappés de ses lèvres, qu'il rendait le dernier soupir.

Il y avait à la 8^e compagnie un sergent d'une bravoure particulièrement remarquable. Il s'appelait Semba. Au combat de Kenzan, il s'était distingué en s'élançant le premier sur l'ennemi. En avançant, il avait coutume de répéter sans cesse : « Je vous vengerai ; comptez sur moi ! » pensant reconforter ainsi les mourants et les blessés épars sur son chemin. C'était dans son idée, suivant le cas, soit un éternel adieu, soit des paroles de consolation. Ses hommes lui étaient attachés comme à un frère aîné, et tous ambitionnaient de mourir avec le sergent Semba. Son lieutenant l'aimait beaucoup et faisait sur lui plus de fond que sur cent soldats ordinaires. Pour toutes les missions difficiles on choisissait Semba. Il les accomplissait généralement avec succès, grâce à sa bravoure et à son sang-froid. Le 27, au moment de l'attaque décisive, tenant ses hommes fermement en mains, le sergent fonça tête baissée, criant comme à l'ordinaire à ceux qui tombaient à droite et à gauche :

« Je vous vengerai ; comptez sur moi ! »

A la fin, lui-même vint s'abattre aux pieds du lieutenant, qui, en voulant le soulever, sentit sur ses mains couler le sang chaud.

« Je suis perdu ! murmura faiblement le sergent.

— Non, sergent Semba, courage ! »

Mais le brave garçon, crachant le sang qui emplissait sa gorge et les yeux pleins de larmes, ne put que prononcer ces mots :

« Mon lieutenant ! Port-Arthur ! Port-Arthur !... »

Et, sans achever sa phrase, il expira. Voulait-il exprimer son regret de mourir avant l'attaque finale de Port-Arthur ? ou bien suppliait-il, en pleurs, que l'on agit de telle sorte que la forteresse tombât en notre pouvoir aussi rapidement que possible ? Une seule chose est certaine, c'est que Port-Arthur restait l'unique pensée de ce vrai patriote au moment de mourir !

CHAPITRE XX

LE POSTE DE SECOURS

Depuis le commencement de la lutte, sur les hauteurs au nord-est de Huangnichuan-Tashangtun, j'avais été trop absorbé par le combat pour penser à autre chose. Mais maintenant, me souvenant de mon ami le médecin Yasui, j'étais inquiet de savoir s'il s'était tiré sain et sauf de la bataille. Le 28, au soir, tandis que les nuages menaçants s'amoncelaient au ciel, je suivais, solitaire, sous les saules, le bord du petit ruisseau qui coule au pied de Taiposhan et auprès duquel nous avions bivouaqué. Je me disais que mon ami devait avoir fort à faire à prodiguer ses soins aux blessés, lorsque subitement je perçus un bruit de bottes et le trouvai à mon côté :

« Docteur Yasui !

— Lieutenant Sakurai !

— Comment cela va-t-il ? »

Nous nous serrâmes cordialement les mains, et après

avoir constaté réciproquement notre maigreur, nous causâmes de l'acharnement et des horreurs du dernier combat. Le capitaine Matsumaru, qui y avait été blessé, nous avait rejoints. Il nous montra son sabre tout recourbé et déformé par un projectile qui avait perforé la lame. Lui aussi nous communiqua ses impressions sur la récente bataille. Le médecin Yasui nous donna une description détaillée des tristes et épouvantables scènes dont il avait été témoin au poste de secours.

Les projectiles ennemis n'avaient cessé de tomber auprès des habitations, mettant en grand danger le poste de pansement provisoire. Un gros obus, traversant le toit, fit explosion dans le vestibule, soulevant en l'air et broyant un grand nombre des blessés rassemblés dans la maison, éclaboussant de sang et de chair les murs et les piliers. Ce fut un horrible spectacle. A un autre moment, comme les brancardiers avaient amené non sans difficultés, du front de combat, un blessé et le posaient à terre, survint un projectile ennemi qui tua sur place le malheureux. Infortunés camarades ! Vous qui sur la ligne de bataille venez de remplir vaillamment votre devoir et d'y recevoir de glorieuses blessures, faut-il que vous n'ayez été ramassés sur le champ d'honneur et ramenés en arrière que pour y trouver une mort aussi misérable ! En quelque

lieu que ce soit, les projectiles russes poursuivaient nos soldats et les tuaient sans pitié.

Il n'est pas possible de décrire les scènes lugubres et déchirantes dont le poste de secours est le théâtre. On ne peut que les comparer aux horreurs de l'enfer. Aussitôt qu'un homme blessé est ramené, que ce soit un officier ou un simple soldat, des infirmiers lui donnent les premiers soins. A mesure que, sur le front, le combat gagne en intensité, le nombre des blessés augmente de plus en plus rapidement, et les médecins et leurs aides sont bientôt débordés. Pendant qu'ils s'occupent d'un soldat, voici qu'ils s'aperçoivent que chez un autre la respiration devient haletante et le teint livide. Et tandis qu'à ce dernier on administre quelques gouttes d'eau-de-vie, un troisième meurt sans avoir reçu aucun secours médical. A peine les médecins ont-ils achevé de panser convenablement une blessure, que dix ou quinze hommes leur sont amenés. De tous côtés des soldats grièvement blessés les entourent. En bras de chemise, les vêtements couverts de sang, leur tâche est rude. Aux uns on applique des bandages ; à d'autres, pour maintenir leurs membres brisés, on place des attelles. Bien entendu, tout cela s'exécute précipitamment et n'est que provisoire. Mais les opérateurs ont tant à faire et autour d'eux tout revêt un caractère si affligeant et si

urgent, qu'il semble à tout moment qu'ils vont perdre la tête. A cette besogne écrasante ils ne peuvent suffire.

Mais ces hommes étendus dans la maison ou dans la cour sont tous de braves soldats. Ils ne murmurent pas si les soins sont lents à venir ou insuffisants. Ils ne montrent aucun mécontentement et n'ont pas d'exigences. Encore tout surexcités par l'ardeur de la lutte, ils n'ont qu'un désir, ravivé chaque fois que les cris des combattants ou le fracas du canon parviennent jusqu'à eux : c'est de s'élancer de nouveau vers la ligne de bataille. Les médecins ont beaucoup de peine à les calmer et à obtenir qu'ils restent en repos. Quelques-uns, chez lesquels une blessure à la tête provoque du délire, poussent, tout en chancelant, des cris affaiblis de : *Tenno heika banzai*¹ ! ou de : *Ruski*² ! Un médecin fait-il des efforts pour les maintenir, ils le repoussent furieusement en l'appelant *Ruski* ! Et ces crises de frénésie se terminent par une abondante perte de sang, suivie bientôt par la syncope et la mort.

Le 27, le nombre des blessés fut particulièrement considérable. La cour devant le poste de secours, d'un bout à l'autre, était remplie de patients. Pendant que le médecin s'occupe de l'un d'eux, il se sent saisir par der-

¹ « Vive l'Empereur ! »

² « Les Russes ! »

rière. Il aperçoit en se retournant un homme qui vient s'appuyer contre lui et qui, pareil à un innocent enfant, va s'endormir du sommeil dont on ne se réveille pas.

« Je ne puis être sauvé. Je vous en prie, achevez-moi de suite ! » hurle un autre agonisant qui a empoigné le docteur par les deux mains.

Un sergent dont les jambes sont brisées se traîne sur les mains jusqu'auprès d'un médecin :

« Docteur, voyez cet homme là-bas. Il est de ma compagnie. Sa respiration est oppressée, et il est peut-être trop tard. Mais, je vous en prie, examinez-le encore une fois. »

Et c'est en versant des larmes de sympathie qu'il formulait sa suppliante requête. Très grièvement atteint lui-même, le bon sergent, dans son affection pour ses subordonnés, conservait tout son courageux dévouement. Beaucoup d'autres, sur le bord de la tombe, insistaient pour qu'on s'occupât d'abord de leurs camarades, disant qu'ils pouvaient bien attendre. Quelle noble abnégation ! Ces braves gens, haletants et près de rendre le dernier soupir, la face livide, le corps couvert de sang, gardaient intact le véritable esprit du *Bushido*, que la poussière de la bataille était impuissante à ternir et qui demeurait en eux malgré la perte du plus pur de leur sang.

Le 27, au matin, un simple soldat, l'air hagard, était venu au poste de secours. Un médecin, l'apercevant, lui demanda :

« Qu'avez-vous ? Êtes-vous blessé ? »

Aucune réponse de l'homme ; ses lèvres remuaient sans émettre aucun son. Le médecin lui renouvela sa demande :

« Qu'y a-t-il ? Je ne puis savoir ce que vous avez, si vous ne parlez pas. »

Toujours pas de réponse. Trouvant la chose étrange, le médecin regarda le blessé avec plus d'attention ; il vit sur son visage un mince filet de sang. L'examinant de plus près, il se rendit compte qu'une balle était venue le frapper à la tempe et l'avait transpercé de droite à gauche, causant la perte de la vue et de l'ouïe. Le médecin s'empressa pour lui donner ses soins. Au moment où il lui saisissait la main, l'homme, grinçant des dents, murmura ce seul mot :

« Vengeance ! »

Puis son corps se raidit, et il rendit le dernier soupir. Pauvre vaillant camarade ! Il ignorait que la mort fût si proche et ne pensait qu'à retourner au combat.

Voici un autre fait. Un soldat se précipite dans le poste : il agite les bras et paraît impatient.

« Cela chauffe et le combat s'annonce bien ! La position sera bientôt à nous. »

Le médecin l'interroge :

« Êtes-vous blessé ? »

— Oui. J'ai été légèrement touché vers la ceinture. »

Et comme le médecin, préoccupé du sort de la journée, continuait :

« Avez-vous tué beaucoup d'ennemis ? De quel côté y a-t-il eu le plus de pertes ? »

Le soldat baissa la voix et dit :

« Cette fois encore, ce sont les Japonais qui ont perdu le plus de monde. »

Le médecin passa alors à l'examen de la « légère blessure ». A son grand étonnement, il constata qu'elle était des plus sérieuses. La chair de la hanche droite avait été entièrement arrachée par un éclat d'obus. Cet homme, tout fier de sa bravoure dans l'action et de la manière dont il avait rempli son devoir, ignorait que de lui, goutte à goutte, la vie se retirait. Plein d'entrain et de gaieté, il continuait à parler de la bataille.

« Tout va bien. Votre pansement est terminé ; vous pouvez vous en aller, » lui dit le médecin.

Le soldat se dressa sur ses jambes, mais il ne put faire un pas. Dans la fièvre du combat il arrive qu'un blessé, en pareil état, puisse encore marcher et courir ;

mais, dès que les brancardiers l'ont amené au poste de secours, ses nerfs se détendent et la douleur survient tout à coup, dans toute sa violence. Il y a beaucoup d'exemples de faits semblables, et je l'ai éprouvé par moi-même. Je ne sentis aucun mal pendant les deux jours que je passai gisant sur le champ de bataille. Mais la souffrance que j'endurai, au cours de mon transport au poste de secours et pendant le pansement, fut si vive; la véritable agonie que j'éprouvai était si poignante, que je souhaitais d'être mort sur le terrain du combat. Certes, pour mon compte, j'étais bien véritablement revenu de la mort à la vie, et cependant, à ce moment, je n'appréciais nullement ma chance inespérée. J'accusais de cruauté la Providence pour ne m'avoir arraché au trépas, moitié mort, moitié vivant, que pour me condamner à des tortures beaucoup plus terribles que la mort elle-même.

Pendant que la lutte se poursuit sur le champ de bataille, le drapeau de la Croix-Rouge apparaît çà et là, comme signe de ralliement pour les blessés. Si l'organisation charitable dont il est l'emblème est impuissante à accorder un soulagement aux braves tués sur place, elle se consacre à secourir les blessés, au point de donner quelquefois à ceux-ci l'impression qu'ils dérobent ainsi quelque chose aux morts vénérés. Dès le début du com-

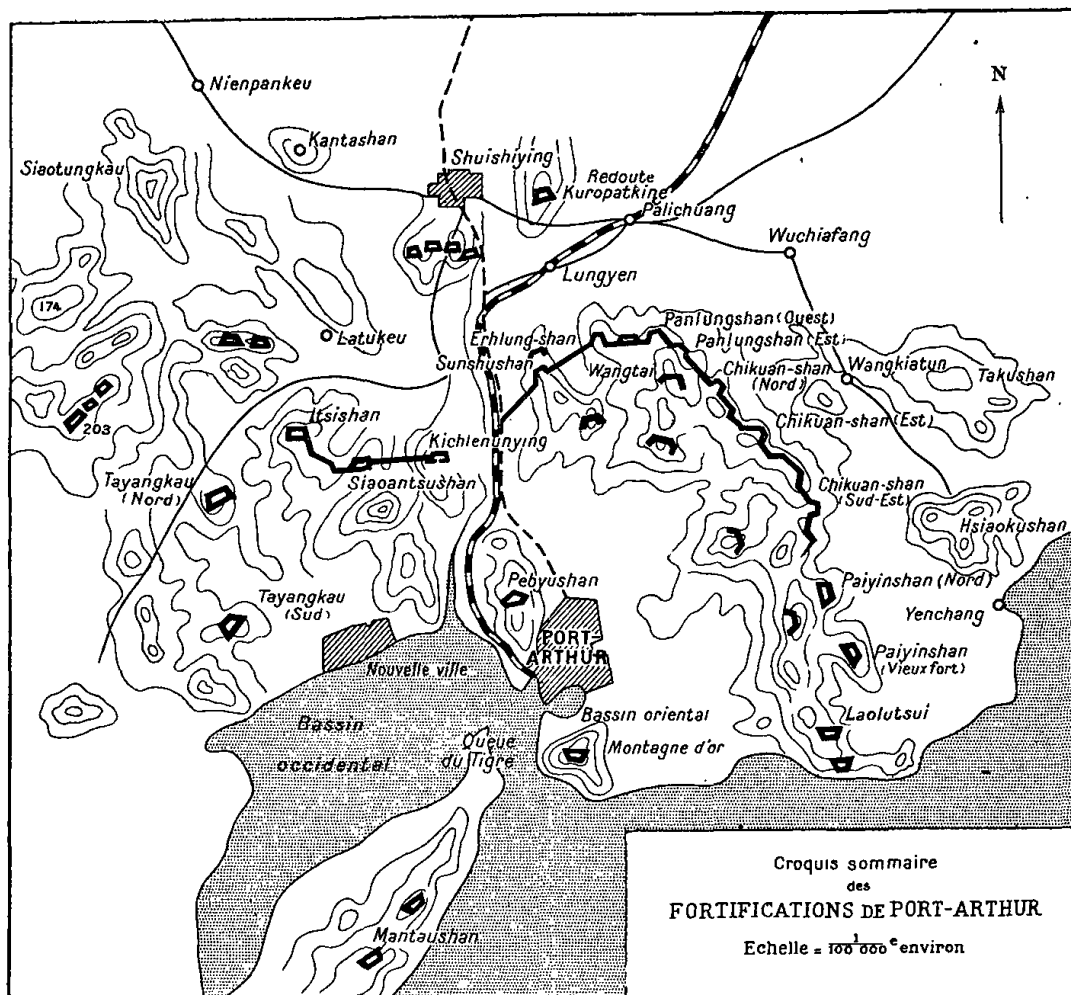
bat, on voit les infirmiers se rendre sur le terrain, le brancard sur l'épaule. Ils ramassent les blessés sur la ligne de bataille et les portent au poste de secours. Ces porteurs accomplissent leur travail au milieu du danger ; ils doivent montrer autant de bravoure et d'activité que les combattants eux-mêmes. Au cours de leur mission humanitaire et périlleuse, recherchant les blessés et les transportant en lieu sûr, ils risquent d'être sabrés ou frappés par les balles. Ils partagent avec ceux qu'ils sauvent leur maigre pitance et l'eau rare qui peut être en leur possession. Avec un cœur charitable, ils leurs prodiguent les soins, les encouragements et les consolations. Dévoué à sa besogne ardue et à sa noble tâche, le brancardier mérite notre infinie gratitude.

Les malades et les blessés évacués sur les hôpitaux de la mère patrie reçoivent des vêtements blancs. Là ils sont l'objet, de la part des médecins et des infirmières, des meilleurs soins et du traitement le plus réconfortant. C'est avec des larmes de reconnaissance que je me souviens de la manière dont j'y fus personnellement soigné. Si, dans les hôpitaux du Japon, comblé de prévenances attentives, le blessé est dans les conditions les meilleures, son sort est bien différent sur le théâtre de la guerre. Pendant l'été, lors des combats auxquels je pris part, de véritables armées de mouches attaquaient

les infortunés malades ; des vers venaient fourmiller jusque dans leur bouche et dans leur nez, et certains, qui ne pouvaient se servir de leurs bras, étaient impuissants à se débarrasser de cette vermine. Les infirmiers auraient bien voulu soulager ces pauvres martyrs, mais ils étaient en nombre insuffisant ; c'est à peine s'il y en avait un pour près de cent blessés. Sans abri, ceux-ci restaient exposés tantôt aux rayons brûlants du soleil et tantôt à la pluie ou à la rosée de la nuit. Après être demeurés longtemps étendus sur le terrain, les malheureux se trouvaient dans un état indescriptible. Il fallait, de toute nécessité, les baigner dans la rivière avant de panser leurs blessures, et avoir recours à la brosse pour les décrasser.

Il ne faut attribuer toutes ces horreurs qu'à une seule cause : le nombre inattendu de blessés, résultat de la violence imprévue du combat. Le service de santé s'efforçait de donner à chacun, le plus rapidement possible, les soins urgents, et d'évacuer sur l'arrière tous les hommes atteints, afin qu'ils pussent guérir et rejoindre dans le plus bref délai les rangs des combattants ; mais, comme mille blessés venaient encombrer un hôpital de campagne organisé pour en recevoir deux cents, les médecins se voyaient dans l'impossibilité de donner plus complètement leurs soins aux victimes.

t
e
e
s
a
s
it
p-
it
re
is
re
un
nt
te
il
de



CHAPITRE XXI

LA POURSUITE DE NOTRE VICTOIRE

Lorsque les positions de Taiposhan, rendues par la nature presque imprenables, furent enfin tombées entre nos mains, le Russe orgueilleux dut se rendre compte que le Japonais n'était pas un ennemi à dédaigner. Mais sentant derrière lui la ligne principale de défense de la puissante forteresse, deux ou trois défaites n'étaient pas suffisantes pour le décourager. S'étant maintenant repliés sur les hauteurs de Kantashan, les Russes entreprirent d'y installer de nouveaux ouvrages dans le but d'y faire une troisième tentative de résistance. De même qu'ils menaient en grande hâte leurs travaux, nous avions, nous aussi, à précipiter notre attaque. Chaque jour de répit que nous leur laissions était pour eux un jour de gagné sur nous. Aussi, sans accorder un instant de repos à nos membres brisés de fatigue par la lutte prolongée que nous venions de soutenir, nous fallut-il exercer sur l'ennemi une pression continue, comparable

au mouvement de la marée montante, afin de le refouler sur la place forte proprement dite, avant qu'il n'ait pu compléter ses défenses.

La journée du 29 fut consacrée à nous ravitailler en munitions, à réorganiser nos compagnies et à reconnaître l'ennemi. Le jour suivant, le 30, toutes nos forces devaient reprendre le mouvement d'ensemble en avant.

Notre régiment s'était, le 29, établi au bivouac dans la vallée auprès de Houchiatun. A 3 heures du matin, l'état-major de la brigade prescrivit au colonel d'envoyer immédiatement prendre les ordres. Je fus désigné pour cela, et, accompagné par une ordonnance, je me rendis au plus vite, en suivant le bord de la rivière, au quartier général de la brigade, distant d'environ un *ri* et demi. J'y arrivai un peu avant 4 heures. Il me fallait mettre encore moins de temps pour effectuer le trajet de retour, sinon il devenait impossible au régiment de prendre part à l'heure prescrite au mouvement en avant. Je me dépouillai donc de tous mes habits, les confiai à l'ordonnance, et tout nu¹, mon revolver d'une main, mon sabre de l'autre, je me mis à courir cet espace d'un *ri* et demi. Il faisait encore sombre, et je dus redoubler d'attention

¹ Ceint seulement à la taille du *fundoshi*, sorte de langouti qui passe entre les jambes et que porte toujours le Japonais.

pour ne pas me tromper de chemin. Je courais donc à perdre haleine le long de la rive. En route, j'entendis la voix de l'officier payeur Mishima, qui donnait des indications pour le transport des vivres. Sans interrompre ma course, je lui criai :

« Payeur Mishima, nous n'avons que faire des vivres. L'ordre est de repartir immédiatement. »

Et, quand j'eus fini ma phrase, déjà la voix de Mishima ne se percevait plus que loin derrière moi. Poursuivant ma route, heureusement sans m'égarer, je rejoignis le bivouac à 5 heures moins 10. Le rassemblement fut aussitôt prescrit et les ordres de mouvement communiqués. L'ordonnance à laquelle j'avais confié mes vêtements n'était pas encore arrivée. Dêvêtu, la fraîcheur que j'éprouvais à cette heure très matinale d'une journée d'été n'était pas sans agrément ; cependant il ne m'était guère possible de marcher ainsi à l'ennemi. J'avais pu remplir, d'une manière satisfaisante, sans uniforme, ma dernière mission ; mais mon service me paraissait maintenant devoir exiger une autre tenue. J'expédiai une seconde ordonnance à la recherche de la première. Celle-ci n'arrivait toujours pas, et il était maintenant l'heure de nous mettre en marche. Je me trouvais ainsi dans une situation fort embarrassante, quand, au dernier moment, je vis poindre l'homme qui portait mes effets, ce qui me

sauva de la nécessité de me faire remarquer en combattant tout nu. Tout cela a l'air à présent d'une plaisanterie ; mais, certes, mon anxiété alors fut extrême.

C'est ainsi que commença, dans de parfaites conditions et exactement comme il avait été prévu, le mouvement en avant. Nous allions combattre en terrain découvert et en formation régulière. Les tirailleurs, déployés en première ligne, s'avançaient, suivis à distance réglementaire par les soutiens, et tout se passait comme en temps de paix sur le champ de manœuvre. Il est presque impossible qu'il en soit ainsi lorsqu'on attaque des ouvrages fortifiés ; car, dans ce cas, on doit accélérer l'entrée en action successive des réserves, suivant les circonstances particulières de lieu et de temps. N'ayant eu jusqu'ici pour objectifs que des positions élevées et rocheuses, nous avons cheminé de façon à nous rallier aussi près que possible de l'ennemi, afin d'être en mesure, au moment opportun, de tomber à l'improviste sur lui, tous en même temps. Ce mode d'attaque ne comporte pas l'emploi des formations normales du règlement de manœuvres. Au delà de Taiposhan et jusqu'à la ligne de hauteurs que domine Takushan, nous avons donc, pour la première fois et à notre grande satisfaction, à nous mouvoir et à combattre dans une contrée ouverte et présentant de larges ondulations. Profi-

tant du manque de préparation de nos adversaires, nous brusquâmes notre attaque, et les Russes, bien qu'ils aient offert sur certains points une assez sérieuse résistance, durent se résoudre à reculer pas à pas. Notre régiment n'avait plus que deux compagnies en réserve. Tout le reste était venu renforcer la ligne de feu, qui, progressivement, déborda l'ennemi sur ses deux ailes. Son centre ayant été enfoncé, il se trouva ainsi séparé en deux tronçons et contraint à la retraite.

Avant d'atteindre notre objectif final, comme je traversai un champ de kaolian, portant le drapeau du régiment, je fis la rencontre du major Uchino. Il était debout sur un rocher, s'appuyant sur son sabre. Ses yeux perçants brillaient, pareils à ceux d'un faucon. Nous avions ensemble, en garnison, fait partie de l'état-major du régiment, et j'avais été frappé de la nature élevée de son caractère. La clarté de ses idées en tactique, son courage à toute épreuve, la franchise et la dignité de ses façons, tout en lui commandait l'estime. C'est Uchino qui, au plus fort de notre attaque du Taiposhan, avait écrit ses adieux au colonel et emporté d'assaut le saillant nord-est de la position, à la tête de deux compagnies d'élite, permettant ainsi aux autres troupes d'aborder l'ennemi. Je n'avais pas vu ce vaillant soldat depuis ce moment. En le retrouvant

dans ce champ de kaolian, il me semblait le revoir réellement au combat, si brave, et je ne pus réprimer l'expression de mon respect et de mon admiration, m'écriant :

« Le major Uchino ! »

Il jeta les yeux sur moi et, d'un ton encourageant, me dit :

« Ajoutez encore à la gloire de notre drapeau ! »

Instinctivement j'inclinai la tête, en signe de remerciement et de gratitude, sans avoir le temps de lui en dire davantage. Je continuai à marcher, et nous nous perdîmes vite de vue ; mais je lui gardai un souvenir attendri.

Les Russes reculaient devant nous progressivement. Ils finirent par abandonner leur dernière ligne de résistance auprès de Lungtou et se retirèrent vers Takushan. C'était le moment de les poursuivre vigoureusement. Rien n'est d'un intérêt plus attachant que la poursuite de l'ennemi. Fusillés par derrière, les fuyards jonchent le sol, telles les feuilles mortes abattues par le vent d'automne. Cette chance peu commune ne se présente, en général, qu'après une lutte acharnée ; mais, en cette circonstance, nos pertes, pour l'ensemble de la journée, n'avaient pas dépassé une trentaine d'hommes. Nous ne devions pas espérer retrouver jamais une si

bonne occasion de donner la chasse à l'ennemi après un combat aussi facile.

Ce jour-là, à midi, partout nous avions atteint les positions que notre intention était d'occuper. Elles se développaient des hauteurs de Tuchengtun, au nord, aux pentes orientales de Takushan, au sud. De nos nouveaux emplacements, quelle belle perspective nous découvrons à l'aide de nos jumelles !

De là nous pouvions, pour la première fois, apercevoir la ligne de défense principale de l'imprenable forteresse de Port-Arthur. En partant de Chikuanshan, au sud, et aussi loin que la vue s'étendait, le terrain était couvert d'ouvrages et de tranchées. Parmi eux, des objets à l'aspect étrange et rébarbatif dressaient leur tête, pareils à des tigres ou des léopards prêts à s'élan-
cer sur leur proie : c'étaient les gros canons. De tous côtés, disposés sur huit ou dix rangées, s'enchevêtraient, à peine visibles dans la brume, les fils métalliques des défenses accessoires. Des éclaireurs ennemis ou des postes d'observation se voyaient sur différents points. On apercevait des groupes de vingt et trente hommes occupés à disposer de nouveaux réseaux de fil de fer. Nous en étions maintenant arrivés à la période finale et décisive du siège, à cette phase sur laquelle les yeux du monde entier étaient concentrés

et qui, toujours présente à notre esprit, nous hantait, nous les acteurs, jusque dans notre sommeil. Combien immense aurait été la joie des camarades morts prématurément en poussant les cris de : « Port-Arthur ! » ou de : « Vengeance ! » s'ils avaient survécu pour jouir de ce saisissant spectacle ! A partir de ce jour, nous nous établîmes au bivouac auprès de Lungtou et commençâmes aussitôt la construction de solides ouvrages sur les hauteurs de Kantashan. Nous projetions de nous emparer d'abord de Takushan et de Hsiaokushan, avancées de la droite ennemie, et ensuite, en prenant ces deux positions comme base, d'entreprendre l'attaque de la ligne de défense principale des Russes.

C'est avec respect que je mentionnerai ici l'envoi, par Sa Majesté le généralissime, du message impérial ci-après, relatif aux combats livrés du 26 au 30 juillet. Ce fut un honneur pour moi, le plus humble de ses serviteurs, de le lire avec dévotion :

« Sans souci des avantages naturels des positions avancées de la forteresse de Port-Arthur, l'armée d'investissement les a vaillamment attaquées à différentes reprises. Elle a livré, plusieurs jours de suite, de rudes combats. Elle a enfin rejeté l'ennemi sur sa ligne principale de défense.

« Nous sommes profondément satisfait de toute votre valeur. »

Le commandant de l'armée adressa à Sa Majesté la réponse qui suit :

« Nous sommes au plus haut degré touchés du gracieux message que Votre Majesté a bien voulu spécialement nous adresser pour notre victoire dans les combats préparatoires à l'attaque de Port-Arthur. Nous, les humbles serviteurs de Votre Majesté, avons le ferme espoir de déployer plus de zèle encore dans l'accomplissement, sans défaillance, de la mission dévolue à notre armée. Vos respectueux et obéissants sujets. »

Sa Majesté l'Impératrice nous avait également envoyé le message suivant :

« Sa Majesté l'Impératrice a appris que l'armée d'investissement a bravement affronté les défenses de Port-Arthur. Elle a su le succès qui, après plusieurs jours de combat, est venu couronner ses efforts opiniâtres. Sa Majesté est vivement émue de la fidélité et de la bravoure des officiers et soldats de l'armée. »

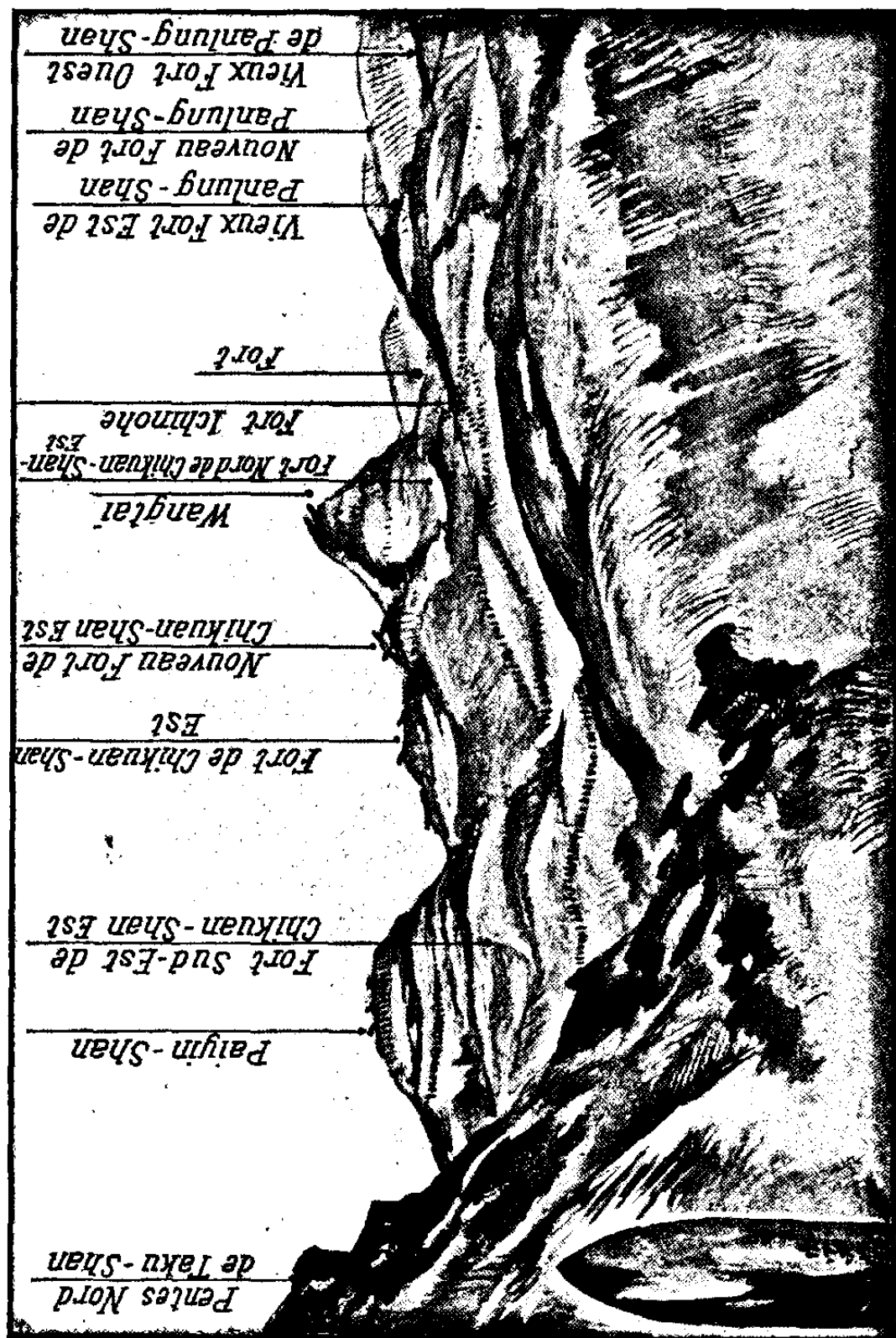
Notre général en chef répondit aussi à ces gracieuses paroles.

Puisque nous, humbles sujets, sans aucun mérite spécial, étions ainsi appréciés et encouragés par Leurs Majestés, comment nous serait-il possible de réjouir

leurs cœurs vénérés ? Par quel moyen rendre la mil-
lième partie d'une telle faveur ? Un combat de quelques
jours, aussi vif qu'il soit, n'est en effet rien pour nous.

Ces félicitations impériales nous firent rougir. Nous
craignions de ne point mériter l'amour sans bornes et
l'indulgence que nous témoignaient Leurs Majestés. Les
esprits des loyaux et braves soldats morts sur le champ
de bataille ont dû répandre des larmes de reconnaissance
en entendant ces précieux messages.

Les compliments de nos souverains stimulèrent l'ar-
deur de tous et élevèrent encore le moral de l'armée. Les
collines escarpées, les solides ouvrages qui nous étaient
opposés, le vaillant ennemi qui les défendait, tout devra
céder devant nous, sujets dévoués et impatients de
satisfaire selon leurs désirs les cœurs inquiets de Leurs
Majestés !



LA FORTERESSE DE PORT-ARTHUR AU REPOS

Panorama pris par l'auteur, d'auprès de Takushan.

(Les lignes en courtes hachures indiquent les réseaux de fils de fer établis par l'ennemi.)

CHAPITRE XXII

L'ASSAUT DE TAKUSHAN

PREMIÈRE PARTIE. — FURIEUSES ATTAQUES

Sur la côte, à l'est de la grande forteresse, se dresse presque à pic une montagne couverte d'aspérités ; les rochers qui surplombent et les escarpements sont mouchetés çà et là d'arbres rabougris. Cet ensemble a, de loin, l'apparence d'un tigre tapi sur une colline. C'est Takushan ou le « Grand-Orphelin ». Hiasokushan, le « Petit-Orphelin », se trouve plus au sud, en face et auprès du fort Laolutsui.

Takushan est un pic isolé de 188 mètres d'altitude. Ses pentes sud-ouest ont des vues sur la forteresse de Port-Arthur, tandis qu'au nord-ouest il commande la partie de la ligne d'investissement formée par notre gauche et notre centre. De là on peut distinguer nettement nos travaux d'approche, observer les mouvements des divisions et les emplacements de l'artillerie. Ce flanc de la montagne, en face de nous, est particulièrement

abrupt, semé de précipices, et à peu près impossible à escalader. Il se présente aussi défavorablement que Kenzan ou Taiposhan.

Cependant, si ces hauteurs permettent à l'ennemi une observation facile de nos positions, par contre elles constituent pour notre artillerie d'excellents objectifs. Le général de division nous fit à leur sujet la remarque suivante :

« On peut comparer le Grand et le Petit-Orphelin à la chair fixée aux côtes d'un poulet, qu'on n'abandonne qu'à contre-cœur, car elle est la meilleure, bien qu'elle soit difficile à enlever. Aussi longtemps que nous laisserons ces hauteurs en la possession de l'ennemi, ce dernier nous observera et nous canonnera de ces points dominants ; et lorsque nous nous en serons emparés, nous ne manquerons pas, à notre tour, de devenir une cible pour lui. »

Si de telles positions, naturellement fortes, sont très dures à enlever, il est encore plus difficile de les conserver. En supposant que, sans ménager nos efforts, nous ayons réussi à nous en emparer, nous devions nous trouver aussitôt exposés au feu des forts voisins, concentré sur nous de toutes parts. Aussi, bien que l'état-major eût décidé qu'il était indispensable, tant au point de vue topographique que pour des considérations stratégiques, de

nous rendre maîtres de ces hauteurs, nous fit-on attendre, sans tirer un coup de canon, l'occasion propice. L'ennemi, lui, ne cessait de nous canonner sans relâche, tandis que nous nous hâtions de compléter nos travaux d'étroite circonvallation.

Notre attaque fut finalement fixée au 7 août. L'artillerie de campagne et celle de siège, comprenant des obusiers et des mortiers, avaient déjà occupé, en grand secret, les emplacements qui leur étaient assignés. A 4 heures du soir, simultanément, toutes les pièces ouvrirent le feu sur les sommets des deux Orphelins. L'air retentit de toutes parts de fracas et de grondements ; des flocons de fumée blanche interceptèrent la vue du ciel. A notre feu répondirent non seulement les ouvrages placés sur les deux Orphelins, mais encore les forts de Panlung, Chikuân et Laolutsui, plus en arrière. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, toute la région était couverte de fumée. Le terrible vacarme de cent pièces tonnant à la fois ébranlait sans répit le ciel obscurci, d'où la pluie menaçait de tomber à tout moment. Quand nos obus venaient à frapper les rocs de Takushan, on voyait jaillir des éclairs d'un blanc jaunâtre et voler au loin les éclats de pierre. C'était réellement un spectacle des plus impressionnants. L'artillerie ennemie, plus puissante que la nôtre, avait le grand avantage d'une position

dominante; ce qui rendait la tâche de nos propres batteries fort ingrate et difficile, les exposant à des pertes très sérieuses.

Cependant l'artillerie ennemie ne paraissait pas avoir déterminé les emplacements de nos obusiers et de nos mortiers, dissimulés dans des replis du terrain, et concentrait son feu sur l'infanterie et sur les pièces de campagne qui l'accompagnaient. Nos gros canons se trouvèrent ainsi complètement épargnés, et, vers le coucher du soleil, ils avaient nettement pris la supériorité sur l'artillerie russe de Takushan, plus ou moins réduite au silence. Notre régiment s'était mis en mouvement à 4 heures du soir; il devait franchir la rivière Taku, puis attaquer l'ennemi dès que la préparation par l'artillerie serait jugée suffisante.

Avant de décrire cette lutte furieuse, je dois vous dire quelles furent mes pensées et mes actes quelques instants avant l'engagement. Ce que j'éprouvai ne m'est pas particulier. Tous les combattants passent d'ordinaire par la même épreuve au moment de prendre part à la bataille décisive. Ce récit vous fera saisir une des faiblesses du soldat.

Pendant les trois mois écoulés depuis que nous avons mis le pied sur le sol du Liaotung, c'était à moi, modeste officier sans importance, qu'était échu

l'honneur et la responsabilité de porter le drapeau du régiment, personnification de Sa Majesté elle-même. J'avais ainsi déjà pris part aux affaires de Kenzan, de Taiposhan et de Kantashan, sans recevoir jusqu'ici, heureusement ou malheureusement, la moindre égratignure, tandis qu'un grand nombre de braves étaient tombés à l'ombre de ce drapeau, qui lui-même avait été déchiré par les projectiles ennemis. Le jour où le drapeau fut ainsi lacéré, et bien qu'un soldat qui se trouvait auprès de moi ait été tué sur le coup, je demeurai sans aucune atteinte. Cependant le bruit de ma mort était, à plusieurs reprises, parvenu chez moi. On avait aussi imprimé faussement dans les journaux locaux que j'avais été blessé. J'appris tout cela en campagne. On avait dit également qu'au moment de notre débarquement, une violente tempête avait fait sombrer le sampan qui me portait; qu'on m'avait vu lutter désespérément contre les terribles vagues qui menaçaient de m'engloutir; que j'avais dû nager vers la côte, distante de plusieurs *chō*¹, tenant entre les dents le drapeau du régiment; mais qu'à la fin, la mer déchaînée ayant eu raison de moi, j'avais disparu dans les flots. On avait encore propagé la rumeur que, dans une rencontre avec

¹ Le *chō*, mesure de longueur équivalant à 60 *ken* = 109 mètres.

l'ennemi, aussitôt après le débarquement, j'avais été tué, en même temps que le capitaine de la 1^{re} compagnie. Toutes ces nouvelles inexactes avaient déjà fait de moi un héros, et, dans la suite, on annonça souvent que j'avais été blessé, en accompagnant chaque fois ce renseignement de détails sensationnels. Mais, en rentrant en moi-même, il me fallait constater que mon mérite était nul et que mon corps ne portait pas la trace de la moindre blessure. J'en éprouvais une réelle honte, et la pensée d'être inférieur à ma réputation et aux espérances que mes amis fondaient sur moi m'était insupportable. Aussi pris-je la ferme résolution de combattre en désespéré et jusqu'à la mort à l'attaque de Takushan. Quelques jours avant le début de l'affaire, je prévins mon ordonnance que j'étais déterminé à faire cette fois le sacrifice de ma vie, que je ne savais comment le remercier pour tous ses dévoués services, et je lui demandai de considérer l'annonce que je lui faisais de ma mort prochaine comme la meilleure preuve de ma reconnaissance. Je l'exhortai aussi à se battre vaillamment. Mon ordonnance, les larmes aux yeux, répondit que, si son lieutenant se faisait tuer, il mourrait avec lui. Je lui expliquai que j'allais préparer une boîte pour recevoir mes cendres, mais que, si je trouvais une mort si belle qu'il ne reste rien de mes os, il n'aurait à envoyer chez

moi qu'un peu de mes cheveux et de mes ongles. Je m'occupai alors à confectionner la boîte avec des morceaux de planches ayant servi à l'emballage des gros obus. Mon ordonnance en joignit les côtés avec des clous de bambou qu'il fabriqua. Nous obtinmes ainsi une petite boîte cubique, grossièrement faite, de trois *sun*¹ environ de côté. J'y plaçai des rognures de mes ongles, une mèche de mes cheveux et quelques feuilles de papier pour envelopper mes cendres. Sur le couvercle, j'inscrivis mon nom de vivant et le nom bouddhique posthume que je m'étais choisi. Ma boîte funéraire² étant ainsi prête, je n'avais plus qu'à consacrer tous mes efforts, jusqu'au dernier moment, à payer, par l'immolation de ma

¹ Le *sun* = 0^m,0303.

² Les hôpitaux de campagne avaient une provision de ces boîtes (*kwanbako*), faites en bois de 2 centimètres d'épaisseur, et ayant 10 centimètres de côté, dans tous les sens. Quand on avait pu procéder à la crémation individuellement, on plaçait dans ces boîtes, suivant le rite japonais, enveloppés dans de la ouate, des débris d'ossements des cinq parties du corps : crâne ou tête, poitrine (côtes, sternum, etc.), bras, jambe, épine dorsale.

Souvent on devait se borner, lorsque la crémation avait lieu pour plusieurs hommes à la fois, à couper, avant la mise du corps sur le bûcher, des cheveux du mort et quelques rognures d'ongles. On les enfermait dans un papier fort, spécial, pouvant, une fois replié, former enveloppe. A l'intérieur de ce papier on inscrit le nom, le lieu de la mort, les circonstances (blessures, etc.) et la date. On plie, on cachète et, après indication du corps et du numéro matricule de l'homme, on envoie au dépôt du régiment; le dépôt réexpédie au bureau de recrutement, qui fait parvenir à la famille. Le mode d'expédition des boîtes est identique.

propre vie, la bienveillante faveur que l'Empereur et la patrie m'avaient témoignée. Et cependant, cette boîte n'eut pas l'honneur de rapporter mes restes. Hélas ! elle n'est plus, pour moi et pour mes amis, qu'un objet de risée.

Vers le soir, j'écrivis à mon frère aîné à Tokyo, lui racontant les derniers événements de la campagne et lui disant que nous devions, le lendemain, commencer une nouvelle attaque ; que j'étais prêt et fermement résolu à mourir ; que si, d'ailleurs, mon corps restait à Port-Arthur, mon esprit ne cesserait, pendant « sept existences », de demeurer fidèle à l'Empereur. J'avais la persuasion de lui adresser ainsi mes suprêmes adieux. Le même jour, de ce même frère, je reçus une lettre dans laquelle se trouvaient les conseils suivants :

« Ne pense pas à l'honneur ni au mérite ; sois simplement fidèle au devoir.

« Quand Nelson succomba glorieusement à la bataille navale de Trafalgar, il dit : « Grâce à Dieu, j'ai rempli « mon devoir. »

Ces recommandations vaillantes, reçues la veille de la grande bataille, exaltèrent le courage dont mon cœur était animé et rendirent plus inébranlable encore ma résolution.

Le 7 août, vers 5 heures du soir, la pluie, tombant à

torrents, vint s'ajouter aux grondements du canon. Le ciel s'obscurcit complètement, et tout apparut sinistre et lugubre. Nous étions rassemblés sur les pentes au-dessus de la rivière Taku, attendant impatiemment l'ordre de nous porter en avant. La pluie augmenta de violence, et le ciel se fit plus noir encore. Les projecteurs ennemis, dardant leurs rayons sur les collines et les vallées, venaient parfois jeter sur notre terrain une vive clarté blanche, teintée de bleu, et gênaient les mouvements de l'infanterie. Le feu plongeant des Russes augmentait en intensité à mesure que l'heure s'avançait, et le fracas du canon, se confondant avec l'averse diluvienne, produisait un bruit étrange. Le lieutenant Hayashi (Tatsumi) et moi, abrités sous un même manteau, échangeions de temps en temps quelques mots :

« Nous pouvons, d'un moment à l'autre, nous attendre à la séparation, remarqua tout à coup Hayashi, comme frappé d'un pressentiment.

— Moi aussi, je suis bien décidé à mourir cette nuit, » fut ma réponse.

Ce à quoi Hayashi ajouta :

« Que voilà longtemps que nous nous connaissons ! »

Sur ces entrefaites, il fallut nous quitter, et la conversation en resta là. Nous avions, au pays, été longtemps camarades de pension, et la présente campagne nous

avait encore réunis. C'est ce lieutenant Hayashi qui, au dernier assaut sur Taiposhan, s'était distingué en sautant le premier, le sabre haut, dans les tranchées ennemies. Ce brusque adieu fut en effet le dernier, et la poignée de mains alors échangée consacra bien notre éternelle séparation.

L'efficacité du tir de notre artillerie s'étant accentuée vers le soir, ainsi que nous l'avons déjà dit, notre colonne d'attaque se mit en mouvement suivant les dispositions prévues. La pluie tombait de plus en plus drue, transformant les étroits sentiers en véritables bourbiers. Nous avançons avec beaucoup de difficulté, enfonçant jusqu'aux genoux dans l'eau et dans la boue. Contrairement à ce que nous avons supposé, les pièces ennemies sur Takushan n'avaient nullement été réduites au silence ou affaiblies. Aussitôt qu'elles nous eurent découverts, avançant dans la pluie et la fumée, elles recommencèrent à tirer avec une vigueur nouvelle. Quand nous atteignîmes la rivière Taku, il nous fallut constater que ses eaux boueuses avaient débordé, et nous ne pouvions juger de leur profondeur. L'ennemi, s'empressant de tirer profit de la crue causée par la grande pluie, avait établi un barrage en aval et provoqué ainsi une inondation pour arrêter nos progrès. Quelque braves que nous fussions, nous ne pûmes

nous empêcher de marquer de l'hésitation devant cet allié inattendu des Russes. En nous aventurant dans cette eau, n'allions-nous pas simplement nous noyer au lieu de tomber sous les projectiles ennemis? Mais voici qu'un groupe de sapeurs du génie se jette intrépidement dans les flots sombres et va détruire le barrage. Bientôt le niveau de l'eau s'abaisse, donnant à l'infanterie la possibilité de traverser la rivière.

En hâte nous nous précipitons pour passer à gué. Au lieu d'être noyés, beaucoup d'entre nous furent tués par le feu de l'ennemi, et leurs cadavres s'entassèrent si nombreux, qu'ils formaient presque un pont d'un côté à l'autre de la rivière.

Nous parvinmes enfin au pied de Takushan. Il nous fallut alors détruire les réseaux de fil de fer et courir le risque de marcher sur des fougasses. Après avoir échappé à un danger, d'autres dangers nous guettaient. Mais ce n'était pas, certes, le moment ni le lieu d'hésiter, et nous nous mîmes à escalader les rochers et à franchir les précipices. L'obscurité complète et la pluie violente augmentaient encore la difficulté. Trempés jusqu'aux os par la pluie et le passage de la rivière, nous nous trouvions dans l'impossibilité de donner à nos muscles l'exercice nécessaire pour rétablir la circulation du sang. De plus, à mesure que nous nous rapprochions

des tranchées ennemies, les obus à balles pleuvaient sur nos têtes, et les Russes faisaient rouler sur nous des morceaux de roc et des troncs d'arbres, rendant horriblement pénible tout progrès en avant. Un détachement voisin était parvenu à se rapprocher de la première ligne de tranchées, disposée en forme de fer à cheval, à moitié chemin du sommet de la montagne. De notre côté, nous étions occupés à tailler dans le roc de solides gradins, afin de nous permettre de profiter de la première occasion pour tenter une attaque de nuit. Mais l'ennemi, voulant mettre obstacle à tout mouvement de notre part, montra tant d'activité à faire fonctionner ses projecteurs et à lancer des obus éclairants, que nous dûmes renoncer à donner suite à notre projet de surprise de nuit. L'attaque fut donc remise au point du jour. Sous la pluie qui continuait à tomber sans relâche, il nous fallut attendre, de concert avec le détachement voisin et face à l'ennemi tout proche, le moment d'entrer en action.

Quand le ciel, à l'est, commença à s'éclaircir, la pluie tombait encore. Exposés aux vues directes de l'ennemi, il nous était impossible de ramasser les cadavres de nos camarades épars dans la vallée de la rivière Taku, et les estafettes, qu'à diverses reprises on essaya d'envoyer de l'autre côté du cours d'eau, furent, toutes sans excep-

tion, tuées avant d'avoir pu atteindre la rive opposée. Quelle affreuse situation, et quel décevant résultat ! Personne n'avait de plan d'attaque à proposer, et nous ne savions plus quand et comment nous pourrions donner l'assaut. Au pied de Takushan gisait, en proie aux affres de l'agonie, le sergent-major Iino, qui avait reçu un coup de feu dans le ventre. Il suppliait les soldats qui passaient auprès de lui de l'achever et de le débarrasser ainsi de ses souffrances. Comment pouvions-nous à la fois nous occuper de chasser l'ennemi de ses positions et prendre soin de nos morts et de nos blessés ? Notre pensée s'agitait en vain, et toujours aucune occasion favorable ne s'offrait à nous. Par surcroît, onze navires de la flotte russe, parmi lesquels le *Novik*, apparurent auprès de Yenchang et commencèrent à canonner à revers l'infanterie qui se dirigeait vers Takushan et Hsiaokushan. Pas un abri où nous refugier. Formant pour l'ennemi un excellent objectif, il nous tuait et blessait du monde à son gré. Notre exaspération était portée à son comble. Le loup venait ainsi nous assaillir par la porte de derrière, pendant que nous tenions tête au tigre à la porte de devant. Mais, après tout, il faut que je vous dise comment nous nous rendîmes maîtres de Takushan.

CHAPITRE XXIII

L'ASSAUT DE TAKUSHAN. — DEUXIÈME PARTIE

LE DRAPEAU DU SOLEIL-LEVANT

AU SOMMET DE LA MONTAGNE

Les nuages de fumée qui flottaient sur le champ de bataille pouvaient se comparer aux vagues agitées de la mer, et les nuages noirs crevant en pluie sur nous, à des lions courroucés. Toute droite se dressait au-dessus de nous la montagne; sa cime caressant le ciel est si escarpée, que les singes eux-mêmes auraient de la peine à l'escalader. A chaque échelon de notre ascension surgissaient de nouvelles et plus insurmontables difficultés; à un précipice péniblement franchi succédait un nouvel obstacle, plus abrupt encore, tandis que, du sommet de ce pic redoutable, l'aigle russe nous menaçait.

De toutes les directions nous avions maintenant concentré notre feu sur la position ennemie de Takushan. Pour répondre à notre attaque, tandis que, par devant,

les gros canons des Russes dardent sur nous leurs langues de feu, leurs vaisseaux de guerre sont venus pour nous briser les reins par derrière. Grâce aux avantages naturels sur lesquels s'appuyait l'ennemi et à l'habile emploi défensif de ses forces, il nous devenait presque impossible de le vaincre. Et cependant, si nous ne parvenions pas à lui arracher sa position, c'était pour notre armée non seulement un retentissant échec et l'abandon de l'attaque projetée contre la ligne de défense principale de la grande forteresse, mais encore la privation de toute base pour l'investissement de Port-Arthur. Ces considérations nous obligeaient à emporter d'assaut, dans le plus bref délai, la position ennemie, quelque grands que fussent être les sacrifices.

Notre régiment passa la nuit et la matinée sur le flanc de la montagne, sous une pluie violente et un feu incessant. A 3 heures de l'après-midi cependant, se présenta une occasion favorable d'attaquer. Notre artillerie de siège avait canonné les vaisseaux ennemis avec tant de bonheur, que ces derniers s'étaient vus obligés de se retirer, au moins pour un moment, ce qui nous procurait plus de liberté de mouvements. A cet instant opportun, le général de brigade nous adressa cet ordre :

« Les troupes à votre gauche vont donner l'assaut à

Takushan. En liaison avec elles, vous prendrez comme objectif de votre attaque les pentes nord de la position. »

En même temps, nous recevions du commandant du régiment de gauche l'avis suivant :

« Le régiment se met en mouvement pour l'assaut, qui sera poussé à fond coûte que coûte. J'espère que votre régiment nous prètera son appui dans cette attaque mémorable et qu'il s'emparera en même temps que nous des ouvrages de Takushan. »

Aussitôt que l'ordre est communiqué, les deux colonnes s'ébranlent. Bravant le furieux courroux du roi des démons, affrontant les obstacles naturels dressés devant nous, défiant le torrent des balles, tous, nous poussons de l'avant notre attaque avec une énergie et un courage dignes des dieux. Cris et hurlements des hommes, fracas du canon, crépitement de la fusillade, éclairs lancés par les baïonnettes ou les sabres, terre qui vole en l'air, sang qui coule, cervelles écrasées, boyaux mis à nu, telle est la confusion sublime dans son horreur du combat corps à corps. D'en haut, l'ennemi roule sur nous de gros quartiers de roc, et plus d'un infortuné est ainsi précipité dans la vallée profonde ou écrasé contre les rochers. Les cris de douleur et les hurlements de rage rendent tout ce drame plus infernal que terrestre. Les projectiles que

nous envoient les gros canons, bien pointés, des forts de Chikuanshan et d'Ehrlungshan éclatent juste au-dessus du sommet de Takushan. Les gerbes de feu projetées par les obus et les fougasses, s'entrecroisant dans toutes les directions, jettent partout une éclatante lueur. Mais soudain, parti simultanément d'en haut et d'en bas, résonne un immense cri de : *Banzai!* qui secoue la montagne entière. Qu'est-ce? qu'est-il arrivé? Voyez : un drapeau flotte au milieu des nuages sombres de fumée. N'est-ce pas le « Soleil-Levant », notre emblème si tendrement chéri? Notre assaut aurait-il réussi? Oui, c'est bien notre drapeau qui déjà se déploie au sommet de la position! Et, ce voyant, nous versâmes des larmes de joie.

Takushan, revêtu de sa robe grise de fumée, était maintenant à nous. Mais, dès qu'il fut en notre possession, tous les forts ennemis y concentrèrent leur feu contre nous. Les projectiles de l'artillerie lourde, aussi gros que des jarres à eau, nous arrivaient avec des sifflements de locomotive, ébranlant l'air de violentes vibrations. Ils explosaient avec un bruit terrible, brillant d'une lueur étrange, tandis que s'élevait une fumée blanche, et projetaient des éclats de rocher jusqu'aux nuages sombres suspendus sur nos têtes. Ils ébranlaient la terre jusque dans ses profondeurs et déchiquetaient

les cadavres en morceaux. Notre situation se trouvait fort compromise, et les troupes qui occupaient la position conquise avaient peine à s'y maintenir. Dans le cas, très probable, d'une contre-attaque de l'ennemi, comment, de cette cime si périlleuse, arriverions-nous à le repousser ? Dès que nous levions la tête pour observer ce qui se passait du côté des Russes, nous étions certains de recevoir aussitôt des balles. Il devenait impossible de bouger. Un soldat, posté auprès de six pièces de campagne dont nous nous étions emparés au sommet, reçut, en plein, un obus et fut littéralement réduit en miettes. Un morceau de chair, qui vola au-dessus de nos têtes et alla se coller contre un rocher derrière nous, fut tout ce qui resta de lui. Un autre obus, tombant au milieu d'un groupe, réduisit en poussière vingt-six hommes et, soulevant des rocs, en enterra, vivants, trois autres.

Le lieutenant Kunio Segawa avait, ce jour-là, reçu un coup de feu dans le bas-ventre, et, le soir, sa fin parut imminente. Son ordonnance et d'autres soldats lui prodiguaient leurs soins, lorsque son frère aîné, le capitaine Segawa, ignorant la blessure, arriva dans le voisinage. On l'avertit aussitôt, lui demandant de donner à son frère mourant la gorgée d'eau des adieux. Le capitaine accourut et s'écria : « Kunio ! » En entendant la

voix de son frère chéri, le moribond, comme si précisément il pensait à lui et soupirait après sa venue, ouvrit ses yeux obscurcis par la mort et, tout haletant, les fixa attentivement sur son frère, tandis qu'avec des larmes il saisissait fortement sa main. Tous deux se taisaient, étreints par l'émotion. Le capitaine dit enfin :

« Kunio, vous vous êtes bien conduit. Avez-vous quelque recommandation à faire ? »

Il essuyait la figure de son frère mourant et lui versait dans la bouche un peu d'eau de son bidon. Le frère cadet inclina faiblement la tête et murmura :

« Cher frère aîné!... »

Ce furent ses derniers mots, et bientôt il partit pour l'autre monde. Le chagrin du frère survivant fut alors poignant. Les personnes présentes ne purent réprimer des larmes de douleur et de sympathie pour tous deux. Deux semaines après, à la bataille du 24 août, le capitaine Segawa suivit son frère bien-aimé et alla rejoindre les rangs de ceux qui ne sont plus. Malheureux parents des Segawa ! Pendant la guerre, de tristes cas semblables ne furent pas rares. Dans les charges à la baïonnette, on vit souvent plusieurs membres de la même famille se sacrifier pour la patrie et pour l'Empereur. Nous bornons-nous à exprimer ici toute notre admiration pour leur bravoure ? Ne nous faut-il pas aussi accuser le des-

tin mystérieux et implacable et nous affliger du malheur de ces familles si terriblement frappées ?

Les Russes devaient être fort irrités et grandement désappointés de voir Takushan, la clef de leur principale ligne de défense, arrachée de leurs mains. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ils multiplièrent les retours offensifs pour essayer de reprendre ce point. Chaque fois nous les repoussâmes, rendant plus profond encore leur dépit. Quelques jours après notre occupation de Takushan, une des sentinelles placées au faite de la montagne fut au point du jour, à l'improviste, tuée d'un coup de fusil par un éclaireur ennemi. La 2^e compagnie, de garde, courut occuper les emplacements sur le sommet et aperçut, à quinze ou seize *shaku* seulement au-dessous d'elle, quelques officiers russes, le sabre haut, qui, à la tête d'une soixantaine d'hommes, grimpaient en hâte. Sans un instant d'hésitation, un violent feu rapide fut ouvert sur l'ennemi. Celui-ci, surpris par cette réception inattendue, fit aussitôt demi-tour et redescendit vivement les pentes, les hommes roulant et culbutant dans leur précipitation à fuir. Notre compagnie ne manqua pas cette excellente occasion de poursuivre les Russes à coups de fusil. Le résultat fut brillant. Pas un des ennemis n'échappa à la mort. Leurs cadavres parsemaient de taches sombres les flancs de la montagne. En ce moment

même, un fort détachement russe, de soutien, se trouvait arrêté à la bifurcation des chemins qui se dirigent, d'une part, vers Hsiaokushan et, de l'autre, vers notre position de Takushan. Le plan russe avait donc été probablement le suivant : faire tâter à la fois par des partis poussés en avant chacune des deux hauteurs et envoyer ensuite rapidement les troupes de renfort vers celle des deux positions où la contre-attaque paraîtrait avoir le plus de chance de succès. De telles combinaisons, qui ne dénotent qu'une demi-confiance en soi et de l'incertitude, ne peuvent jamais réussir.

Cependant, comme nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué, l'opiniâtre ténacité des Russes ne laissait pas de nous étonner. Il peut arriver, lorsqu'une position est attaquée, que la perte d'un de ses points oblige les défenseurs à l'évacuer entièrement, sous peine de risquer d'être anéantis ou capturés. Même dans des cas pareils, les Russes ne se décident pas à quitter la place ; ils s'y cramponnent jusqu'à ce qu'ils y trouvent la mort. Ne resterait-il qu'un homme valide, cet homme continuera à tirer. A notre approche, il mettra la baïonnette au canon et continuera à combattre avec acharnement, jusqu'au moment où, à toute extrémité, l'idée lui viendra de se rendre. Nous eûmes de cela de nombreux exemples à Kenzan, à Taiposhan et à Takushan. On m'a raconté

qu'après la bataille de Nanshan, plus d'une dizaine de nos soldats avaient été tués ou blessés par des balles mystérieuses parties on ne savait d'où. Après de longues recherches, on découvrit, caché dans une cuisine, un Russe qui, par la fenêtre, tirait sur nous sans relâche et sans crainte. Quand nous leur demandions pourquoi ils nous résistaient avec tant d'obstination, les prisonniers nous répondaient :

« Nous ne pouvons désobéir aux ordres de nos officiers. »

Nous connaissions par ouï-dire l'obéissance passive et aveugle du soldat russe, et nous constatons là, sur le champ de bataille, qu'elle était réelle et qu'il poussait jusqu'à la mort la fidélité à son devoir. Cela tient, peut-être, à ce que les rapports qui, au moyen âge, liaient la noblesse aux serfs se sont perpétués de nos jours entre les officiers russes et leurs hommes. Ce sentiment d'absolue soumission est très différent dans ses origines de la vraie et si amicale harmonie qui, à tous les degrés de la hiérarchie, règne dans l'armée japonaise et y établit une obéissance volontaire et franche. Un officier américain qui passa plusieurs mois en Mandchourie, avec l'armée japonaise, observa que la caractéristique la plus frappante de cette armée, et la plus intéressante, était la mutuelle et bienveillante confiance qui existait

du haut en bas, et qu'on ne saurait trouver pareil accord dans les troupes d'aucune autre nation, même pas en Angleterre ni dans la démocratique Amérique. Il se peut que la force véritable de notre armée réside dans ces qualités morales et psychologiques qui nous sont particulières. Mais le courage indomptable des soldats russes n'en mérite pas moins toute notre admiration.

Tandis qu'ils tenaient ferme dans Port-Arthur, leurs vivres et leurs munitions se faisaient rares, et des milliers et des milliers de vies leur étaient enlevées. Leur situation se pouvait comparer à la flamme d'une lampe exposée à un coup de vent. Et pourtant, dans ces décourageantes circonstances, ils conservaient toute leur fermeté d'attitude et continuaient à nous résister avec une opiniâtre détermination. Ce résultat était dû aux fortes qualités qui caractérisent le soldat russe et montre clairement la valeur de l'éducation et de la discipline à laquelle ils sont soumis. Un passage des Préceptes militaires russes est ainsi conçu :

« C'est avec la baïonnette et en poussant le cri de guerre ¹ que se récoltent dans le combat les lauriers de la victoire. Quand tes cartouches sont épuisées, abats l'ennemi avec la crosse de ton fusil, et si ta crosse se brise, mords-le avec tes dents. »

¹ C'est-à-dire en poussant des hurras.

Oui, certes, ils résistent et combattent avec acharnement; mais, en même temps, ils tiennent beaucoup à leur vie. Ces deux traits caractéristiques sont, cependant, en opposition absolue. « Plutôt vivre, vulgaire tuile, que, brillant joyau, risquer d'être cassé ¹, » telle paraît être leur opinion, précisément le contraire de l'idéal japonais : « Plutôt une belle mort qu'une vie ignominieuse. » Un prisonnier russe se serait exprimé ainsi :

« J'ai une épouse qui m'est chère. Elle doit être fort inquiète de mon sort. Notre officier nous assurait que l'armée japonaise n'avait pas plus de solidité qu'une statue d'argile. Mais, contrairement à notre attente, les Japonais sont forts comme des démons. Plutôt que de risquer la mort en combattant, il me faut sauver ma vie pour ma femme. Si je venais à mourir, sa désolation serait extrême et elle en deviendrait folle. La partie n'est pas égale avec nos adversaires. Il est insensé de continuer à combattre, puisque nous sommes certains de tomber sous les coups des soldats japonais. »

Il existe un abîme infranchissable entre ces sentiments et l'état d'âme du Japonais, fermement résolu à mourir avec honneur plutôt que de vivre dans la honte,

Malgré les difficultés que nous causaient les attaques

¹ Proverbe chinois.

répétées de l'ennemi contre Takushan, nous continuions à nous maintenir sur la position, repoussant heureusement toutes les tentatives des Russes pour la reprendre. Dans la suite, ils parurent renoncer à ces contre-attaques et s'occupèrent activement de renforcer encore les ouvrages déjà si solides de leur ligne principale de défense. En même temps, ils s'efforçaient de gêner nos propres travaux de fortification par le tir incessant des gros canons de leurs différents forts.

Notre détachement avait été chargé d'organiser la défense des pentes de Takushan opposées à l'ennemi, de rassembler du matériel de siège et de construire de solides épaulements pour les batteries lourdes. Par l'envoi d'éclaireurs de choix, nous cherchions à déterminer les emplacements des mines ou fougasses de l'ennemi, la disposition des réseaux de fil de fer, et à nous rendre compte des parties de notre terrain d'approche que les Russes pouvaient battre de leur feu. Tous ces préparatifs et toutes ces investigations sur les conditions de notre zone d'attaque ayant été complétés, on fixa au 19 août le premier assaut général, et le fort est de Chikuanshan nous fut assigné comme objectif principal. On espérait que ce combat déciderait du sort de Port-Arthur; aussi tout fut-il préparé avec un soin minutieux et réglé avec une grande précision.

CHAPITRE XXIV

PROMOTION ET ADIEUX

Nous avons quitté le Japon fermement déterminés à nous faire réduire en poussière sous les sabots du cheval de Sa Majesté, en disant : « Me voici ; je suis prêt à mourir ! » Nos cœurs étaient impatients, mais l'occasion de nous sacrifier bien lente à venir. Déjà plus de cent jours s'étaient écoulés depuis notre départ pour le front. A cette époque de l'année, les plaines et les montagnes, au pays, étaient couvertes de fleurs et embaumaient nos uniformes de leur suave parfum. La brise printanière qui nous portait vers une terre étrangère et lointaine caressait légèrement le drapeau du Soleil-Levant. — Le temps a fui rapidement. Voici que maintenant c'est à l'ombre des feuilles vertes que nous nous reposons. La nuit, dormant auprès de nos armes, aussi bien que le jour, sous la grêle des balles, toujours nous hante le fervent désir de répondre à la faveur et à la bienfaisance

impériales par la mort et par la mort seule. Mais l'heure n'est pas encore venue. Des milliers de camarades ont succombé sans avoir éprouvé la joie de voir le succès final ; leurs esprits inconsolés doivent être incapables de trouver le repos éternel. Nous aspirons ardemment à les venger ; mais, hélas ! le moment favorable se fait encore attendre. Il nous semble, à nous, les survivants, qui vivons dans l'odeur puante de la chair en putréfaction et des ossements tombant en poussière, que notre propre chair se consume et que nos os eux-mêmes se désagrègent. Groupe de spectres, en proie, dans leur corps misérable, à une ardente et vive passion, nous étions cependant bien les rejetons du véritable cerisier de Yamato. Comment pouvait-il se faire qu'après avoir déjà pris part à un, deux, trois et même quatre combats, nous fussions encore en vie ? Comment, — belles et nobles fleurs du champ de bataille, — n'avions-nous pas encore été effeuillées ? J'étais bien fermement résolu à mourir sur les pentes de Takushan. Nombreux sont mes amis qui, ce jour-là, s'en sont allés, et moi, pourtant, je suis resté ! Cette fois, dans l'assaut général, il faut absolument que j'aie l'honneur et le mérite d'offrir mon humble personne à notre patrie chérie. C'est avec cette idée, ce désir, cette détermination, que j'allais à la bataille.

Promu dans les premiers jours d'août au grade de lieutenant en premier, la nouvelle ne m'en parvint que sur ces entrefaites. Le colonel Aoki me fit venir et me dit gravement :

« Je vous félicite de votre promotion. Vous avez porté le drapeau du régiment depuis le commencement de la campagne. Vous êtes relevé de ces fonctions. Redoublez d'efforts et d'énergie, car c'est demain que s'engage l'attaque générale. Pendant longtemps j'ai pris mes repas avec vous et reposé à vos côtés. Votre départ m'attriste. Si vous me quittez, si je vous dis maintenant au revoir, c'est que je désire vivement votre succès. »

Oui, j'avais mangé et dormi avec ce chef affectionné depuis le début et j'avais combattu près de lui. Au bivouac, sous la pluie ou la rosée, il me faisait une place sur sa propre natte pour me permettre de mieux dormir. Il partageait avec moi son maigre repas, se montrant aussi gai et souriant que s'il avait mangé chez lui, avec sa famille. Je craignais toujours que le colonel, habitué, au pays, à dormir sur une couche confortable, ne vînt à tomber malade, maintenant qu'il lui fallait reposer sur la dure avec l'herbe pour oreiller. La vie d'un chef, qui tient en mains le sort de trois mille existences, est très précieuse, et l'état moral de tout le régi-

ment dépend en grande partie de la santé du colonel.

Aussi m'étais-je toujours employé de mon mieux à aller au-devant de ses besoins et à lui procurer tout le bien-être compatible avec les conditions, très peu confortables, de la vie en campagne. Il y a quelque temps, alors que nous nous trouvions à Changchiatun, je lui avais fait remplir d'eau chaude une grande jarre, lui procurant ainsi le plaisir du premier bain chaud depuis notre départ du Japon. Cette attention lui alla au cœur, et je n'oublierai jamais l'air de parfait contentement dont s'éclaira alors sa physionomie. Il me fallait maintenant quitter ce colonel que je chérissais à l'égal de mon propre père, et mon chagrin était immense. Sans doute, je demeurais sous ses ordres, puisque j'allais appartenir à une de ses compagnies. Ce n'était donc pas une réelle séparation, et, cependant, j'étais aussi ému que si je m'en étais allé bien loin de lui.

Je fus, en écoutant les mots d'adieu qu'il m'adressa, suffoqué de sanglots, sans pouvoir, pendant un moment, relever la tête. J'éprouvais aussi beaucoup de peine à me séparer du drapeau du régiment, que j'avais tenu ferme au plus fort de la mêlée. Jetant les yeux sur l'étoffe fanée et déchirée du drapeau, suspendu à ce moment à gauche du colonel, je ne pouvais m'empêcher de penser, devant cet emblème, que, plus qu'aucun des

trois mille hommes dont sa vue enflamme les cœurs, j'avais le droit d'être ému.

Après un instant de silence recueilli, moi tout chagrin de quitter mon drapeau et mon colonel, celui-ci paraissant regretter mon départ, je m'écriai vivement :

« Colonel, je vous montrerai avec quelle vaillance je sais me battre... »

Il me fut impossible d'en dire davantage. Après avoir fait demi-tour et marché tranquillement quelques pas, je courus à mon ordonnance et lui dis :

« J'ai reçu l'ordre de rejoindre ma compagnie. Vous allez donc me quitter, mais je n'oublierai jamais vos bons services. Pensez toujours à moi comme à un frère aîné qui vous gardera éternellement sa fidèle amitié... Voilà tout... Battez-vous comme un vaillant soldat. »

Bunkichi Takao, mon ordonnance, pleura amèrement et m'assura qu'il ne pourrait jamais se séparer de moi. Il m'était pourtant impossible de le conserver. Je le calmai et le consolai, lui recommandant d'obéir exactement aux ordres de ses supérieurs, de se faire remarquer entre tous par ses actes et par sa manière d'endurer les souffrances, et lui disant que la boîte que nous avions fabriquée avant la bataille de Takushan allait certainement servir cette fois. C'est bien à contre-cœur et non sans une réelle émotion que, moi aussi, je le quittais.

« Mon lieutenant, me considérez-vous vraiment comme votre frère cadet ? interrogea Takao en pleurs, tandis que de mon côté je fondais en larmes.

— Nous nous séparons à présent, mais peut-être nous retrouverons-nous. Si nous devons mourir, que ce soit en même temps et d'une mort glorieuse qui nous réunira dans un autre monde, où nous causerons ensemble du passé. »

Sur ces mots je m'apprêtais à partir, après qu'il eut enlevé la poussière de mon uniforme et renoué les cordons de mes guêtres.

« Alors, c'est bien, lieutenant, » observa-t-il.

Puis, trop attristé pour me regarder plus longtemps, il se cacha la figure et s'éloigna.

« Takao, n'oubliez pas les conseils que je vous ai donnés de temps à autre. »

Et je m'en allai vers l'emplacement occupé par le 3^e bataillon.

Séparé du drapeau, du colonel, de mon ordonnance, je dirigeais mes pas solitaires au travers de ces lieux sauvages. Et comme en marchant je considérais ces monts et ces vallées, devenus les tombeaux de mes chers camarades, et observais les nuages s'amoncelant pour se disperser ensuite, je ne pus m'empêcher de songer à l'inconstance des choses terrestres. Tout à coup il me

vint à l'esprit que je ferais bien d'aller voir le médecin Yasui et de prendre congé du capitaine Masaaki Matsuoka, mon ancien, originaire de ma province natale. Je revins aussitôt sur mes pas et me rendis auprès du capitaine Matsuoka, dans un ravin au pied des pentes nord de Takushan. Je le trouvai assis dans sa tente, heureux de ma visite.

« Il y a déjà quelque temps que je ne vous ai vu. Cela va-t-il toujours bien ? »

— Oui, je vous remercie. Je viens d'être promu lieutenant en premier, et j'ai été placé au 3^e bataillon, que je rejoins. Gardez-moi, je vous prie, toute votre amitié. »

Le capitaine répliqua brusquement :

« Alors c'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous rencontrons en ce bas monde. »

J'ajoutai que, moi aussi, je m'attendais à mourir et lui exprimai le souhait que nous trouvions tous deux la mort ensemble au sommet de Chikuanshan. Lorsque je me levai pour me retirer, le capitaine me frappa sur l'épaule et me demanda :

« Que portez-vous donc à la ceinture ? »

Avec un léger sourire je répondis :

« C'est mon cercueil. »

— Ah ! vraiment. Vous êtes ainsi tout à fait prêt ! »

Tels furent nos adieux, et je quittai le ravin. Cette

séparation dans la vie devait être bientôt suivie de la séparation par la mort.

Je me rendis ensuite à l'état-major du 1^{er} bataillon, dissimulé derrière les rochers auprès de Chuchiatun, et j'y rencontrai le médecin Yasui. Peu de temps après mon arrivée, quelques projectiles ennemis — cinq ou six se suivant de près — vinrent éclater devant sa tente avec un bruit formidable. Nous étions si accoutumés à pareille chose, que nous y fîmes peu attention. On m'expliqua que l'ennemi prenait souvent ce point comme objectif de son feu. J'appris avec peine que le commandant du 1^{er} bataillon avait été légèrement blessé à l'assaut de Takushan. Quand j'informai de ma promotion le médecin Yasui, il me prit à part dans l'abri où les caisses à munitions étaient empilées et me dit combien il lui tardait de me voir. Bien que nous ne fussions guère éloignés l'un de l'autre, nous n'avions jamais l'occasion de causer amicalement ensemble; nuit et jour sa pensée avait été vers moi, attendant impatiemment de mes nouvelles. Je fus vivement touché de son accueil et lui fis remarquer qu'il était étonnant que tous deux nous soyons encore indemnes. J'ajoutai que cette fois j'étais parfaitement préparé à la mort; aussi avais-je tenu à le voir encore une fois et à lui dire un dernier adieu. Je lui rappelai nos promesses réciproques échangées dans la mai-

son de Huangnichuan, et lui dis que si nous mourions l'un et l'autre, tout serait fini, mais que, s'il me survivait, je le priais de couper un morceau de mon uniforme taché de sang et de le conserver en souvenir de moi. Nous nous serrâmes énergiquement les mains en nous disant que c'était là notre suprême adieu en ce monde, et après nous être souhaité mutuellement le meilleur succès, nous nous quittâmes, les yeux mouillés de larmes. Je m'éloignai tristement de la tente de mon ami, traversai la rivière Taku, grimpai la pente de la montagne faisant face à la forteresse ennemie et allai au quartier général de la brigade présenter mes respects au général. Précisément, au moment où j'arrivai, l'officier adjoint au commandant du 3^e bataillon avait dû cesser son service pour cause de maladie. Je fus désigné pour le remplacer temporairement. On ne me donna que plus tard le commandement d'une section de la 12^e compagnie.

Dans la soirée qui précéda l'attaque générale du 19, je reçus deux plis que m'apporta le cuisinier. Il va sans dire que nous ne nous attendions pas à recevoir un courrier en un tel endroit ni dans de pareilles circonstances. Ces deux lettres, ayant pris une fausse direction, s'étaient égarées avant de me parvenir. Toutes deux étaient de mon frère aîné. Dans l'une se trouvait une plume à réservoir, dans l'autre la photographie de mes

deux petites nièces, âgées de quatre et de trois ans. Leur image semblait parler et me dire : « Cher oncle ! » Fraîches et douces petites figures ! Si cependant les chers bébés de la photographie avaient eu des yeux qui pussent voir, probablement auraient-ils pleuré à la vue de mon visage amaigri et si changé. Jour et nuit, autour de moi, je ne voyais que soldats hirsutes, chair meurtrie et os brisés. Même les fleurs, qui dans l'herbe nous avaient souri, gisaient maintenant, foulées aux pieds et écrasées. Sur un pareil champ de bataille et la nuit précédant le grand combat, vous pensez quel bon accueil je fis à la visite de mes deux nièces chéries. Combien mon cœur farouche en fut attendri, et quelle joie elles me procurèrent ! J'aurais voulu baiser les yeux et la bouche des chères enfants, et je me murmurais à moi-même :

« Braves petites, qui avez quitté les genoux de votre mère adorée pour traverser la vaste mer et affronter les vagues en furie et me venir visiter en ces lieux où pleuvent les balles et où fume la poudre, votre oncle vous emmènera demain avec lui et vous fera voir comment il sait châtier les ennemis de notre cher Japon. »

Pour cette nuit, le nuage de fumée s'était dissipé et des étoiles brillantes scintillaient au ciel. Je dormis en mon campement avec mes deux petites nièces à mon

côté. Les derniers mots de Nelson me revenaient de force à la mémoire, et je répétais aussi maintes et maintes fois les strophes que j'avais composées et remises à mon père au moment de quitter le Japon, et dans lesquelles je parlais « de la gloire de sacrifier sa vie dans le combat et des sept existences de fidélité au Souverain¹ ». Laisser mon crâne se blanchir dans ce désert sauvage et devenir un esprit patriotique revenant sept fois à la vie, ne sera-ce pas demain ou bien après-demain mon sort ? Ma destinée est près d'être accomplie.

Vers cette époque, un soldat de première classe appelé Yamamoto avait envoyé des rognures d'ongles et des cheveux à sa mère et à son frère avec une lettre d'adieu et des vers. Cette lettre fut bien la dernière. Elle était conçue comme il suit :

« Deux fois déjà j'ai fait partie comme volontaire de détachements d'enfants perdus², et ma tête, cependant, est encore sur mes épaules. Je suis rempli de tristesse quand je pense à mes camarades morts. Sur deux cents soldats déterminés que comptait environ ma compagnie

¹ Morts, les loyaux soldats renaîtront — suivant l'idée bouddhiste ; — ils renaîtront sept fois, s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils aient assuré la victoire de leur pays, accomplissant jusqu'au bout le mandat que leur a confié l'Empereur.

² *Kesshitai*, le détachement résolu à mourir. Ceux qui sollicitaient l'honneur d'en faire partie, en adressaient la demande écrite et signée de leur sang.

au moment de l'entrée en campagne, quand nous partîmes en tête des troupes de la division, il n'y en a plus que vingt sains et saufs. Pour mon malheur ou mon bonheur, j'appartiens à ce petit nombre. Mais la vie de l'homme n'est que de cinquante ans¹. Si je ne sacrifie pas la mienne maintenant, je n'en aurai peut-être plus l'occasion. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il me faudra mourir, puisque nous mourrons tous. Aussi je préfère être brisé en morceaux comme un joyau que de demeurer entier comme une tuile. Que ce soit par une balle ou d'un coup de baïonnette ou de quelque autre manière, je ne mourrai toujours qu'une fois. A ma droite, mon camarade a été tué et, à ma gauche, la cuisse et le bras de mon officier ont été projetés en l'air, et moi, entre les deux, je n'ai rien eu, et je me pince, parce que je me demande si tout cela n'est pas un rêve. Puisque je ressens le pincement, je suis donc bien encore vivant. Mon heure de mourir n'était pas encore venue. Tous mes efforts doivent tendre à venger mes compagnons d'armes. *Ruski* orgueilleux et impudents, je vous infligerai un rude châtiment ! Mon cœur est ainsi rongé par l'impatience, bien que je manque de qualités brillantes. Je ne suis que le fils d'un paysan ; mais on ne me chan-

¹ Dicton japonais.

tera pas moins comme une fleur du cerisier¹, si je combats bravement et meurs sur le champ de bataille, au lieu de faire une fin naturelle et vulgaire sur une natte de paille et sous un toit de chaume.

« *Banzai ! banzai ! banzai !* pour Sa Majesté impériale le généralissime.

« Feu TAKETOSHI YAMAMOTO,
« Soldat de première classe d'infanterie. »

Il avait fait précéder son nom du qualificatif « feu », pour bien montrer son inébranlable résolution de faire « avec un sourire son entrée dans le champ de la mort ». Tous, dans l'armée, avaient pris la même détermination ferme, et Yamamoto ne faisait qu'énoncer d'une manière claire et sincère le sentiment général.

¹ C'est-à-dire comme un *samurai*, dont la fleur de cerisier est l'emblème.

CHAPITRE XXV

LE COMMENCEMENT DE L'ATTAQUE GÉNÉRALE

Un correspondant du journal *Novoyé-Vrémya*, après avoir inspecté les défenses de Port-Arthur, aurait, dit-on, comparé la place à « un nid d'aigle tout à fait inaccessible ». C'était vrai. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, toutes les collines et toutes les montagnes avaient été couvertes de forts et d'ouvrages, et le front de terre se trouvait ainsi entouré comme d'une muraille de fer à toute épreuve. Les défenseurs, braves soldats, formés par le vieux général Dragomiroff, animés du plus brillant courage, pleins de vigueur et d'entrain, étaient la fleur de l'armée russe. Pour nous, placés maintenant en face de cette forteresse « imprenable », nous étions bien décidés à prouver qu'elle était « prenable », après tout. Ce 19 août, premier jour de l'attaque générale, est la date initiale des événements historiques qui aboutirent à la chute de Port-Arthur. De ce jour et pendant quatre mois, se poursuivit cette succession de combats qui sont regardés comme les plus opiniâtres et

les plus meurtriers que les annales de la guerre aient encore eü à enregistrer. Durant toute cette période, à notre attaque furieuse s'opposa une défense non moins intrépide. Notre armée paya d'un prix immense sa victoire, brûlant et dévastant monts et vallées, les criblant de ses projectiles, faisant un grand carnage d'hommes et ne parvenant à s'emparer de la forteresse qu'en jetant contre elle, dernière ressource, des boulets de chair humaine lancés par le *Yamato-damashii* lui-même. Et le monde entier, spectateur de ces faits, fut rempli d'étonnement devant la merveilleuse efficacité d'une telle manière de faire la guerre.

Nous autres, au pied de Takushan, nous hâtions nos divers préparatifs d'attaque, nous attachant surtout à rechercher les moyens de nous débarrasser des réseaux de fil de fer, sur lesquels l'ennemi comptait comme en la meilleure de ses défenses accessoires et qui, dans les précédents combats, nous avaient fait perdre tant d'hommes. Toutes les collines devant nous, petites ou grandes, hautes ou basses, étaient entourées de ces terribles obstacles, qui de loin semblaient des points sombres sur le sol.

Il nous fallait détruire ces réseaux, les franchir et poursuivre notre marche. C'était, en principe, l'affaire des sapeurs du génie; mais, comme l'effectif de ces der-

niers était restreint et que, d'autre part, le nombre des réseaux de fil de fer disposés par l'ennemi était innombrable, il fallut apprendre à l'infanterie à s'en débarrasser elle-même. A cet effet, sur leur modèle, on établit au bord de la rivière Taku un réseau de fil de fer dont les sapeurs nous apprirent à opérer la destruction. En tête s'avancait un groupe de cisailleurs, qui coupaient les fils ; il était suivi d'hommes munis de scies, et dont la mission était d'abattre les poteaux ou bien de les scier. Quand une partie du réseau se trouvait ainsi rendue franchissable, un détachement se lançait aussitôt à travers la brèche.

Ce genre d'exercice était pour nous d'une urgente nécessité, et nous nous y adonnions avec zèle et diligence. Mais, au combat, le travail est loin d'être aussi facile. Les fantassins-sapeurs qui, voués à une mort certaine, vont en avant pour détruire les réseaux ont à accomplir leur périlleux travail sous la bouche même des mitrailleuses et sont toujours, sans exception, anéantis jusqu'au dernier. Nous nous aperçûmes aussi que les fils étaient chargés d'électricité. Les opinions variaient sur la puissance du courant : les uns disaient qu'il était assez fort pour foudroyer quiconque touchait aux fils, tandis que d'autres assuraient que ces derniers n'étaient électrisés que dans la faible mesure nécessaire

pour avertir les ouvrages ennemis de l'approche des détachements de destruction. Quoi qu'il en soit, comme il ne devenait plus possible de couper les fils avec des cisailles ordinaires, nous fixâmes des morceaux de bambou aux poignées, afin de les rendre non conductrices. Malgré toutes ces précautions, nous trouvâmes les fils chargés d'un très fort courant. Quelques-uns de nos hommes furent instantanément tués par le choc, tandis que d'autres eurent les membres fendus comme des balais de bambou¹. Nous nous étions aussi exercés à franchir les fossés avec des échelles; mais, dans la pratique, nous dûmes encore reconnaître que les fossés des retranchements ennemis étaient trop larges ou trop profonds pour que nos échelles puissent nous être d'un grand secours.

La place était aussi protégée par des fougasses et des mines souterraines disposées à peu près partout. Il fallait, pour les rendre inoffensives, que nos sapeurs puissent parvenir à en couper le cordeau porte-feu. Jusqu'au moment même de l'attaque, nous aperçûmes avec nos jumelles des groupes de Russes, munis de pics, occupés de côté et d'autre à enterrer des explosifs. Nous repérions sur nos cartes les endroits où ils travaillaient.

¹ *Sasara*, balai confectionné en fendant longitudinalement, en minces fibres, une tige de bambou.

D'ailleurs, nous prenions note de tout ce que nous pouvions observer. C'est ainsi, par exemple, que nous avons remarqué qu'il fallait douze coups de masse pour enfoncer en terre un poteau de support de réseau, que nous avons compté combien de mines avaient été établies dans tel ou tel vallon. Nos reconnaissances avaient observé que toutes les coulées par lesquelles notre infanterie devait vraisemblablement cheminer avaient été garnies de mines, d'après un dispositif ingénieux. Ainsi, à l'endroit où le ravin se trouvait le plus étroit, on avait placé une mine dont l'explosion devait se faire automatiquement dès qu'on marchait dessus. Aussitôt qu'elle agissait, tuant son homme, le reste des assaillants ne pouvait manquer instinctivement de s'éparpiller de côté sur les pentes du ravin, où une série d'autres mines, préparées à cet effet, devaient éclater à leur tour, mettant à mal le reste du détachement. Il était excessivement difficile de franchir sans danger ces emplacements. En outre, dans tous les ouvrages et dans toutes les tranchées, des dispositions étaient prises pour que les canons et les fusils battent le plus petit ravin ou le moindre rocher, de sorte qu'aucun de nous ne pouvait échapper à ce feu croisé venant de trois directions. L'organisation défensive des Russes ne laissait ainsi presque rien à désirer.

Le 19 août, au point du jour, toute notre artillerie ouvrit le feu en même temps. Elle avait comme objectif principal le fort de Chikuanshan est, mais canonait aussi d'autres ouvrages. C'était la première phase de notre attaque. Bientôt, sous la protection de ce feu d'artillerie, nos colonnes d'assaut poussèrent en avant, se rapprochant pied à pied de l'ennemi, et prêtes à se lancer simultanément sur les Russes dès que l'effet de notre artillerie se ferait sentir sur eux. C'est pourquoi nos batteries consacraient toute leur énergie à bouleverser les ouvrages, à détruire les abris bétonnés, à ouvrir dans les tranchées et les remparts des brèches praticables à nos troupes d'assaut.

Aussitôt que nous eûmes commencé à tirer, l'ennemi nous répondit de toutes ses batteries, faisant les plus grands efforts pour réduire notre artillerie au silence et arrêter les progrès de notre infanterie. Quel terrible spectacle que cet échange, par les gros canons des deux adversaires, de leurs énormes projectiles ! Obus-torpilles, aussi gros que des barils, et obus ordinaires ébranlent l'air de leurs sifflantes vibrations avec des grondements qui se répercutent au loin et dépassent en violence le fracas du plus furieux tonnerre. Le ciel est rempli des éclairs que projettent les obus en éclatant, tandis que le champ de bataille se couvre d'épais

nuages de fumée, au milieu de laquelle il semble impossible à des êtres vivants de respirer. Nous avions surnommé les gros projectiles ennemis « obus-trains », parce qu'ils nous arrivaient avec un bruit perçant et aigu pareil à celui d'un train quittant une station en lançant de stridents coups de sifflet. Quand auprès de nous ce bruit particulier se faisait entendre, aussitôt le sol était secoué jusque dans ses profondeurs, et, dans un épouvantable fracas, hommes et chevaux, mêlés aux rochers et à la terre, étaient ensemble lancés en l'air. Tout ce qui venait à se trouver sur le passage de ces terribles « trains » était réduit en morceaux, qui, après être retombés sur le sol, rebondissaient en l'air comme s'ils avaient eu des ailes pour voler. Un lieutenant reçut dans le cou un éclat d'obus, et sa tête ne tenait plus au corps que par la peau. Pareillement, un soldat eut les deux bras détachés entièrement du tronc.

Toute la journée fut exclusivement consacrée à la canonnade. On avait d'ailleurs prévu que notre bombardement de l'ennemi durerait un ou deux jours, et que l'attaque par l'infanterie n'aurait lieu qu'à la suite. Ce soir-là, mon service m'appela au quartier général de la division, établi auprès de l'artillerie. La nuit était noire. Striant le ciel, des traits de feu, d'un blanc teinté de bleu, allaient et venaient, sans relâche, entre les deux

adversaires. Je me figurais avoir devant moi le chemin de l'enfer. De Chikuanshan et Paiyinshan, les projecteurs russes fouillaient les emplacements de nos batteries, et de temps en temps leur redoutable lumière venait éclairer l'infanterie, qui, petit à petit, se rapprochait de l'ennemi. Nous nous servions aussi de projecteurs pris aux Russes, nous efforçant de contrarier les leurs et de découvrir leurs canons; mais ces appareils étaient beaucoup moins puissants que ceux que l'ennemi avait encore en sa possession. Les Russes lançaient aussi des obus éclairants qui illuminaient le ciel, mieux encore que les feux d'artifice qu'on tire, au pays, lors des fêtes annuelles. Pareils à des lampes électriques suspendues dans les airs, ils répandaient une clarté aussi vive que celle du jour, permettant de distinguer jusqu'aux fourmis. Leur efficacité pour entraver les progrès des colonnes d'assaut provenait surtout de ce que les mouvements de nos troupes, tombant sous leur éclairage, pouvaient être relevés avec exactitude par l'ennemi, qui aussitôt ne manquait pas de faire pleuvoir sur les assaillants, avec ses mitrailleuses, une effroyable grêle de balles. Aussi avions-nous pris l'habitude, dès que nous voyions fuser en l'air ces étoiles éclairantes, de nous avertir mutuellement par ce cri : « Immobile ! ne bougez pas ! »

Quand j'arrivai au quartier général de la division, le général ¹ et son état-major se tenaient debout auprès de la position de l'artillerie, surveillant ce combat de nuit pendant lequel l'obscurité ne nous protégeait plus. Aussitôt que d'un ouvrage russe on voyait poindre la lumière d'un projecteur, le chef d'état-major ordonnait :

« Tapez là-dessus ! Détruisez-moi ce drôle ! »

Et, croisant les bras avec le calme le plus parfait, il ajoutait :

« Je suis comme une jeune mariée. La lumière trop vive me rend gauche et tout timide. »

Au cours de cette nuit, notre détachement s'avança jusqu'à Yangchiakou. Peu après avoir atteint ce point, un obus vint éclater auprès de nous avec un bruit formidable. Nous nous dîmes les uns aux autres :

« Il y a certainement des hommes tués. Qui sont-ils ? qui ? »

Quand la fumée se fut dissipée, nous aperçûmes quatre ou cinq hommes étendus par terre, tués ou blessés. Deux d'entre eux étaient des recrues qui n'avaient rejoint l'armée que peu de jours auparavant. L'un des deux avait été tué d'une horrible manière : la moitié de son

¹ Le général Tsuchiya.

corps au-dessus de la ceinture était totalement emportée. L'autre avait eu les jambes fracassées, et son sang coulait à flots. Son capitaine s'approcha et, pour lui remonter le moral, lui dit :

« Courage, mon brave !

— Capitaine, je suis navré d'être ainsi mis hors de combat avant d'avoir pu seulement me battre une fois. Je reviendrai, guéri, aussi vite que possible. Je vous en prie, gardez-moi une place dans votre compagnie.

— Bien que vous ne vous soyez pas battu, vos blessures vous font honneur. Guérissez-vous rapidement et revenez-nous. »

Pourquoi, sur le champ de bataille, l'un tombe-t-il frappé à mort, tandis que son voisin n'est pas touché ? C'est là un mystère impénétrable. Certains, bien qu'ayant pris part à tous les plus violents combats, s'en tirent sans une égratignure, tandis que d'autres paraissent être recherchés par les balles et même les attirer. Il y en a qui sont tués aussitôt après leur débarquement, sans avoir eu le temps de faire connaissance avec l'impression que l'on ressent sous le feu de l'ennemi. Quand une fois les balles vous ont pris comme objectif, il arrive qu'on en reçoive quarante ou cinquante, comme, à la bataille de Taiposhan, ce soldat dont j'ai déjà parlé. Le 19 août, après que le quar-

tier général de la division se fut transporté sur les pentes nord de Takushan, et comme le général observait le combat, ayant de chaque côté un officier d'état-major, un projectile survint, et les deux officiers furent tués sur place, tandis qu'au milieu le général ne recevait pas la moindre blessure. Dans les assauts, les hommes qui marchent en tête courent assurément les risques les plus grands ; mais leurs camarades, en arrière, sont cependant beaucoup plus en danger que dans une bataille rangée. Napoléon a dit : « On peut vous viser et vous tirer une balle, mais cette balle ne vous poursuivra pas. Si elle pouvait vous poursuivre, elle ne manquerait pas de vous atteindre partout, quand même vous vous réfugieriez dans les endroits les plus abrités de la terre. » Oui, le projectile est aveugle par lui-même ; il est doué d'une impulsion en quelque sorte surnaturelle. Il n'est pas en notre humain pouvoir de dire si la balle touchera, ou non, son but. Cela dépend de la chance. Voici, à ce propos, un épisode dont le souvenir me revient.

Après la bataille de Taiposhan, au moment de la retraite des Russes, cinq ou six des leurs s'en allaient tranquillement sans se presser, balançant les bras, comme par fanfaronnade. Agacés de leur effronterie, nos hommes les visèrent avec autant de soin qu'à

l'exercice, sur le champ de tir, le fusil bien posé sur un point d'appui ; et cependant aucun coup ne porta. Un officier qui se fit fort de les toucher les manqua également. Les Russes continuèrent à se retirer lentement, et nous les perdîmes de vue. Plusieurs fois, dans la suite, nous eûmes l'occasion d'essayer nos talents de tireurs, soit sur un soldat ennemi debout sur un parapet et agitant son mouchoir pour nous défier, soit contre quelque hardi gaillard osant sortir de sa tranchée pour venir nous insulter. Malgré notre adresse, notre indignation et notre vif désir de ne pas les manquer, ces drôles impudents s'en tiraient la plupart du temps sans atteinte. C'est ce qui explique qu'après l'expérience de plusieurs combats on devient naturellement insouciant et sans crainte. Au début, le sifflement d'une balle vous fait instinctivement baisser un peu la tête. L'officier lui-même, bien que reprochant à ses hommes de « saluer les balles », ne peut s'empêcher d'abord de s'incliner devant elles. Ceci n'est d'ailleurs nullement l'effet de la peur, mais semble résulter d'une sorte d'action réflexe du système nerveux. Dès que les balles se mettent à pleuvoir sérieusement et qu'il n'est plus possible d'accorder à chacune un salut, on se trouve tout de suite aguerri. Le fracas et le grondement des gros projectiles ne provoque aucune sensation particu-

lière. Comme on sait qu'au moment où on en perçoit le terrible écho l'obus est déjà loin, ce bruit fortifie plutôt le courage. Au lieu de baisser la tête devant ce son vide d'effets, l'idée vient plutôt à nos hommes de monter sur le parapet des tranchées et, par bravade, d'y manger avidement, à la face de l'ennemi, leur boule de riz¹. Et les balles, en général, respectent ces audacieux ; elles les évitent et vont en frapper d'autres.

¹ *Nigiri-meshi*, « riz en boule. »

CHAPITRE XXVI

UNE PLUIE DE BOULETS HUMAINS

Les cadavres des braves tués à l'ennemi s'entassaient en monceaux, et leur sang coulait en ruisseaux dans les ravins. Le champ de bataille était transformé en un vaste cimetière, et sur les monts et dans les vallées le sol semblait en feu. Chaque minute, chaque seconde augmentait le nombre des vies expédiées dans l'éternité. Lorsque l'assaillant, par l'habile emploi de ses armes à feu et grâce à l'abondance de ses munitions, est parvenu à ébranler le moral de l'ennemi, quelles sont donc les forces avec lesquelles il devra poursuivre son avantage jusqu'au résultat décisif, c'est-à-dire jusqu'à la victoire finale? Ces moyens sont la baïonnette et le cri de guerre. La baïonnette qui étincelle, associée aux furieux hurlements de l'assaillant, voilà ce qui réellement met l'ennemi en fuite. Un correspondant du *Standard*, de Londres, a eu raison de dire : « Les cris de guerre des soldats japonais perçaient le cœur des

Russes. » Et cependant, quelque grand que fût sur l'ennemi l'effet démoralisant de l'éclat de nos baïonnettes et de nos cris enragés, je ne puis m'empêcher d'une profonde émotion au souvenir de cette attaque. Car dans ce premier assaut, malgré la dépense de projectiles et l'énorme quantité de boulets humains lancés, les éclairs de nos baïonnettes comme aussi l'écho de notre cri de guerre vinrent à s'affaiblir peu à peu, et l'attaque de ces forts, que les Russes qualifiaient d'invincibles, se termina par notre complet échec. Hélas ! les durs assauts qui suivirent celui-là furent également infructueux, et c'était en vain que le sang de nos guerriers patriotes était ainsi répandu et leurs os fracassés. Mais ce sacrifice d'un nombre considérable de vies, en apparence inutile, ne devait pas être sans résultat. Il importait, au point de vue stratégique, de réduire la grande forteresse dans le plus bref délai possible, quelque énormes que dussent être nos pertes. Aussi le général en chef, éploré, s'était-il résolu à l'holocauste indispensable, et ses troupes lui avaient fait le sacrifice de leurs vies, lançant sans relâche à l'assaut de l'ennemi les boulets de leur propre chair. C'est ainsi que, malgré leur échec, ces premières attaques constituèrent cependant les préliminaires nécessaires et une très utile préparation du succès final.

Nous avons remarqué que le bombardement des ouvrages russes, sans interruption depuis le 19 août, en particulier celui du fort est de Chikuanshan, notre objectif spécial, avait porté un coup sérieux à l'ennemi. En conséquence, dans la nuit du 21, le bataillon Yoshinaga reçut l'ordre de prendre la tête des troupes d'assaut. Un parti de sapeurs, expédié en avant, avait pour mission de détruire les réseaux de fil de fer. Ses efforts désespérés furent heureusement couronnés de succès, et une petite brèche put être ouverte à l'infanterie. Sur ce, le commandant Yoshinaga, après avoir formellement recommandé à ses hommes de ne pas tirer un coup de fusil et de ne pas souffler mot, les fit avancer à la faveur de la nuit, et bientôt, soudainement, une troupe d'ombres noires se dressa contre les parapets ennemis. Les Russes, surpris à l'improviste, évacuèrent les tranchées sans combattre. Mais après avoir, en rétrogradant, pris un peu de champ, ils furent rejoints par des renforts importants, soutenus en arrière par des mitrailleuses dont on entendait l'affreux crépitement. Ces troupes de soutien entraînèrent avec elles les Russes en retraite, et tous ensemble ils dirigèrent sur nous un très vigoureux retour offensif, ébranlant ciel et terre de leurs formidables hourras. Le commandant Yoshinaga avait donné l'ordre de ne pas reculer d'une

semelle, et un terrible corps à corps s'ensuivit. Des deux côtés on se battait furieusement, à coups de fusil, à coups de baïonnette, à coups de poing. Mais, hélas ! voici que le commandant Kyogi Yoshinaga, qui dirige ses hommes du haut du parapet, reçoit un coup de feu dans la poitrine et tombe. Le capitaine Okubo prend le commandement à sa place : il est tué, lui aussi. Les remplaçants qui se succèdent à la tête du bataillon ont le même sort, et non seulement presque tous les officiers, mais aussi presque tous les hommes sont tués. Le feu de l'ennemi, concentré sur ce qui restait, devenait de plus en plus violent, et, comme aucun renfort ne venait à leur aide, les quelques survivants durent se résoudre à reculer momentanément et à chercher un abri dans un ravin au delà des réseaux de fil de fer, pour y attendre l'entrée en action de la réserve. Mais toujours aucun secours ne leur arrivait, et c'est en vain qu'ils demeurèrent là, dans l'attente, jusqu'au lendemain soir, avec devant les yeux les cadavres de leurs camarades. Placés juste au-dessous de l'ennemi, à environ une quinzaine de pieds seulement, ils passèrent ainsi treize heures sur le qui-vive, serrant rageusement leurs fusils et les regards fixés sur les Russes, sans pouvoir agir.

Dans la nuit du 22, le bataillon Taketomi se fraya un

chemin au travers des réseaux de fil de fer, et par un assaut furieux essaya de réparer notre échec de la nuit précédente. Le capitaine Matsuoka fut blessé le premier ; il tomba à terre, une cuisse arrachée. Le lieutenant Mateshiro Miyake reçut une balle qui lui traversa le poumon. Les choses allaient de mal en pis, et les Russes, fiers de leur succès de la veille, se comportaient comme s'ils avaient attendu notre attaque. Manœuvrant les projecteurs, ils aveuglaient par leurs jets de lumière nos troupes d'assaut, pendant qu'au-dessus de nos têtes éclataient les obus éclairants, leur permettant de bien ajuster leur tir sur nous. Le capitaine Kashiko Yanagawa se lança sur l'ennemi avec la plus grande bravoure, en criant :

« En avant ! à la baïonnette ! *Woo-waa* ! »

A la clarté des fusées à étoile, on vit la moitié de son visage couvert de sang, tandis que, du bras droit, il continuait à brandir son sabre, qui jetait des éclairs. Encore une fois, il cria :

« En avant ! »

Mais ce fut là le dernier écho perçu de cette vaillante voix. Brillantes, les lames étincelaient dans l'obscurité, s'agitant comme les roseaux que courbe le vent. Puis,

¹ *Woo-waa* ! cri que poussent les Japonais au moment où ils s'élancent pour l'assaut.

progressivement, ces lueurs disparurent et les vociférations cessèrent. Seules, on entendait les acclamations des Russes, derrière leurs retranchements. Ils en sortirent bientôt pour venir danser de joie sur les parapets, au pied desquels, dans des ruisseaux de sang, s'étaient amoncelés les cadavres de nos morts. Accablante douleur ! Profonde affliction !

Le capitaine Matsuoka, très grièvement atteint, avait perdu tant de sang par sa blessure à la cuisse, que sa respiration s'affaiblissait de plus en plus. Il comprit que sa fin était proche. Sortant de sa poche les documents secrets¹, il les détruisit et expira, le corps empêtré dans les fils de fer de l'ennemi. Tous ceux qui essayèrent d'aller l'en retirer périrent également, s'endormant du sommeil éternel aux côtés de l'intrépide capitaine. Cette mort glorieuse fut, dans la suite, relatée à l'Empereur par un aide de camp de Sa Majesté. Le capitaine Yanagawa, celui que nous avons vu, malgré plusieurs blessures, se précipiter à l'assaut, criant et hurlant, fut abattu d'un coup de fusil au moment même où il allait sauter dans la tranchée russe. Ayant fait tout son devoir, il s'appuya sur le parapet pour y mourir en

¹ C'étaient, notamment, les cartes sur lesquelles les positions japonaises étaient repérées, les ordres de combat, etc. ; tous documents qu'on avait l'ordre de détruire au moment d'être pris ou de mourir.

paix. Mais l'ennemi impitoyable ne le toléra point : s'acharnant sur lui, il lui fit subir toutes sortes d'inutiles atrocités.

Nous restions néanmoins fermement déterminés à porter à l'adversaire un coup décisif en un point vital, malgré nos insuccès répétés et nos sanglants échecs. Pour atteindre cet important résultat, nous étions prêts à sacrifier non seulement une brigade, mais même, s'il le fallait, une division tout entière.

On se décida à redonner un grand assaut le 24, vers 3 heures du matin. Depuis plusieurs jours, notre compagnie bivouaquait dans le ravin de Yangchiakou. Nous devions, dans la nuit du 23 au 24, nous rendre à Wuchiafang, qui nous était assigné comme point de rendez-vous. Avant de quitter le bivouac, le capitaine réunit ses lieutenants et s'exprima ainsi :

« Adieu ! Je n'ai rien d'autre à vous dire. J'ai résolu de laisser mon corps sur le champ de bataille de demain. Buons ensemble la coupe de la longue séparation. »

Même avant que le capitaine Kihachi Kawakami ne nous eût adressé ces paroles, nous étions bien décidés, nous aussi, à faire le sacrifice de notre vie. Nous échangeâmes les coupes d'adieu, y versant l'eau de nos bidons, et nous fîmes la remarque :

« Cette eau, ce soir, a la saveur d'un nectar¹ délicieux ! »

Sans bruit, notre compagnie quitta le bivouac et se rassembla sous les saules sombres au bord du ruisseau. Songeant que c'était la dernière fois que nous nous trouvions réunis, nous ne pûmes retenir nos larmes. Bientôt on se mit en marche, et, tout en suivant l'obs-cure rangée d'arbres, nous croisâmes une longue file de brancards portant, en un interminable défilé, les blessés des journées précédentes.

« Où avez-vous été touché ? » demandai-je à l'un d'eux en passant.

Et le blessé me répondit :

« J'ai les jambes brisées.

— Vous vous êtes conduit en brave ! Continuez votre chemin, doucement. »

Après avoir franchi une montagne ressemblant à un dos d'éléphant, notre détachement atteignit la rivière. La nuit était si noire, qu'il était impossible de rien distinguer. Nous avançons comme à tâtons vers Wuchia-fang, lorsque en face de nous nous perçûmes un bruit de voix humaines. Me jetant à terre et cherchant à pénétrer les ténèbres, je distinguai un rassemblement consi-

¹ *Kanro*, rosée d'un goût sucré que l'on supposait tomber du ciel sous le règne des princes vertueux.

dérable de blessés japonais étendus au bord de l'eau. Nous passâmes devant eux, la mort dans le cœur, et il nous semblait que nous n'en verrions pas la fin, tant ils étaient nombreux. Leurs gémissements, leur respiration haletante, leurs souffrances, accrues encore par le froid et la rosée de la nuit, sans rien pour les couvrir, nous remplissaient tous de pitié. Une profonde émotion nous gagnait à la vue de cette scène de misère.

Cependant nous nous trompions de chemin. Au lieu d'arriver à Wuchiafang, nous eûmes la surprise de nous trouver au quartier général de la 9^e division. Le général Oshima, qui la commandait, était, malgré la saison, vêtu de son sombre uniforme d'hiver. Autour de sa taille, il avait noué étroitement une ceinture de crêpe de soie¹, dans laquelle passait un long sabre japonais. A l'aspect du brave général, nous nous crûmes transportés aux temps féodaux. Nous savions que, lors de l'attaque de Panlungshan par sa division, le général Oshima s'était tenu debout à la tête de ses troupes, revêtu de cette tenue noire, offrant aux coups de l'ennemi une cible nettement détachée, s'exposant ainsi pour inspirer courage et confiance à ses hommes. Je demandai notre chemin à un officier d'état-major, et la compagnie

¹ C'est l'*obi*, que porte le Japonais en costume national.

reprit la bonne direction ; mais elle ne tarda pas à se perdre encore. Un renseignement nouveau nous fit obliquer vers la droite, et nous nous dirigeâmes de ce côté. En chemin, on nous assura qu'il fallait retourner au point dont nous étions partis. Nous ne savions plus où aller. Le rassemblement avait été fixé pour 1 heure, et il ne nous restait plus que quelques minutes devant nous. Chacun pensait qu'un retard au rendez-vous entacherait notre honneur personnel, et, qui plus est, pourrait être la cause d'un échec, puisque l'assaut projeté exigeait la concentration de toutes les troupes disponibles. Le capitaine et nous tous, tourmentés à l'excès, étions plongés dans l'angoisse. Par bonheur, à ce moment critique, on fit la rencontre d'un sapeur du génie, qui nous renseigna avec précision sur la direction à suivre pour atteindre Wuchiafang. Il nous expliqua qu'il fallait passer d'abord par une percée située un peu plus loin, et auprès de laquelle des sapeurs étaient au travail. Nous conformant à ces indications, nous trouvâmes bientôt les tranchées de siège et les suivîmes jusqu'à un espace découvert, au delà duquel il fallut s'engager sur un terrain exposé aux vues de l'ennemi. Nous avions pris le pas gymnastique ; mais tout à coup un faisceau lumineux tomba sur nous. Au cri de : « Couchez-vous ! » retenant notre souffle,

nous attendîmes que la terrible lumière disparût. Mais le projecteur dardait toujours ses rayons, et nous avions perdu la liaison avec les éléments en arrière. Cependant, nous finîmes par arriver à l'endroit que nous pensions être le point de rendez-vous. Il ne s'y trouvait âme qui vive; mais sur le sol gisaient des cadavres. Nous pensâmes que les troupes étaient déjà rassemblées au pied du fort est de Panlung, que nous supposions être l'objectif central de notre attaque. Regardant nos montres, nous constatâmes que l'heure était passée de quelques minutes. C'est en vain que nous nous efforcions de découvrir le gros du bataillon. Étions-nous en retard? L'anxiété de notre capitaine était extrême, et une cruelle angoisse nous étreignait. Allions-nous être condamnés à ne pas prendre part à l'attaque générale? Le capitaine, désespéré, s'écriait :

« Je ne pourrai pas expier ma faute même par le suicide! »

Nous nous jugions, et pour toujours, déshonorés, non seulement lui, mais nous tous, mais la compagnie elle-même, si nous devions manquer à la bataille, et nous pensions que notre suicide à tous serait impuissant à expier notre honte.

On envoya des éclaireurs dans toutes les directions; ils ne rapportèrent aucun renseignement. Il n'y avait

pas de temps à perdre. Nous jugeâmes que le mieux à faire était de nous diriger vers le vieux fort de Panlung-Est et d'entrer en ligne même isolément. Si notre bataillon avait déjà à ce moment commencé son attaque, nous serions là en bonne posture pour nous joindre à son action. Pensant que les crépitements de mitrailleuses qui s'étaient fait entendre par instants provenaient de la direction de Panlung et qu'un ravin que nous avions trouvé en chemin menait vers cette hauteur, nous quittâmes Wuchiafang et nous engageâmes dans le ravin.

Et quel ravin ! Un défilé étroitement encaissé de moins de deux *ken* de largeur, autour duquel, la veille, la 9^e division et les 7^e et 8^e régiments de *Kobi* avaient livré un si violent combat. C'était un lieu d'horreur ! Pas un brancard, pas une cantine médicale n'avait pu pénétrer jusque-là. Dans tous les coins, les morts et les blessés étaient entassés pêle-mêle, ceux-ci poussant des gémissements de douleur ou appelant au secours ; les autres, parfaitement calmes et ne respirant plus. C'est à peine si nous pouvions avancer sans marcher sur ces malheureux dans ce tunnel infernal, rempli de morts et de mourants. Marchant à tâtons, si, pour éviter de passer à droite sur le corps d'un camarade, nous nous détournions, c'était pour heurter du pied,

à gauche, un blessé. Et, croyant marcher sur le sol, nous nous apercevions que nous foulions des cadavres revêtus d'uniformes khaki¹.

« Ne marchez pas sur les corps ! » criai-je à mes hommes.

Et, au même instant, je sentis que j'avais le pied sur l'un d'eux. « Pardon ! » fut la seule excuse que je pus présenter à ce mort que j'avais involontairement offensé. Et, tout le long de cet étroit chemin creux, nous ne pûmes éviter de marcher sur nos pauvres et silencieux compagnons d'armes.

Nous étions arrivés presque au bout du ravin, et quelques pas de plus nous auraient amenés contre les réseaux de fil de fer. On s'arrêta un instant. A notre gauche, toutes à la fois, les mitrailleuses ennemies venaient de se mettre à lancer, dans l'obscurité, leurs jets de flamme. Bientôt nous perçûmes le bruit proche d'un détachement d'artillerie, qui, avec ses six pièces, avait essayé d'escalader les pentes de Panlung. Dans ce passage encaissé, fantassins et artilleurs s'étaient jetés, confondus, pour échapper au feu des mitrailleuses russes.

¹ Les Japonais avaient remplacé les uniformes sombres du début de la campagne par des vêtements de couleur khaki.

Si nous étions bien, maintenant, au pied de notre objectif, nous n'avions toujours pas trace de notre bataillon. Quel cruel désappointement ! Où donc pouvaient bien se trouver les nôtres ? L'assaut projeté aurait-il été contremandé ? Après en avoir mûrement délibéré, le capitaine décida de retourner à Wuchia-fang pour y attendre de nouveaux ordres. La résolution était prise, et il nous fallut naturellement lui obéir, mais non sans un vif regret. De nouveau nous nous engouffrâmes dans le tunnel infernal, foulant aux pieds, une fois de plus, les corps de nos camarades sur lesquels nous venions de marcher, en nous en excusant avec horreur. Dans le noir, nous cherchions à découvrir les morts et les blessés. Leur état se trouvait pire et plus misérable qu'auparavant, l'artillerie ayant passé après nous. Beaucoup de morts et de mourants avaient été écrasés par les affûts. Sous le poids de leurs roues ferrées, ceux qui ne respiraient plus que faiblement avaient rendu le dernier souffle, et ceux qui étaient déjà morts avaient été mutilés. C'était un mélange affreux d'os fracassés, de chair déchiquetée, de sabres brisés et de fusils rompus, épars dans le sang répandu. Rien de plus horrible que ce spectacle !

Revenus à l'entrée du ravin, nous nous étions arrêtés pour observer. Enfin, successivement, on vit, dans

les ténèbres, poindre des groupes d'ombres qui s'avançaient vers nous. C'était le gros du bataillon. Notre joie fut sans bornes. Nous sûmes qu'il n'avait pu atteindre le point de rassemblement à l'heure indiquée, parce qu'il avait été continuellement retardé dans sa marche par les projecteurs ennemis. Et nous poussâmes un soupir de soulagement en constatant que notre isolement avait cessé et que nous avions enfin rejoint. Nous éprouvions aussi une grande satisfaction à la pensée de nous trouver à l'avant-garde des troupes d'assaut. Quoique dérobé par un escarpement aux vues directes de l'ennemi, l'emplacement où nous étions réunis n'était pas à l'abri de son feu et, trop exigü, ne se prêtait d'ailleurs pas au rassemblement d'une troupe importante.

Parmi les officiers, je retrouvai là le commandant Matsumura, qui s'était distingué après la prise de Taku-shan en tenant ferme contre le retour offensif de l'ennemi et en le repoussant. Il s'était pendant cette affaire donné une entorse, et, comme il n'avait pas voulu se laisser soigner pour ce qu'il appelait un accident insignifiant, il n'était pas guéri, ce qui ne l'empêchait pas de commander son bataillon, s'aidant pour marcher d'un bâton. Quoique souffrant toujours de son pied, cette nuit, il était resté à la tête de ses hommes,

appuyé sur une branche de saule. Il s'assit auprès de moi et me dit :

« Enfin, voici le moment venu ! »

Le capitaine Segawa, celui qui à Takushan avait fait à son jeune frère les tristes adieux que j'ai relatés, était là aussi. Le lieutenant en second Kataro Sone vint nous retrouver ; il avait des cartouchières autour de la taille et un fusil à la main. Je lui demandai la raison de ce nouvel équipement. Il me répondit qu'ayant perdu son sabre, la nuit dernière, au cours d'une reconnaissance, il s'était armé en simple soldat. Tous les officiers étaient ainsi réunis, se souhaitant mutuellement bonne chance et échangeant pendant un moment de gais propos. — Quelques heures plus tard, tous avaient été tués, sauf le commandant Matsumura et moi. Chaque fois que je me rappelle ces événements, il me semble que je vois le visage de ces camarades, que j'entends leurs voix. — Braves amis ! pauvres gens ! Mon cœur se remplit d'une extraordinaire émotion quand je songe à eux.

CHAPITRE XXVII

LES HOMMES DE LA « MORT CERTAINE ¹ »

Rassemblés à l'abri de l'escarpement, nous attendions l'ordre de nous mettre en mouvement, lorsqu'un morceau de papier qu'on se passait de main en main arriva jusqu'à moi. J'ouvris le pli et lus :

« Yasukichi Honda a été mortellement frappé le 19 de ce mois. Au moment où je lui donnai à boire, il me chargea, en pleurant, de transmettre ses adieux au lieutenant Sakurai.

« BUNKICHI TAKAO. »

Cet Honda, un très fidèle garçon, avait été mon ordonnance environ un an auparavant. Ses derniers mots étaient ainsi pour moi, qui avais si peu fait pour lui. Je fus profondément touché de son loyal dévouement, et je regretterai toujours de n'avoir pu lui serrer

¹ *Hishitai*.

la main. Combien il aurait été heureux d'entendre de mes lèvres, avant de mourir, un mot d'adieu !

Je réunis mes hommes autour de moi et leur dis :

« Je vous fais maintenant mes adieux à tous. Combattez de toutes vos forces. Le sort de Port-Arthur dépendra du présent combat. Buvons ensemble cette eau, comme si nous étions au moment de mourir. »

Je remplis un gobelet de l'eau qu'un soldat avait été chercher au péril de sa vie, et chacun en but quelques gouttes. Bientôt l'ordre vint de se porter en avant jusqu'à mi-côte sur le flanc de Panlung. On se mit en marche sans bruit, et les compagnons d'armes qui venaient de boire ensemble la coupe de la mort s'engagèrent de nouveau dans l'horrible ravin rempli des cadavres de nos camarades. C'était la troisième fois que nous le traversions, et aucun de nous ne comptait le franchir vivant une quatrième. Mourir sous les plis flottants de l'étendard du Soleil-Levant, mourir en servant brillamment son pays, tel était l'ardent désir qui faisait battre tous les cœurs. Avant de marcher à l'attaque, nous nous étions allégés autant que possible, ne conservant sur nous que nos rations de réserve, du biscuit, juste de quoi nous soutenir deux ou trois jours. Le reste fut laissé en arrière. J'avais orné mon uniforme khaki d'un drapeau japonais passé dans ma ceinture

et noué une serviette autour de mon cou. Je ne portais pas de souliers et n'avais aux pieds que des *tabi*¹. J'avais l'air d'un danseur des fêtes champêtres de l'été. Je portais sur moi mon sabre, mon bidon et trois biscuits. C'est ainsi armé et équipé que j'allais jouer mon rôle sur la scène glorieuse du théâtre de la mort.

Le seul souvenir de ce ravin nous fait frissonner maintenant encore. Sautant par-dessus les cadavres entassés ou les enjambant, nous poursuivions notre chemin, tout en nous bouchant le nez. Quelle pitié de devoir ainsi fouler aux pieds les corps de nos morts héroïques ! Apercevant, blotti dans un coin, un blessé qui poussait des gémissements de douleur, je lui demandai où il avait été atteint. Il me dit qu'il avait les deux jambes brisées et que, depuis trois jours, il n'avait pas mangé un grain de riz ni bu une goutte d'eau. Aucun brancard n'était apparu, et, depuis le moment où il était tombé en combattant, il attendait la venue de la mort. Je lui donnai mes trois biscuits, lui disant de les manger et lui recommandant de prendre patience jusqu'à l'arrivée de notre détachement de brancardiers. Avec des larmes de joie et de gratitude, il joignit les deux

¹ Le *tabi* est une sorte de chausson en toile avec semelles souples de cuir, agrafé par côté et dans lequel le pouce est séparé des autres doigts.

main, me priant de lui dire mon nom. J'étais vivement ému. « Adieu ! » fut tout ce que je trouvai à dire au pauvre garçon, et je passai mon chemin. On arrivait maintenant aux réseaux de fil de fer de Panlungshan.

Le fort de Panlung avait été enlevé par la 9^e division et les 7^e et 8^e régiments de *Kobi*, au prix des plus sanglants sacrifices. Il devenait maintenant pour nous un point d'appui d'où nous allions prononcer nos attaques vers les ouvrages au nord de Chikuan-Est et de Wangtai. La prise de cette position si dangereuse avait nécessité un long et terrible combat des vaillants soldats du général Oshima ¹. Les atroces visions du ravin nous en apprenaient éloquemment la violence et les horreurs.

En traversant la brèche pratiquée dans les fils de fer, je remarquai de nombreux cadavres de sapeurs ou de fantassins entassés les uns sur les autres et parfois accrochés aux fils. Quelques-uns tenaient encore en main les cisailles ; d'autres serraient dans leurs bras les poteaux qu'ils avaient essayé d'arracher.

Arrivé à mi-côte de Panlung, je distinguai dans l'obscurité, flottant au-dessus de nos têtes, le drapeau du régiment, que j'avais l'habitude de porter. Mon cœur tressaillit à la vue de ce cher emblème. Je grimpai vers

¹ Commandant la 9^e division.

l'endroit où il était planté et me trouvai en face du colonel Aoki, dont j'avais pris congé au pied de Takushan quelques jours auparavant.

« Mon colonel, le lieutenant Sakurai ! »

Jetant sur moi un regard qui semblait rempli du souvenir agréable des jours que nous avions passés ensemble, il me dit :

« C'est vous, Sakurai ! Je prie pour vos succès. »

Après un pareil encouragement de mon chef, que pouvais-je ambitionner autre chose que de me distinguer par mes exploits ? Je devais y employer tous mes plus énergiques efforts.

A cet instant, du sommet de la montagne, je m'entendis appeler par mon nom. Quittant le colonel, j'allai joindre en haut le lieutenant Morisaburo Yoshida, un ami à moi, originaire de ma province. Il était assis, seul, sur le parapet de Panlung. Je savais qu'il appartenait à la 9^e division, qu'il était au siège de Port-Arthur ; mais j'étais loin de m'attendre à le retrouver. Cette rencontre d'un vieil ami, au moment où nous allions nous engager dans le plus furieux des combats, avait quelque chose de touchant.

« Sakurai, quelle terrible lutte que celle de ces deux derniers jours ! » me dit-il tristement.

Étonné de le trouver là, je lui demandai :

« Que faites-vous donc ici, tout seul ?

— Regardez tous ces cadavres ! »

Il y avait autour de lui des ombres que j'avais prises pour des soldats de notre régiment, et je restai stupéfait en m'apercevant que ces tas d'hommes en khaki, morts ou blessés, appartenaient à la section du lieutenant Yoshida. Quel affreux spectacle ! Les uns étaient tombés au moment où ils atteignaient les épaulements de l'artillerie. Les autres, parvenus à les franchir, avaient été tués sur les pièces ennemies qu'ils étreignaient. On entendait les pitoyables lamentations des blessés, ensevelis sous les morts. Quand la vaillante colonne d'assaut s'était lancée sur les ouvrages ennemis, enjambant les corps de leurs camarades tombés, le feu terrible et bien dirigé des mitrailleuses avait fait une hécatombe de ces braves, entassant auprès des retranchements les morts et les blessés. Leurs camarades en arrière, exaspérés, s'étaient alors précipités sur l'ennemi, en un impétueux élan, qui n'avait abouti qu'à grossir encore le nombre des victimes. Le lieutenant Yoshida était resté seul intact. Ne voulant pas quitter ses malheureux soldats, il veillait, le cœur brisé, sur leurs restes. Il fut tué le 27 octobre à Ehrlungshan ; après s'être battu comme un lion. Cette entrevue au sommet de Panlung devait être notre dernier adieu.

Quand tout le monde fut réuni, le colonel se leva et nous adressa cette exhortation suprême :

« Le présent combat est notre grande chance de servir notre pays. Cette nuit, nous devons frapper Port-Arthur au cœur. Notre brave colonne d'assaut ne doit pas seulement être prête à mourir, mais certaine de mourir. Comme votre père, je vous suis plus reconnaissant que je ne puis le dire pour votre ardeur à vous battre. Que chacun de vous fasse de son mieux ! »

Oui, nous étions tous prêts à mourir quand nous quittâmes le Japon. Des gens qui vont se battre n'ont pas à compter revenir vivants au pays. Mais, dans la bataille qui commençait, il ne suffisait pas pour nous d'être prêts à mourir, il nous fallait être déterminés à aller au-devant de la mort.

En vérité, nous étions bien les hommes de la *mort certaine*.

Cette appellation nous plut et nous stimula davantage. Un télégramme du ministre de la Guerre, à Tokyo, que nous lut l'officier adjoint au colonel, et qui disait : « Je fais des vœux pour votre succès, » accrut encore notre enthousiasme.

Je vais maintenant vous raconter les sublimes horreurs de ce grand assaut. Je n'étais qu'un simple lieutenant, et tout se passa dans mon esprit comme dans un

rêve. Aussi mon récit ne sera qu'une succession d'épisodes cueillis dans un ensemble d'événements ignorés. Dans l'impossibilité de vous faire un exposé systématique de la bataille, je dois me limiter à ces souvenirs personnels. Si ce que je vais dire peut paraître comme un exposé vaniteux de mes propres exploits, ce n'est nullement que je sois convaincu de ma valeur, quand, au contraire, je sens que mon mérite est fort mince; mais les faits qui me concernent ou qui se sont passés tout près de moi sont les seuls que je puisse narrer en connaissance de cause. J'aurai rempli mon but si ce récit partiel peut contribuer à compléter une relation d'ensemble de ce terrible assaut.

Les hommes de la *mort certaine* vont entrer en scène. Les voici qui s'avancent, intrépides, vers le lieu du carnage. Ils dépassent Panlungshan, se frayant un chemin à travers des monceaux de cadavres. Par groupes de cinq ou six soldats, ils atteignent successivement le pied des palissades qui barrent la colline.

Je dis au colonel :

« Eh bien ! au revoir, mon colonel ! »

Sur ce, je partis. Dès le premier pas, je posais le pied sur la tête d'un mort !

Nous avons comme objectifs le fort au nord de Chikuan-Est et la crête de Wangtai.

En abordant les tranchées ennemies, on se battit avec des grenades à main. Les nôtres explosaient parfaitement. Ce fut un embrasement général. Les pièces de bois volaient autour de nous, les sacs à terre éclataient, et en l'air sautaient des têtes et des membres arrachés. Les flammes, mêlées à des tourbillons de fumée, éclairaient de reflets rouges nos farouches visages, et tout ne fut bientôt que confusion sur la ligne de feu. Les Russes, sentant la partie perdue, abandonnèrent les retranchements et commencèrent à se sauver.

« En avant ! toujours en avant ! en avant plus que jamais ! En avant ! à la poursuite ! il faut nous emparer d'eux ! »

Et, tout fiers de notre victoire, nous piquions en avant courageusement.

Le capitaine Kawakami, le sabre haut, cria :

« En avant ! »

Et, tandis que je me tenais auprès de lui, il commanda :

« La section Sakurai, en avant ! »

Répétant le commandement, je quittai la gauche du capitaine et, afin de reconnaître le chemin que nous avions à suivre, m'engageai sur le terre-plein. Mais quelle est la silhouette noire qui, se découpant sur le

ciel, intercepte la vue? C'est la batterie haute du fort Nord. Me retournant, je suis surpris de ne plus voir personne. Malheur! ne suis-je donc plus en liaison avec mes hommes? Effaré, je me jette à gauche, et j'appelle la 12^e compagnie.

« Lieutenant Sakurai! » répondit une voix.

Revenant dans la direction de cette voix, je trouvai le caporal Ito, qui pleurait abondamment.

« Pourquoi pleurez-vous? Qu'est-il arrivé? »

Le caporal, tout en larmes, saisit vivement mon bras et me dit :

« Lieutenant Sakurai, vous êtes devenu un personnage important.

— Qu'est-ce qui vous fait pleurer ainsi? Enfin, de quoi s'agit-il? »

Il me murmura à l'oreille :

« Notre capitaine est mort! »

A cette nouvelle, mes yeux se remplirent de larmes. Il n'y avait qu'un moment que notre chef nous avait commandé : « En avant! » à peine quelques minutes que je m'étais séparé de lui. Et, en un instant, le cher et bienveillant capitaine Kawakami nous avait quittés pour l'autre monde. Tout cela me semblait tenir plutôt du rêve que de la réalité. Le caporal Ito me montra du doigt le corps du capitaine. Il était tombé à deux ou

trois *ken* de là, sur le sentier menant au terre-plein. J'y courus et, soulevant le cadavre dans mes bras, je m'écriai :

« Mon capitaine ! »

Je ne pus articuler rien de plus. Mais, comme il fallait faire vite, je pris les papiers secrets du capitaine et, me redressant, signifiai à haute voix qu'à partir de ce moment je prenais le commandement de la compagnie. J'ordonnai qu'on fit porter en arrière par les blessés le corps du capitaine. Un de ceux qui l'enlevaient fut frappé à mort et expira, s'appuyant sur le cadavre de son chef. Les autres qui, successivement, voulurent exécuter mon ordre furent tués l'un après l'autre.

J'appelai le lieutenant Ninomiya (Komataro) et lui demandai si les sections étaient réunies. Il me répondit affirmativement. Je recommandai au caporal Ito d'assurer la liaison des divers groupes et lui dis que je me tiendrais au centre de la ligne des tirailleurs. Dans l'obscurité, on ne distinguait aucun détail du terrain et on ne pouvait repérer la direction de notre marche. Seul, on apercevait, se dressant abruptement devant nous dans le ciel noir, le fort Nord et le mont Wangtai. En face, la position paraissait une forteresse naturelle, tandis que nous nous trouvions dans un creux en forme

de chaudron ¹. Mais cependant nous marchions en ordre, à la même hauteur.

« Douzième compagnie, en avant ! »

J'obliquai à droite, puis avançai comme dans un songe. Je ne me souviens plus nettement de rien.

« Maintenez-vous en ordre ! »

Ce fut mon seul commandement. La voix du caporal Ito, qui s'était d'abord trouvé à ma droite, cessa de se faire entendre. Dans les ténèbres, les baïonnettes brillèrent de moins en moins nombreuses. Les rangs noirs des soldats poussant en avant, s'éclaircissaient, et bientôt il ne me resta qu'une poignée d'hommes. Tout à coup, comme si on m'avait porté un violent coup de bâton, je tombai à terre, me débattant. J'étais blessé, frappé à la main droite. Les bombes éclairantes russes projetaient leur lumière éclatante sur nos morts amoncelés. Levant la main, je regardai ma blessure. J'avais le poignet brisé. La main pendait inerte, et le sang coulait abondamment. Je pris mon paquet individuel de pansement ², délié d'avance; je bandai ma blessure avec

¹ *Kama*, la grande marmite en fer dans laquelle on fait cuire le riz.

² Le paquet de pansement (*hotai-zutsumi*) se porte dans une petite poche, fermée par un cordonnet, ménagée dans la doublure et au bas de la veste, à gauche. L'enveloppe consiste en une pièce de toile cachou. A l'intérieur du paquet on trouve : 1^o une écharpe tri-

la pièce de toile triangulaire et nouai mon mouchoir par-dessus. Puis je suspendis le tout à mon cou, me servant pour cela du drapeau du Soleil-Levant, que je m'étais juré de planter moi-même au sommet du fort ennemi.

Regardant devant moi, je me rendis compte qu'une seule dépression de terrain nous séparait de la crête de Wangtai, si haute qu'elle paraissait toucher le ciel. J'eus soif et cherchai le bidon à mon côté. Je l'avais perdu. Pendant, sa courroie de cuir m'enbarrassait le pied. Une à une, les voix des soldats s'éteignaient. Par contraste, la vive clarté des bombes de l'ennemi abhorré et les fracas terribles de la canonnade augmentaient encore. Je me tâtai les jambes et, constatant qu'elles n'avaient rien, je me relevai. Jetant le fourreau, je pris mon sabre dans la main gauche, la lame nue, et, m'en servant en guise de canne, je descendis la pente, comme dans un rêve, sautai par-dessus des tranchées et me mis à gravir le Wangtai.

Les longs et énormes canons de sa batterie se profilaient devant moi. Il ne me restait que peu d'hommes

angulaire en toile de coton commune ; 2° à l'intérieur de l'écharpe, trois petites compresses de gaze sublimée de teinte rose, pliées en petits paquets enveloppés dans du papier paraffiné ; 3° une épingle de sûreté dans du papier paraffiné.

demeurés en vie. Je criai aux survivants de me suivre ; mais rares furent ceux qui répondirent à mon appel. A la pensée que nos autres colonnes devaient avoir subi des pertes semblables, le cœur commença à me manquer. Il n'y avait pas à compter sur du renfort. J'ordonnai à un soldat de grimper au haut du rempart et d'y planter le drapeau du Soleil-Levant. Mais, hélas ! il fut tué aussitôt, tombant sans même proférer un cri.

Soudain s'éleva non loin de moi un énorme grondement : des clameurs semblant venir d'un autre monde.

« A la contre-attaque ! »

Et un détachement russe surgit sur le parapet, telle une sombre palissade mouvante. En un clin d'œil l'ennemi nous enveloppa en poussant des cris de triomphe. Notre position, très désavantageuse, ne se prêtait à aucune résistance, et nous étions d'ailleurs réduits à un trop petit nombre pour pouvoir tenter la lutte. Il nous fallut nous rejeter au bas des pentes raides, tandis que les Russes nous poursuivaient de leur feu. Parvenus aux retranchements d'où nous étions partis, on s'arrêta et on fit tête à l'ennemi. Un combat corps à corps s'ensuivit, qui dégénéra en une infernale boucherie. Les baïonnettes choquaient les baïonnettes en jetant des éclairs. L'ennemi amena une mitrailleuse et ouvrit le feu dans le tas. Les hommes des deux partis tombaient

comme sous la faux du moissonneur. Je ne puis vous donner une description détaillée de cette scène, car j'étais moi-même comme halluciné. Je me rappelle seulement que je brandissais furieusement mon sabre et que j'avais l'impression que mes coups portaient, abattant mes adversaires. J'ai souvenance d'une tourmente générale, où les blanches lames s'entrecroisaient, sous la grêle des balles et des obus, ici lutte désespérée, et là mêlée confuse. J'étais sans voix, totalement enrôlé à force d'avoir crié. Tout à coup mon sabre se brisa avec un bruit sec, et j'eus le bras gauche percé. Je tombai et, avant que j'aie pu me relever, un éclat d'obus vint broyer ma jambe droite. Faisant appel à tout ce qui me restait de force et d'énergie, j'essayai de me redresser; mais il me semblait que les parties de mon corps ne tenaient plus ensemble, et je retombai à terre, impuissant.

Auprès de moi, un soldat blessé qui m'avait vu choir me cria :

« Lieutenant Sakurai, mourons ensemble ! »

Je passai mon bras gauche autour de son cou et, grinçant des dents de douleur et de regret, j'en fus réduit à observer en spectateur impuissant les péripéties de cette tuerie qui se poursuivait autour de moi. Le cœur angoissé, l'esprit en délire, je devenais comme fou, tandis que mon corps me refusait tout mouvement.

CHAPITRE XXVIII

LE RETOUR DE LA MORT A LA VIE

Le 24 août, le soleil se leva sur un champ de bataille couvert de morts et de blessés. Je reconnus, dans l'homme que j'avais dans mes bras, Kensuke Ono, un soldat dont j'avais dirigé l'instruction. Il avait une blessure à l'œil droit et le côté percé. Pensant que sa fin était proche, il m'avait appelé par mon nom et offert de mourir avec moi. Pauvre et cher garçon ! Mon bras gauche, qui l'embrassait, était couvert de caillots d'un rouge foncé, et mon sang dégouttait le long de son cou. Ono en détacha mon bras avec précaution, sortit son propre paquet de pansement et se mit à bander ma blessure. Entouré d'ennemis, grièvement blessé, il semblait que je ne devais pas avoir le moindre espoir de m'en tirer. Si je ne succombais pas sur place, je ne manquerais certainement pas de tomber bientôt entre les mains des Russes, ce que je redoutais comme un

malheur bien plus grand que la mort. Angoissé, je voulus me suicider pour échapper à une pareille honte; mais je n'avais pas d'arme, et j'étais impuissant à me servir de mes mains. Des larmes de rage m'étouffaient.

« Ono, tuez-moi d'abord, et vous retournerez ensuite en arrière pour faire connaître la situation. »

Je le priai, je lui ordonnai de me débarrasser de la vie; mais il résistait à mes ordres et à mes prières. La figure en sang, presque aveugle, il étreignait son fusil en disant :

« Je refuse de bouger d'ici ! »

J'essayai de le raisonner, lui expliquant notre position, lui disant que l'ennemi avait réussi son retour offensif, qu'il nous entourait complètement, que nous avions d'ailleurs, la nuit dernière, pénétré très avant dans ses lignes et que, dans ces conditions, en restant là, privés de secours, nous étions certains d'être faits prisonniers. Je lui demandai ensuite ce qu'il penserait de tomber aux mains des Russes et l'assurai de nouveau que, puisque je ne pouvais remuer un membre, il me rendrait le plus grand des services en m'achevant; qu'il pourrait ensuite s'échapper. Mais Ono, commençant à perdre la raison, se bornait à répéter simplement :

« Je ne bougerai pas d'ici ! Je veux me battre encore ! »

N'ayant personne à qui m'adresser, je dus me résigner à attendre la mort là où je me trouvais; mais je sentais aussi l'urgente nécessité de dépêcher Ono en arrière, afin qu'il rendit compte de ce qui s'était passé et de notre situation présente. Pour le décider à partir, je lui dis :

« Faites-moi amener un brancard, et l'on m'emportera. »

Et je le priai de se hâter. Je savais bien que, puisque nos brancardiers, quelque dévoués qu'ils fussent à leur noble mission de charité, n'avaient pu atteindre le ravin, il leur devait être plus impossible encore de pénétrer si loin dans les lignes ennemies. Mon seul espoir était qu'il aurait ainsi la chance de rallier vivant le gros du bataillon et d'y rendre compte de ma mort.

A ces mots, sautant debout comme un possédé, Ono me cria :

« Attendez-moi ! »

Il bondit par-dessus les tranchées et, en un instant, disparut. Allait-il réussir à franchir la ligne ennemie qui nous encerclait et à rejoindre nos positions ? Dans la suite, en nous retrouvant à l'hôpital, nous fûmes surpris et étonnés de notre chance extraordinaire.

Je restai ainsi seul au milieu des morts et des mourants. J'eus un moment de cruel désespoir. Ce fut bien

l'instant le plus douloureux et le plus atroce de ma vie. Me répétant à moi-même les mots de Nelson : « Grâce au ciel, j'ai rempli mon devoir, » je me consolais à l'idée que, malgré l'insuccès de mes efforts, j'avais accompli l'œuvre à laquelle toute mon existence était vouée. Je ne pensais pas à autre chose. J'avais seulement conscience de perdre mon sang rapidement et d'être sur le point de mourir d'épuisement, — à vingt-cinq ans ! Mais je ne souffrais pas de mes blessures.

Des Russes allaient et venaient dans les tranchées, à quelques *ken* à peine de moi, et tiraient sur les Japonais qui respiraient encore, ramassant et déchargeant chacun successivement cinq ou six fusils. Les yeux grands ouverts, j'observais leurs agissements. L'un d'eux, se retournant, s'aperçut que j'étais encore en vie. Il en avertit les autres, et trois ou quatre balles arrivèrent aussitôt dans mon voisinage. Puis, baïonnette au canon, les voici qui bondissent sur moi. Je fermai les yeux, m'attendant à être massacré. D'abord, mon corps n'était ni d'acier ni de roc, et puis, les membres brisés, j'étais sans force pour résister à l'ennemi ou le repousser. Il était impossible pour moi d'échapper à la dent empoisonnée de ces loups enragés. Mais la Providence ne m'avait pas abandonné. A cet instant critique, tout auprès de moi, résonna le cliquetis d'armes d'un com-

bat corps à corps. Ainsi se détournait la pointe de la baïonnette avec laquelle un sauvage inconnu allait me transpercer. Comme les Russes se précipitaient vers moi, cinq ou six Japonais blessés s'étaient jetés sur eux. Une courte lutte eut lieu, et tous succombèrent. Et ce fut moi, que la mort certaine attendait, qui obtins mon salut au prix du sacrifice de mes malheureux camarades. C'est ainsi qu'il me fut donné de conserver le souffle de vie qui était encore en moi.

A ce moment, un homme sauta sur le retranchement en vociférant et en brandissant haut son sabre. Quel était donc ce héros qui montait, seul, à l'assaut de l'ouvrage russe ? Je restai stupéfait devant une telle audace. Mais, hélas ! une balle venant de je ne sais quelle direction le frappa aussitôt. Il vint rouler tout auprès de moi, à ma droite, et rendit tranquillement le dernier soupir, comme s'il allait retrouver les siens¹. Vaillamment, tout seul, il s'était dressé devant l'ennemi, le bravant de son cri triomphal et cherchant la mort en face.

Peu après les projectiles japonais se mirent à éclater sur nos têtes. Des obus percutants tombaient aussi autour de nous, bouleversant tout au milieu d'une fumée

¹ Expression japonaise impliquant le retour possible au pays des morts, auprès des esprits familiaux.

sanglante. Têtes, bras et jambes, déchiquetés en noirs morceaux, volaient en l'air, projetés de tous côtés. Complètement résigné, je fermai les yeux de nouveau, priant que mon agonie fût courte et souhaitant d'être mis immédiatement en pièces. Cependant aucun obus ne vint me fracasser ; je ne fus atteint que par de petits éclats qui accrurent le nombre de mes blessures. A côté de moi, un soldat blessé reçut en plein dans la figure un de ces horribles fragments d'obus. Il se débattit quelques instants, puis retomba sur la face et expira. Je m'attendais à tout moment à subir le même sort, et, moitié vivant, moitié mort, incapable d'échapper à ma destinée, je pensais devenir la proie de ces chiens et de ces loups dévorants qui rôdaient sur le champ de bataille. A coups de bec, le féroce aigle du Nord m'arrachait la chair lambeaux par lambeaux. Mais voici que, tout près de ma tête, j'entends crier : *Nippon banzai*¹ ! J'ouvre les yeux et aperçois un pauvre blessé dont la raison s'égare, mais qui n'oublie pas de pousser un *banzai* pour sa patrie, clamant aussi : « Arrivez ! mais arrivez donc, les Japonais ! » Et, dans son accès de frénésie, il dansa, sauta et hurla, jusqu'à épuisement complet. Ses lèvres se fermèrent alors, et il

¹ « Vive le Japon ! »

commença à pâlir. Je refermai les yeux, priant pour que le malheureux s'en aille en paix.

Le sang qui coulait de mes blessures teignait de rouge tout mon corps. Mes bras avaient bien reçu un pansement, mais mes autres blessures restaient à découvert. De temps en temps, je fermais les yeux pour m'abîmer dans mes pensées; puis je les rouvrais, regardant tout autour de moi. A ma gauche, je vis deux soldats japonais étendus morts auprès d'un drapeau du Soleil-Levant qui les abritait de ses plis. Ce drapeau avait sans doute été planté là par ces deux héros. S'ils avaient essayé de s'en rapprocher, les nôtres n'auraient pas manqué de succomber sous la fusillade meurtrière de l'ennemi. Il n'était d'ailleurs pas davantage possible aux Russes de réoccuper la position sans risquer d'être écrasés par notre artillerie. C'est ainsi que ce couple de soldats intrépides avait réussi à tenir ce point jusque dans la mort. Et, satisfaits de leur succès, c'est le sourire aux lèvres qu'ils avaient dû succomber. Cet épisode ne mériterait-il pas d'être célébré en vers? Quel est le poète qui chantera ces deux héros dignes de passer à la postérité?

Comme je contemplais, rempli d'une douce émotion, cette touchante vision de champ de bataille, je fus témoin de l'acte le plus brutal qu'il soit possible d'ima-

giner. Ah! n'en perdez jamais le souvenir, vous tous, hommes et femmes, apôtres de la civilisation, de la justice et de la charité! Je vous ai déjà parlé d'un Russe féroce qui, de gaieté de cœur, avait massacré le capitaine Yanagawa. Ici, de mes propres yeux, je vis encore un Russe commettre délibérément un acte de la plus cruelle barbarie. J'avais remarqué un gradé russe qui faisait des gestes répétés d'appel, montrant de la main la blessure de sa jambe. Je vis un infirmier japonais, blessé lui-même, s'approcher de lui. Sans se préoccuper de sa propre blessure, ce dernier sortit des bandages de la sacoche qu'il portait en bandoulière et pansa le Russe. S'acquittant avec dévouement de sa mission de charité et d'amour, il croyait qu'un ennemi blessé n'était plus un ennemi et qu'on ne devait plus voir en lui qu'un brave s'étant sacrifié pour son pays. L'acte de bonté de cet infirmier, pansant ce Russe avec ses propres bandes, était si noble et si sublime, que le sauvage au cœur le plus endurci n'aurait pu s'empêcher de lui témoigner une gratitude émue. Et comment pensez-vous que ce Russe paya de retour le charitable infirmier? Lui rendit-il grâce avec des larmes de reconnaissance? Non! Lui serra-t-il la main en le remerciant? Non! En vérité, non! Cette brute abattit d'un coup de revolver son bienfaiteur japonais!

Peuple de justice et d'humanité, n'oublions jamais ce forfait ! Oui, dès que l'infirmier eut terminé le pansement, le Russe, sortant son revolver, tira d'un coup tiré à bout portant celui qui venait de le secourir. Mon cœur éclata d'indignation à la vue de ce crime atroce.

Mais, incapable de traduire en actes mon exaspération et mon horreur, je ne pus que fermer les yeux en grinçant des dents. Ma respiration devenait de plus en plus oppressée, et je sentais que je déclinais rapidement. Quelqu'un, me prenant par les vêtements, me souleva, puis, au bout d'une minute, m'abandonna. Entr'ouvrant les yeux, j'aperçus deux ou trois Russes qui remontaient la colline. Je venais de l'échapper belle ! J'avais été sur le point d'être fait prisonnier. Ce moment précis où je fus soulevé, puis abandonné, avait marqué pour moi la frontière de la vie et de la mort, de l'honneur et du déshonneur. Si l'ennemi, après avoir mis la main sur moi, me relâcha, c'est probablement qu'il me crut mort, et ce n'était pas surprenant, tellement j'étais couvert de sang.

Au bout de quelque temps, un homme s'approcha en rampant et tomba auprès de moi sans proférer un mot. Venait-il d'expirer ? Non, il simulait seulement la mort. Peu d'instants après, il me murmura à l'oreille :

« Allons en arrière, je vous aiderai ! »

Tout haletant, le souffle devenu irrégulier, je regardai ce soldat inconnu qui avait la tête bandée. A sa proposition si pleine de bonté, j'objectai que mon cas était désespéré, que je n'avais aucune chance d'en revenir vivant. Je lui demandais seulement de m'achever et de se sauver ensuite lui-même, s'il le pouvait. A cela il répliqua que, s'il ne lui était pas possible de me ramener en vie, il tenait au moins à transporter en arrière mon corps, qu'il ne voulait pas abandonner au milieu des ennemis. Et, saisissant mon bras gauche, il le plaça sur son épaule. Sur ces entrefaites, le brave garçon qui était étendu à ma droite et dont les gémissements redoublaient me dit d'une voix défaillante et plaintive :

« Lieutenant, je vous en prie, donnez-moi la coupe d'eau de l'agonie. »

Violemment secoué par l'émotion, je retombai à ses côtés, malgré les efforts de mon sauveur pour me retenir. Ce pauvre soldat était un de mes hommes, et il réclamait de moi le viatique du suprême voyage. Non ! rien ne saurait me contraindre à t'abandonner, pauvre et malheureux camarade !

« Avez-vous de l'eau ? » demandai-je à mon sauveur, qui, prenant son bidon, enjamba ma poitrine pour verser quelques gouttes dans la bouche du mourant.

Joignant ses mains déchiquetées, celui-ci rendit le

dernier soupir en murmurant la suprême supplication :

« *Namu Amida Butsu! Namu Amida Butsu¹!* »

J'hésitais toujours à abandonner mes compagnons d'armes morts et blessés, pour aller chercher en arrière mon propre salut. Mais mon bon sauveur, m'empoignant de nouveau par le bras, me hissa sur son dos et d'un bond franchit le retranchement. Nous roulâmes l'un et l'autre par terre. Ramassant vite un manteau, il m'en couvrit et, s'étendant auprès de moi, ne bougea plus.

C'est ainsi que je fus porté hors des tranchées par un soldat inconnu. En chemin, mes jambes avaient heurté le parapet, et pour la première fois je ressentis une douleur atroce. Après un instant, il me chuchota à l'oreille :

« Il tombe trop de balles en ce moment ; attendons un peu. »

Sortant du fourreau son sabre-baïonnette, il le lia avec sa serviette contre ma jambe brisée, en guise d'attelle. J'avais très soif et lui demandai à boire. Il me donna tout ce qui restait dans son bidon en me recommandant :

« Il ne faut pas boire beaucoup. »

¹ Invocation bouddhique dont le sens est : « Je vous adore, ô éternel Bouddah ! »

Et parfois aussi il m'exhortait au calme, me disant :
« Encore un peu de patience ! »

Autour de moi, nombreux, des camarades gémissaient et se tordaient dans les affres de l'agonie. Ramassant par terre les bidons qui contenaient encore de l'eau, mon bienfaiteur leur donnait à boire. Souvent il s'arrêtait pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, et, se recouchant rapidement, il me protégeait de son corps. J'ignorais toujours le nom de cet homme si brave et si généreux.

« Comment vous appelez-vous ? » lui demandai-je.

Et tout bas il me répondit :

« Takesaburo Kondo.

— De quel régiment ?

— Du régiment de Kochi¹. »

Ainsi, le vaillant soldat qui se dévouait pour me sauver ne se trouvait pas sous mes ordres et n'appartenait même pas à mon régiment. Je ne l'avais encore jamais vu. Par quel fil secret du destin avions-nous été réunis ? S'il ne m'est pas possible de pénétrer ce mystère, ce que je sais bien cependant, c'est que des hommes tels que Kondo, — dont le nom devrait passer

¹ Le 44^e régiment d'infanterie en garnison à Kochi, qui faisait partie de la même brigade (la 10^e) que le 22^e régiment, celui du lieutenant Sakurai.

à la postérité comme celui d'un soldat modèle et d'un héros, — sont le produit de l'esprit de confraternité et de mutuel dévouement qui règne dans notre armée, à tous les degrés de la hiérarchie.

Au bout de quelques heures, je perdis complètement connaissance. Quand enfin j'eus repris mes sens, la première chose qui vint à ma pensée fut le nom du bon Kondo Takesaburo.

Brave Takesaburo ! tu m'as bien sorti des griffes de l'ennemi qui m'enserrait à Wangtai ; mais nous avons encore plus de chemin à faire pour atteindre nos lignes. Maintenant il fait grand jour, et nous avons à traverser la zone battue par les mitrailleuses russes. Mon sauveur est lui-même blessé. S'il me laissait là, moi dont les chances de survie sont si précaires, pour ne s'occuper que de son propre salut, tout serait bien simplifié pour lui. Mais il s'est juré de me venir en aide, et ce serment lui tient plus au cœur que le souci de sa propre existence. Risquant tous les dangers, surmontant toutes les difficultés, cet homme qui n'avait envers moi aucune obligation mettait en œuvre, avec une adresse et une présence d'esprit merveilleuses, tous les moyens possibles pour arriver à me sauver. Pendant un moment il m'avait fait un rempart de son corps. Le voici qui me dit maintenant :

« Bien que beaucoup de balles tombent encore autour de nous, nous ne pouvons rester ici jusqu'à la nuit, car les Russes reviendraient et nous tueraient certainement. Il faut partir. Considérez-vous comme déjà mort. »

M'enveloppant dans un manteau, il fit signe, auprès de là, à un autre soldat blessé. Ce dernier s'approcha de moi en rampant et dit, en me voyant :

« N'êtes-vous pas le lieutenant Sakurai ? »

Cet homme était un inconnu pour moi ; mais il devait être de mon régiment, puisqu'il me connaissait. Il continua :

« Vous êtes bien gravement blessé. »

Puis il échangea à voix basse quelques paroles avec Takesaburo. Les deux soldats m'emportèrent loin de ce Wangtai, devenu le tombeau des esprits inconsolés de mes valeureux camarades. Et en m'éloignant ainsi, seul, j'éprouvai un sentiment de tristesse et de honte à la pensée que j'abandonnais mes amis, morts et blessés.

Pour tromper la vigilance de l'ennemi, mes deux sauveurs s'arrêtaient tous les cinq ou six pas et faisaient les morts. Pendant ce transport, je ne ressentis aucune douleur ; seulement mes os brisés, en frottant les uns contre les autres, me faisaient éprouver une sensation fort désagréable. Après avoir traversé des fils de fer et

des parapets, on m'amena enfin, sous les rayons brûlants du soleil de midi, à un ravin situé un peu au-dessous du réseau de fil de fer. Je jugeai que je me trouvais là au pied des pentes de Chikuan. J'y restai quelque temps étendu. Épuisé par la perte abondante de mon sang, je me sentis de nouveau défaillir, et, entrant comme dans un sommeil, je perdis la notion de tout ce qui m'entourait. J'appris plus tard qu'on m'avait, à ce moment, porté sur la liste des morts et que ma famille fut avertie de mon décès. En apprenant la fatale nouvelle, mon professeur, M. Murai, plaça sur l'autel familial la carte postale que je lui avais adressée et offrit à mon esprit de l'encens et des fleurs.

Pendant plusieurs heures, gisant dans le ravin, je demeurai inanimé. Mais la porte de l'autre monde restait encore fermée pour moi. Lorsque je repris de nouveau mes sens, la première chose que je perçus fut le fracas terrible d'un gros projectile éclatant près de moi, faisant voler en l'air le sable et les cailloux, et me couvrant de poussière.

C'était ce coup de tonnerre qui m'avait rappelé à la vie. Dès que j'eus repris connaissance, mes blessures commencèrent à me faire souffrir horriblement. J'essayai de mouvoir ma jambe droite, comparative-ment en bon état; mais il me fut impossible de la faire

bouger. De grosses gouttes de sang en jaillirent, qui se coagulèrent ensuite. Je me rendis compte que, pour me garantir, on avait étendu sur ma figure un drapeau du Soleil-Levant, et que Takesaburo Kondo se trouvait toujours à mes côtés, veillant sur moi. Avec des larmes de reconnaissance, je le remerciai de son fidèle dévouement.

Il fixa des bâtons au manteau dont on m'avait enveloppé et, appelant quatre ou cinq blessés qui venaient à passer, leur demanda de me porter au poste de secours. Puis, soulevant un coin du drapeau qui recouvrait mon visage, il me dit :

« Mon lieutenant, ma blessure ne me paraît pas assez grave pour que je retourne en arrière. Mais votre cas, à vous, est très sérieux. Prenez bien soin de vous et guérissez. »

Et Kondo s'éloigna. Je ne l'ai jamais revu.

Je n'avais même pas eu le temps de lui prendre la main et de lui dire encore merci pour ses fidèles services. Je ne pus que pleurer, le cœur rempli d'une immense gratitude pour mon bon sauveur, priant que le sort l'épargnât. « Partager l'ombre du même arbre, se désaltérer au courant du même ruisseau, est une promesse de se retrouver dans l'autre monde, » dit le proverbe. Cet homme, en se rejetant volontairement dans la chau-

dière bouillante du danger, m'avait arraché à une mort certaine, et c'était lui qui m'avait rendu la vie. Non, mon existence actuelle ne m'appartient pas. Je devais sûrement mourir à Wangtai. C'est à Takesaburo Kondo, seul, que je suis redevable de la vie. Kondo fut tué un mois après. Son esprit s'est maintenant envolé trop loin pour qu'il me voie, moi qu'il secourut au milieu de mille difficultés et des plus grands dangers. Quand je pense à tout cela, je reste impuissant à crier mon chagrin et à exprimer les sentiments qui m'agitent. Mon émotion est trop profonde, et mon cri et les mots me restent dans la gorge.

Pendant la nuit, les quelques soldats blessés auxquels j'avais été confié profitèrent de l'obscurité pour me faire franchir la ligne la plus avancée de l'ennemi et me portèrent au poste de secours, qu'ils ne trouvèrent d'ailleurs qu'avec peine. J'étais toujours très faible, mes pensées étaient incohérentes, et je me rendais à peine compte de ce qui se passait. Je me rappelle seulement qu'on me plaça sur un brancard, sans retirer le manteau ni les bâtons. Puis je perçus qu'autour de moi des gens affairés allaient et venaient. Dès que je compris que je me trouvais au poste de secours, je m'écriai :

« Yasui est-il là ? et Ando ? »

La réponse fut immédiate :

« C'est moi Ando ! Yasui est là, lui aussi. »

Je ne m'attendais pas à trouver mes amis en cet endroit. J'avais appelé leurs noms comme dans un songe, ces noms si chers à mon cœur. Mais les moyens secrets et mystérieux du destin dont le fil nous avait liés d'amitié, m'avaient entraîné vers ce lieu pour me confier à leurs soins. Fait impossible à prévoir ou à imaginer sur le champ de bataille, où la séparation et la dispersion sont de règle. Le ciel, dans ses impénétrables desseins, m'accordait cette chance de les retrouver au moment où leurs soins m'étaient nécessaires. Au son inespéré de leurs voix, mon cœur battit fortement :

« Yasui ! Ando ! »

Les deux médecins prirent mes mains et, me frottant doucement le front, dirent :

« C'est bien !... Vous vous êtes bien battu ! »

Je remarquai, étendu à ma gauche, le corps de mon chef de bataillon, le commandant Choji Uyemura. A l'attaque de la première ligne de tranchées, il s'était tenu tout à fait en avant, nous encourageant de la voix. Et maintenant ce vaillant officier n'est plus qu'un cadavre, dormant là son dernier sommeil, tandis que son ordonnance ne peut s'arracher de son corps et se lamente d'une voix perçante. Après avoir été pansé, je

fus envoyé vers l'arrière, et j'eus à adresser un bien involontaire adieu aux deux médecins, mes amis, dont j'étais si heureux d'avoir fait la rencontre inattendue.

Quand je revis, dans la suite, le médecin Yasui, il me donna les indications suivantes sur mon état lorsque je fus apporté au poste de secours :

« Par suite de l'emplacement occupé par le poste de secours, nous ne devions pas nous attendre à y recevoir des blessés de notre bataillon. C'est donc par le plus grand des hasards que je fus appelé à vous donner mes soins. J'avais demandé de vos nouvelles aux blessés qui nous arrivaient, et tous me dirent que vous deviez avoir été tué. L'un d'eux m'affirma même que vous étiez tombé au-dessous du réseau de fil de fer, à Chikuan. J'en avais conclu que je ne vous reverrais pas vivant en ce monde. Cependant, désireux de retrouver votre corps, j'essayai de me renseigner, mais en vain, sur le lieu où vous aviez été frappé. Plus tard j'appris d'un sergent appelé Sadaoka, venu se faire soigner à notre poste, que c'était dans le ravin de Chikuan que vous aviez été tué. Aussitôt j'y envoyai quelques infirmiers avec un brancard pour rapporter votre corps; mais l'obscurité était trop profonde et le feu de l'ennemi encore si violent, qu'ils revinrent sans avoir pu

accomplir leur mission. Toujours impatient de vous ravoïr, j'expédiai un second groupe d'infirmiers, et ceux-là vous retrouvèrent et vous ramenèrent encore en vie, à notre vive surprise et à notre grande joie. Mais, dès que nous vous eûmes examiné, nous fûmes d'avis que vous n'aviez plus que quelques heures à vivre, et le médecin Ando et moi échangeâmes un regard empreint d'une extrême tristesse. Aussi, en vous envoyant à l'hôpital de campagne, nous pensions bien, sans le laisser paraître, que c'était là notre dernier adieu...

« Environ un mois après, je vis ce Takesaburo Kondo, qui vous avait sauvé. Ce fut une étrange coïncidence. Je venais de remarquer un soldat qui passait devant le poste de secours, portant une pelle sur l'épaule. Soudain l'homme tomba à plat sur le dos. Je courus à lui, et reconnus Takesaburo Kondo. Je savais qu'il vous avait arraché des griffes de l'ennemi, et je lui avais en conséquence voué un reconnaissant attachement. Il respirait encore un peu. Prenant mon bidon, je lui donnai à boire. Ébauchant un faible sourire, il expira en paix... »

C'est ainsi que le généreux Takesaburo Kondo, qui m'avait rendu la vie, perdit la sienne, frappé par une balle égarée.



Notre premier assaut général se termina au milieu de ces horreurs. Des scènes semblables, et peut-être même plus épouvantables encore, marquèrent le deuxième et le troisième assaut. Mais nos troupes ne se laissaient pas décourager, au contraire. Ces insuccès exaltaient encore davantage chez tous, habiles à mille ressources, l'ardente volonté de vaincre. Toujours et sans relâche notre armée attaqua, attaqua et attaqua encore cet ennemi qui lui opposait une défense désespérée. Et, finalement, elle parvint à s'emparer de la grande forteresse.

Je n'ai pas le droit de parler du siège de Port-Arthur postérieurement au premier assaut. D'autres plus qualifiés rédigeront ce grandiose chapitre de la guerre. — Pendant trois cents jours après ces événements, je demeurai couché, sans pouvoir bouger les mains ni me servir de mes jambes. Malgré l'acuité de mes souffrances physiques, mon imagination ne cessait de m'emporter vers le Liaotung. Je me représentais à moi-même les hauts faits de nos braves et loyaux officiers et soldats luttant vaillamment. Et, en l'heureux second jour de la trente-huitième année de Meiji, nous fûmes informés que la grande forteresse de Port-

Arthur, considérée comme la place la plus forte, à l'est de Suez, et qui constituait la base la plus solide de la politique d'agression des Russes en Extrême-Orient, n'avait pu résister plus longtemps à la puissance formidable des troupes impériales. Port-Arthur avait capitulé, et le général en chef s'était rendu à la merci du général Nogi ! Quand j'appris la nouvelle, — et non seulement moi, mais tous les blessés qui avaient pris part au siège, — nous pleurâmes des larmes de joie. Rassemblant leurs ossements blanchis, nos braves morts qui remplissaient les monts et les vallées autour de Port-Arthur ont dû vouloir se relever et danser de contentement. Et les esprits de ces fidèles soldats tombés, inconsolés, en criant : « Vengeance ! » ou : « Port-Arthur ! » ont dû être bercés dans le repos éternel par cette grande nouvelle.

En apprenant la capitulation de Port-Arthur, je pleurai, transporté d'une incommensurable joie ; mais la pensée me vint en même temps du grand nombre de mes camarades morts. Moi qui avais eu le malheur d'être obligé de sacrifier la vie de tant de mes soldats sur le champ de bataille, comment m'en excuserais-je envers leurs loyaux esprits ? moi qui, abandonnant tant de mes frères sur le lieu du combat, m'en revins seul ayant sauvé mon existence, comment pourrais-je

sans honte affronter la présence de leurs parents survivants?



La guerre est maintenant terminée, l'orage est apaisé. Au prix du sang de nos vaillants guerriers, la place est à nous. — Un jour viendra peut-être où les collines de Port-Arthur seront rasées au niveau du sol et les rivières du Liaotung desséchées. Mais jamais ne viendra le jour où tomberont dans l'oubli les noms des loyaux officiers et des soldats patriotes qui offrirent leurs vies à l'Empereur et au pays. — Pendant mille ans et dix mille ans la fleur de leurs vertus s'épanouira, leur souvenir brillera du plus vif éclat, et la postérité reconnaissante célébrera à jamais leur valeur.

100

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Note du traducteur	5
Sceau de l'examen impérial.	9
Autographe du général Nogi.	10
Strophes du général Nogi.	11
Introduction du maréchal Oyama	12
Orthographe des noms japonais	14
Préface par le comte Okuma.	15

MITRAILLE HUMAINE

CHAPITRE	I. — Les traces du sang de nos frères d'armes. .	21
—	II. — La mobilisation.	29
—	III. — Le départ.	45
—	IV. — La traversée	55
—	V. — Un périlleux débarquement	63
—	VI. — L'importance de Port-Arthur.	77
—	VII. — La bataille de Nanshan	85
—	VIII. — Nanshan après la bataille	99
—	IX. — Travaux de défense. — Reconnaissance de l'ennemi	115
—	X. — Les premiers prisonniers	125
—	XI. — Notre premier combat à Waitoushan . . .	135
—	XII. — La prise de Kenzan.	145
—	XIII. — Retours offensifs sur Kenzan	153

	Pages.
CHAPITRE XIV. — Sur la défensive.	169
— XV. — La vie au camp	183
— XVI. — Attaque de nuit de nos avant-postes. .	195
— XVII. — La bataille de Taiposhan.	205
— XVIII. — La prise de Taiposhan.	219
— XIX. — Après la bataille.	233
— XX. — Le poste de secours	247
— XXI. — La poursuite de notre victoire	257
— XXII. — L'assaut de Takushan. <i>Première partie :</i> Furieuses attaques	267
— XXIII. — L'assaut de Takushan. <i>Deuxième partie :</i> Le drapeau du Soleil-Levant au som- met de la montagne	281
— XXIV. — Promotion et adieux.	293
— XXV. — Le commencement de l'attaque générale. .	307
— XXVI. — Une pluie de boulets humains	321
— XXVII. — Les hommes de la mort certaine.	337
— XXVIII. — Le retour de la mort à la vie.	353

PLANCHES HORS TEXTE

Portrait du lieutenant Sakurai	21
Croquis sommaire de la région s'étendant entre Kinchū (Nan- shan) et Port-Arthur.	77
Croquis sommaire des fortifications de Port-Arthur	257
La forteresse de Port-Arthur au repos, panorama pris par l'auteur.	267